هكذا من الاصل

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE — N° 10 586 22 PAGES DERNIÈRE ÉDITION DIMANCHE 11 - LUNDI 12 FÉVRIER 1979



Fondateur : Hubert Beuve-Méry Directeur : Jacques Fauvet

1,80 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 1,80 dir.; Tunisie, 130 m.; Allemagne, 1,20 DM ; Autriche, 12 sch. ; Belgique, 13 fr. ; Canada, $ 0,85 ; Côte-d'Ivoire, 155 F CFA ; Danemark, 3,75 kr. ; Espagne, 50 pes. ; Grande-Bretagne, 25 p. ; Grèce, 25 dr. ; Iran, 50 rls. ; Italie, 400 L. ; Liban, 250 p. ; Luxembourg, 13 fr. ; Norvège, 3 kr. ; Pays-Bas, 1,25 fl. ; Portugal, 27 esc. ; Sénégal, 150 F CFA ; Suède, 2,80 kr. ; Suisse, 1,10 fr. ; U.S.A., 75 cts ; Yougoslavie, 16 din.

Tarif des abonnements page 17

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS - CEDEX 09
C. C. P. 4207-23 Paris
Télex Paris n° 650572
Tél. : 246-72-23

LE PROJET RHIN-RHONE

Des hauts fonctionnaires soulignent la très faible rentabilité du canal

LIRE PAGE 20

Climat insurrectionnel en Iran

Un climat insurrectionnel règne à Téhéran, où le gouvernement a décrété le couvre-feu de 16 heures 30 jusqu'à 5 heures pour essayer de mettre fin aux combats qui se poursuivent depuis vendredi soir 9 février entre les forces fidèles au gouvernement Bakhiar et des unités de l'armée de l'air appuyées par la population.

Vendredi soir, les unités d'élite de la garde impériale avaient attaqué les soldats de l'armée de l'air retranchés dans la caserne de Douchane Tappel, située dans le quartier de Farahabad, au sud-est de la capitale. Plusieurs centaines de soldats de l'armée de l'air avaient participé ostensiblement jeudi à la grande marche organisée par les religieux pour appuyer le « gouvernement provisoire » *de M. Mehdi Bazargan, et il semble que l'* « expédition punitive » *lancée par les* « Immortels » *de la garde impériale ait eu pour objectif de réduire la dissidence au sein de l'armée de l'air.*

Ce samedi en début d'après-midi, les combats se poursuivaient aux alentours de la caserne de l'armée de l'air et dans différents quartiers de la ville.

A Téhéran, l'autorité centrale semble avoir complètement disparu. Certains quartiers de la ville sont bloqués par des barricades sommaires érigées par les manifestants, et des monceaux de pneus enflammés dégagent une épaisse fumée noire. Autour de la résidence de l'ayatollah Khomeiny, une foule très dense défile, tandis que, quelques kilomètres plus loin, le premier ministre, M. Chapour Bakhtiar, et les chefs de l'état-major siègent sans désemparer pour tenter de trouver une issue à la situation.

Il est pour l'instant impossible de faire le bilan des victimes de ce qui semble être une véritable guerre civile. Mais, selon des sources concordantes, le chiffre des tués dépasserait la soixantaine. Parmi eux figure le premier journaliste étranger tué en Iran depuis le début des événements qui secouent le pays : l'envoyé spécial du Los Angeles Times, Joe Alex Morris, atteint en plein cœur d'une balle perdue, dans la nuit de vendredi à samedi, à Téhéran, au cours des affrontements dans le quartier de Farahabad.

• TÉHÉRAN

« Immortels » contre aviateurs

De notre envoyé spécial

Téhéran. — Ce que les Iraniens redoutaient est arrivé : des heurts violents et sanglants se sont produits au sein de l'armée, faisant un grand nombre de morts et de blessés. Des éléments de la garde Djavidan (les « immortels ») *ont attaqué* la caserne Farahabad de la Nirou Havai (forces aériennes), vendredi soir *9 février*, vers 22 h. 30. La fusillade se poursuivait dans les rues ce samedi en fin de matinée, *créant une atmosphère de fièvre.* La tension était extrême dans toute la capitale, sillonnée par des *dizaines d'ambulances toutes* sirènes hurlantes.

Les Djavidan, à bord de sept *camions* venant de la caserne Saltanatabad, dans le nord de la ville, se sont rendus à la base *de Farahabad, dans* l'est, *dans* l'intention de châtier les techniciens coupables d'avoir fait acte *d'allégeance* à l'ayatollah Khomeiny le jour du *« cortège de la révolution »*, jeudi dernier. Ils ont *donné* l'assaut alors que les soldats de l'armée de l'air regardaient à la télévision la projection *du film sur* le retour d'exil du chef religieux.

La fusillade, très intense, s'est *poursuivie jusqu'à 3 heures* du matin. Bravant le couvre-feu, les habitants du quartier sont montés *sur* les *terrasses, criant « Allah Akbar »* (Dieu est le plus grand), sur les conseils de l'ayatollah Khomeiny, *qui avait été aussitôt* prévenu des incidents. D'autres, en revanche, descendaient dans la *rue pour* dresser des barricades.

« C'est le massacre ! »

Les tirs se sont poursuivis par *intermittence et ont* repris avec intensité au moment où, à l'université, commençait à s'ébranler *le défilé organisé par les fedayin* (mouvement de guérilleros marxistes) pour marquer le neuvième *anniversaire* du déclenchement de la lutte armée dans la forêt de Siakhal. Des crieurs *sont arrivés en hurlant « C'est le massacre, c'est le massacre ! »* A partir de la place Ferdoussi, dans le sud de la ville, *et* tout au long de la route conduisant aux abords de la caserne Farahabad, nous avons *compté* une trentaine d'ambulances. Des voitures transportant des donneurs de sang se rendaient en *toute* hâte à l'hôpital Bou-Ali, proche du lieu de la fusillade. Les cars sillonnaient la ville en arborant des pancartes et en lançant des appels aux donneurs *des groupes O et A.*

Pour parvenir sur les lieux, les voitures doivent franchir les barricades dressées en chicane et les feux allumés avec des pneus, pour empêcher l'arrivée des renforts *de l'armée de terre. La population* a dressé spontanément des barrages, et un service d'ordre populaire *fouille toutes les voitures* pour vérifier qu'elles ne transportent ni armes ni munitions.

PAUL BALTA.

(Lire la suite page 3.)

• ISPAHAN

Le pouvoir a changé de mains

De notre envoyé spécial

Ispahan. — Le pouvoir a changé de mains à Ispahan. La seconde ville d'Iran est en état d'insoumission. Alors que des fusillades éclataient à Téhéran, un nouvel ordre règne dans l'ancienne capitale de la *Perse*. Celui *de la révolution islamique*. L'autorité légale y est ouvertement bafouée, ignorée. Elle est absente. Ses représentants ont cédé le terrain : les uns sont partis, les autres se sont discrètement ralliés, les derniers sont *réduits à l'impuissance.*

Les rumeurs récentes qui faisaient état de la *proclamation d'une « République islamique autonome d'Ispahan »* ne sont pas fondées. Elles n'en traduisent pas moins une situation bien *réelle*. La ville est *politiquement* coupée du *pouvoir* qu'incarne encore le gouvernement de M. Bakhtiar, et l'administration locale ne répond *plus* à aucun de ses ordres.

DOMINIQUE POUCHIN.

(Lire la suite page 3.)

LES GRANDS FLEUVES

«Le Monde», après avoir, dans la série « Cités géantes » (publiée en recueil chez Fayard), montré l'étendue et les dangers du *phénomène urbain dans le monde entier*, commence la publication d'une série d'enquêtes sur les grands fleuves.

Voies des grands échanges commerciaux, *agents de la transformation de l'environnement* ou transformés par lui, lieux privilégiés de l'histoire, les grands fleuves ne sont pas immuables.

Nos envoyés *spéciaux* et *nos correspondants* montreront, aussi bien en France et en Europe qu'en Afrique, en Asie et dans les Amériques, les divers aspects de cette vivante géographie. *Aujourd'hui, l'Orénoque.*

L'Orénoque, du monde perdu à la terre promise

par MARCEL NIEDERGANG

La Genèse. Rien d'autre jusqu'aux *horizons* bleutés que le large fleuve couleur de boue, des savanes pâles et vides, le moutonnement infini de la grande *forêt équatoriale, des rivières* aux méandres bordés de plages blanches dégagées par la décrue. Vers le sud, des pitons encore *imprécis dans la lumière* oblique du petit matin, des montagnes imposantes, sommets aplatis mais parois abruptes au-dessus de la jungle : les sentinelles du bouclier guyanais que le « père de toutes les terres » de la légende indienne contourne en un *arc de quelque mille kilomètres.*

L'Orénoque naît dans un décor de printemps du monde. A 1 000 *mètres d'altitude*, au pied de la colline des sept étoiles, c'est un ruisselet sans force, bientôt torrent de montagne, *coupé de chutes*, puis de rapides, le Penascal, le *raudal* des Guaharibos, cascadant *sur* des plaques lisses de granit noir. Déjà large d'un demi-kilomètre vers la Esmeralda, il défile au pied des sommets guyanais, les « tepuys », châteaux forts étranges, forteresses cyclopéennes encapuchonnées de brume.

On songe aux Dolomites, surgissant des pierriers et des lacs d'émeraude. Mais ici, une jungle épaisse, têtue, sans faille monte *à l'assaut des tables de grès*. Des chicots géants, massifs, troués, creusés de niches et plantés dans une gangue de verdure exubérante. *Pas la moindre trace de* vie, pas une seule fumée montant vers le ciel vide.

Un cadre wagnérien

Des cimes laminées des « tepuys », truffées de « gendarmes », *de clochetons* noirs, crêtes lunaires dans le grand vide de la savane primitive, descendent des ruisseaux innombrables qui tombent à pic le long des parois verticales. Le plus spectaculaire, le Salto Angel, 1 000 mètres de chute. Le plus *haut de la planète* (1).

Un cadre wagnérien. Les « tepuys », dignes d'un Breughel ou d'un Hieronymus Bosch ont longtemps terrifié les Indiens et *fasciné les premiers conquérants* à la recherche du mythique Eldorado. Ils ont rêvé de lacs inconnus, de cités perdues derrière cette barrière surplombante, *imaginé des palais d'or au bord* du légendaire Parima, quelque part entre Orénoque et Amazone, Walter Raleigh, exalté, fiévreux, a parlé dans ses récits des « *hommes sans tête* » *qu'il avait* cru voir vers le haut Caura. Voltaire s'en est inspiré et a emmené Candide sur le Caroni à la recherche de Manoa, la capitale disparue.

Fantaisies littéraires, délires scientifiques. Le fait que le bouclier guyanais date du précambrien (2) et n'a pas été submergé par les *océans depuis* 600 millions d'années a enfiévré les imaginations. Des formes animales, disparues de la planète, avaient-elles *pu « survivre » sur* les toits inaccessibles des « tepuys », résidus de l'ancienne meseta rongée par l'érosion ? La reconnaissance aérienne, encore modeste et récente, a permis de confirmer la présence d'une faune et d'une flore originales (les orchidées géantes *prolifèrent en raison* des précipitations abondantes). Mais, bien sûr, aucune trace de dinosaure...

(Lire la suite page 14.)

(1) Le Salto Angel, dans les Auyan Tepuys, au sud de Canaima, dans la grande savane, a été découvert par le pilote américain Jimmy Angel.

(2) Le précambrien couvre toute la période antérieure à l'ère primaire. Celle-ci a commencé par le cambrien il y a quelque 600 millions d'années. Le précambrien s'étend d'environ — 3,6 milliards d'années à — 600 millions d'années.

BULLETIN DU JOUR

M. François-Poncet à Moscou

Après le passage à vide qui suivit la visite de M. Giscard d'Estaing à Moscou en 1975, les relations franco-soviétiques vont-elles connaitre un regain de vitalité ? Le président de la République rendra à M. Brejnev en mars la visite que celui-ci fit à Paris en juin 1977. Les ministres des affaires étrangères se rencontrent à un rythme plus soutenu, mais les échanges commerciaux manquent de dynamisme. Nous sommes loin de l'« alliance nouvelle », selon une expression du général de Gaulle, des années 1966 à 1968, et même des consultations politiques intenses et de la coopération économique croissante qui marquèrent la présidence de *Georges Pompidou.*

En tout cas, les entretiens que le nouveau ministre français des affaires étrangères, M. François-Poncet, aura au Kremlin lundi *12* et mardi 13 février ne seront pas de pure forme, ne serait-ce qu'en raison des modifications profondes de la situation internationale depuis la dernière rencontre *ministérielle, fin octobre,* à Paris. Entre-temps, l'U.R.S.S. a totalement intégré le Vietnam dans sa sphère d'influence, et les *Vietnamiens ont* évincé à coups de canons les dirigeants prochinois de Phnom-Penh. Les Chinois ont établi des relations *diplomatiques* avec Washington et pratiquent une spectaculaire politique d'ouverture avec les Etats-Unis, le Japon, l'Europe occidentale. *dans le but* proclamé de faire pièce à l'« impérialisme soviétique ». En Iran, la chute du chah, qui n'était ni prévue ni souhaitée au Kremlin, a fait surgir un nouveau pôle d'instabilité dans une région frontalière hautement stratégique de l'U.R.S.S.

La détente, qui reste le fondement le plus sûr de l'entente franco-soviétique, pose donc des problèmes nouveaux. C'est moins l'Europe qui *est en* cause que les « grands déséquilibres mondiaux », et un nouveau protagoniste, la Chine longtemps fermée sur *elle-même*, prend sa place entre l'Est et l'Ouest. La désapprobation par la France de l'intervention vietnamienne au Cambodge n'a *évidemment pas* fait plaisir au Kremlin, mais ce que voudraient surtout savoir les Soviétiques, c'est jusqu'où Paris est tenté de jouer *la carte chinoise*. A cet égard, le gouvernement français est plus prudent que d'autres Occidentaux, notamment en ce qui *concerne* les ventes d'armes, et n'a nulle intention d'alimenter la tension sino-soviétique.

Les Soviétiques essaieront à nouveau *d'amener les Français* à leur conception *toute* verbale du désarmement. Depuis que la France participe aux *négociations* de *Genève, elle est beaucoup plus* à l'aise sur ce terrain. Mais, même en tenant compte du caractère superficiel du débat, les positions françaises et *soviétiques sont* loin de concorder. Le Kremlin souhaite que la France se joigne un jour à des conversations sur la *limitation des armements stratégiques* (SALT 3) et sur l'arrêt total des essais nucléaires. M. Giscard d'Estaing ne *s'engagera pas dans cette voie. N'y a-t-il pas d'ailleurs* une contradiction à inciter la France à verser ses armements dans la « corbeille » occidentale d'une *négociation de* bloc à bloc tout en l'adjurant de ne pas réintégrer l'OTAN ?

Ce « glissement vers l'atlantisme » est une autre suspicion favorite du Kremlin *qui* amènera M. Gromyko à tester son nouveau collègue français. M. François-Poncet en a eu un avant-goût avec l'attaque personnelle dont il a été l'objet dans *l'hebdomadaire soviétique* « Temps nouveaux », alors que l'agence Tass se félicitait quelques jours plus tard d'une visite dont — assurait-elle — les deux pays attendent beaucoup pour le progrès de la détente.

Le Kremlin a beau être coutumier de cette guérilla psychologique, on peut se demander si elle s'impose. *L'entente franco-soviétique* ne *pourrait-elle* être une fin *en soi plutôt que* l'effet des mésententes du Kremlin avec la Chine ou les Etats-Unis ?

(Lire nos informations page 3.)

Tension entre le Japon et ses partenaires commerciaux

Alors que le GATT estime qu'« il est hasardeux » de faire des pronostics sur l'évolution du commerce mondial en 1979, la tension monte de nouveau entre le Japon et ses principaux partenaires.

Les Etats-Unis et les pays de la C.E.E. constatent en effet avec une irritation croissante que, en dépit des engagements pris par Tokyo, le déséquilibre des échanges commerciaux au profit du Japon persiste.

De notre correspondant

Tokyo. — Les relations *commerciales* entre le Japon et ses principaux partenaires commerciaux — l'Europe et les Etats-Unis — connaissent une nouvelle phase de tension. Selon les estimations de la C.E.E., l'excédent commercial japonais vis-à-vis de l'Europe est passé en 1978 de 5 milliards à 8,5 milliards de dollars.

PHILIPPE PONS.

(Lire la suite page 19.)

AU JOUR LE JOUR

Histoire sans fin

Si un jour, au mépris des institutions dont est dotée la France, le maire d'un petit village perdu dans les montagnes vous refuse formellement la communication du budget de votre commune, il vous sera possible d'adresser un mémoire à l'autorité supérieure, représentative du pouvoir exécutif.

Si M. le préfet fait la sourde oreille, vous pourrez vous tourner vers M. le président de la République, garant de nos institutions, qui vous répondra, sous la plume de son chef de cabinet, que votre requête est transmise au préfet de votre département ; celui-ci « la fera examiner avec attention et vous indiquera la suite qu'il sera en mesure de lui réserver ».

Et vous recevrez enfin un jour, de M. le directeur du cabinet du préfet, l'assurance suivante : « Les documents budgétaires ou autres dont vous désireriez prendre connaissance peuvent vous être communiqués par le maire ou le secrétaire de mairie. »

Si... si vous êtes assez naïf, reprenez par le début !

PIERRE ARNAUD.

« HOLOCAUSTE » AUX « DOSSIERS DE L'ÉCRAN »

Efficacité oblige

Même si la grève continue mardi 13 février à la télévision *par solidarité avec les employés* de la Société française de production victimes d'une mesure de licenciement économique, la première partie de **Holocauste**, ce *film américain* sur l'extermination des juifs par les nazis, sera diffusée au jour dit — au besoin sans débat, puisque celui-ci ne *fait pas partie du programme minimum* — et peut-être un peu écourtée, au cas où l'arrêt de travail s'appliquerait aussi à Télédiffusion de France, entraînant impérativement *l'interruption* des émissions à 22 heures 30 sur Antenne 2. Il faut dire que la télévision française a suffisamment hésité à acheter et à programmer cette série de sept heures, découpée en quatre épisodes, pour ne pas envisager de gaieté de cœur d'en différer la projection.

L'histoire de la dernière guerre mondiale a souvent été évoquée, mais, sauf exceptions, elle s'est en général limitée, *sur* le petit écran *comme sur le grand*, à la glorification de la résistance française contre l'occupant ou au récit des grandes batailles alliées contre les puissance de l'Axe.

Avec la mode *rétro*, on s'est ensuite intéressé aux acteurs de l'autre camp : cette démarche fut perçue par beaucoup, non sans *raison parfois, comme une* tentative de réhabilitation. **Holocauste**, avec la brutalité du feuilleton à l'américaine, remet les choses au point. Certains seront sans doute *choqués de voir traités d'une façon romancée des moments douloureux* de l'histoire ; mais efficacité oblige.

On se dit avec un peu de nostalgie *que les personnels de la Société française de production* auraient pu réaliser, à leur façon, une œuvre comparable.

T. F.

(Lire page 9.)

A l'hôpital-hospice de Puget-Théniers

UNE ENQUÊTE EST OUV... A LA SUITE DU DÉ... DE TROIS PENSIONNA...

L'ACCIDENT DU TRA... DE SUCY-EN-BR... A FAIT UN M...



idées

LE CAPITALISME EN QUESTION

Un archaïsme qui fait mal

par STELIO FARANDJIS (*)

NOUS sommes quatre milliards de frères sur notre terre. Humanistes chrétiens, maçons ou autres, interpellés par la misère, la torture, l'injustice, nous voulons non seulement réfléchir et philosopher, mais transformer le monde. Or toute réforme est difficile à entreprendre. M. Giscard d'Estaing, par exemple, se dit réformateur, mais sous son règne le chômage ne cesse de plonger de plus en *plus de nos concitoyens dans le* malheur.

Sans être énarque, nous pouvons affirmer que toute réforme sérieuse a un coût. Comment assumer ce coût ? Pas de miracle ; il ne peut y avoir que trois solutions : économiser sur les gaspillages, redistribuer plus justement le revenu existant, augmenter croissance et revenu. A moins de nous rallier au fascisme mussolinien qui « *repoussait l'idée de bonheur économique qui transformerait les hommes en animaux ne pensant qu'à une seule chose : être nourris et engraissés* » ! Nous devons donc lutter pour que la société humaine soit plus intelligente pour économiser, plus fraternelle pour partager ; mais, si l'on veut le bonheur de tous nos frères humains, il faut aussi que notre économie trouve le chemin d'une croissance régulière et harmonisée.

Chaque jour, dans les laboratoires et les universités, la science fait des progrès prodigieux. Nous avons récemment appris qu'un chercheur français avait mis au point un procédé de fabrication *d'électricité en utilisant* l'énergie solaire par le principe photovoltaïque, en réduisant onze fois le coût de revient. Or, chaque jour, on assassine des projets scientifiques, on stérilise d'immenses potentialités productives. Chaque jour aussi on apprend que des usines ultra-modernes comme celle de Neuves-Maisons, devront *fermer ou que* de jeunes travailleurs seront frappés de chômage et stérilisés économiquement. Notre capitalisme n'est pas rigoureux économiquement, il est devenu caduc économiquement.

Si j'étais Jean Paul II, je condamnerais, j'excommunierais le capitalisme d'aujourd'hui comme le plus grand avorteur de tous les temps.

Depuis le treizième siècle, au moins, que dans les entrailles de la chrétienté médiévale a été enfanté le capitalisme, celui-ci a été moteur de développement. Dans nos pays d'Europe, il est aujourd'hui synonyme d'impasse historique. Il est devenu archaïque. Comme disait notre camarade Karl Marx, « *les forces productives dont dispose la société ne jouent plus en faveur de la propriété bourgeoise ; elles sont, au contraire, devenues trop puissantes pour les institutions bourgeoises qui ne font que les entraver, (...) les institutions bourgeoises sont devenues trop étroites pour contenir la richesse qu'elles ont créée* ».

Heureusement ou malheureusement, il y a la réalité objective. Les cadres salariés sont devenus nombreux et connaissent eux aussi le chômage, quelle horreur ! *Le Figaro* du 9 janvier titre : « Les cadres, nouveaux prolétaires ? ». Au moment où M. de Montalais annonce la liquidation historique du marxisme, beaucoup de gens font du marxisme sans le savoir.

C'est qu'enfin le socialisme est à l'ordre du jour en Europe. Et *cette fois-ci, il ne s'agira pas* d'un accouchement prématuré — comme dans les pays asiatiques à faible accumulation primitive. Avant 1914, Plekhanov et Martov, s'opposant à Lénine sur la possibilité historique de l'avènement du socialisme en Russie, redoutaient qu'une explosion révolutionnaire ne puisse, au mieux, se traduire que par un socialisme à la mode de « l'empire des Incas », nous pourrions appeler cela un social-capitalisme d'État.

Trotski redoutait aussi le « socialisme de la misère ». Au niveau de développement des forces de production où nous sommes arrivés en Europe, le socialisme est possible et nécessaire. Il ne peut être que moderne et révolutionnaire à la fois.

Mais il doit être aussi internationaliste, tout nationalisme nous renverrait au stalinisme.

Nous devons, pour rompre avec le capitalisme, et imposer une autre logique de développement avec quelques chances de succès, établir des liens de solidarité avec toutes les forces sociales qui luttent en Europe et dans le tiers-monde contre le capitalisme.

Le capitalisme peut essayer de se sauver par une division internationale du travail exploitant (et non développant) l'immense armée de réserve du tiers-monde (Chine comprise). Il y aurait alors affrontement avec le bloc soviétique.

Lutter pour le socialisme autogestionnaire en Europe, c'est aussi lutter pour sauver la paix, et assurer une civilisation humaine supérieure. Cher camarade François Mitterrand, après Marx, Jaurès, Gramsci, vous avez, aux côtés de tous les militants de l'union de la gauche, à lutter pour la victoire.

Une hémorragie fatale

Quand, dans un pays comme la France, les salariés représentent *plus de 80 % de la population* active, quand les équipements, la recherche, la formation coûtent cher, les perspectives de profit immédiat et accru déclinent. Il est préférable de rechercher alors des placements spéculatifs (qui ajouteront l'inflation au chômage) dans l'immobilier, dans les tractations monétaires (mille milliards de dollars dans le monde errant à l'affût de la moindre dévaluation), dans les abris helvétiques ou les paradis fiscaux, dans l'exploitation du travail à coût dérisoire des pays du Sud-Est asiatique. Aussi, dans l'Europe de l'Ouest, des régions entières s'effondrent, le corps économique de l'Occident est atteint d'une hémorragie fatale. La propriété privée des moyens de production, les rapports sociaux capitalistes de production sont en contradiction flagrante avec les forces de production. Il est devenu urgent de faire sauter ce verrou, ce frein, ce blocage.

On nous dit, jusqu'à culpabiliser *savants et producteurs, que* le monde est mort ; au thème de la mort des idéologies succède l'idéologie de la mort. Mais ni le monde ni l'homme ne sont morts, c'est un système social qui doit être renvoyé dans la poubelle de l'histoire.

Si, objectivement, l'impasse du capitalisme est tragiquement évidente, subjectivement, les choses sont moins claires. La femme de tel cadre supérieur est invitée à un thé chez le patron, ce même cadre étant invité à faire un tennis. Ce ne sont pas les C.R.S. qui sont devenus les principales forces de répression, ils sont d'ailleurs bien utiles sur nos plages, par exemple. La grande presse, les chaînes de télévision, les instituts de sondage sont devenus les rouages essentiels de l'appareil idéologique d'État mis au service de la perpétuation d'un certain type de société. C'est ainsi que des exploités adorent encore les mains qui les tiennent enchaînés. C'est également ainsi que l'on impose un consensus idéologique, par le piège, *notamment*, de la sémantique. De même que le vocabulaire véhicule le phallocratisme, de même il emprisonne force membres du front de classe anticapitaliste dans les mécanismes de pensée bourgeois.

L'exemple le plus terrifiant est offert par le vocabulaire économique. *Subrepticement se glisse dans* l'esprit des travailleurs que le capitalisme produit des « biens ». Eh bien non, le capitalisme produit des marchandises, même si ces marchandises ne sont pas des biens, mais des poisons (on peut vous vendre aussi le contre-poison, si vous y tenez !).

Ainsi, par exemple, ne voit-on plus le scandale du capitalisme malthusien, mais ce qu'il est convenu d'appeler les « *contraintes économiques* », les lois économiques. Mais qu'est-ce que cette fameuse économie ? Elle n'est ni « *naturelle* » ni « *sacrée* » comme le disait déjà J.-J. Rousseau à Lemercier de la Rivière. Revenir à l'économisme, ce n'est pas très moderne, c'est très archaïque. Sous prétexte de dépasser Marx, c'est revenir en arrière, à la physiocratie et à Adam Smith, c'est ne pas voir que, derrière l'économie, il y a l'économie politique. Quel bel escamotage des rapports sociaux et de la lutte de classes !

(*) Militant socialiste, co-fondateur de Démocratie et Université.

Vive la crise !

par JACQUES DECORNOY

RECONNAISSONS-LE : les explications qui nous sont offertes de la crise et, plus généralement, de l'évolution des sociétés, « développées » ou non, ne satisfont pas.

Les discours suent l'archaïsme, qu'ils soient mensonges avérés ou auto-aveuglement. Les prétendues volontés de « rupture » sont illusoires. Sous les pavés révolutionnaires, la plage du conformisme.

Avec des oripeaux différents, une même volonté anime — si l'on ose dire — les sociétés : l'accumulation du capital. Aucun recoin ne saurait être à l'abri de cette loi, qu'il s'agisse de nos loisirs — devenus marchandises — d'Occidentaux ou des villages des îles Salomon. Le « système » ne supporte pas, par exemple, de voir subsister une paysannerie française « non rentable » (1) et le discours de gauche projette seulement de prolonger ce système autrement, puisqu'il reprend à son compte — et prétend même améliorer — sa philosophie basée sur l'enrichissement.

Toutes les joutes politiques apparaissent, de la sorte, comme des vernis craquelés masquant, aux yeux de beaucoup, une réalité universelle. Il est, dans ces conditions, normal de se montrer « *déçu* » par les « *expériences* » de type soviétique, chinois ou autres. La « *déception* » provient d'une absence d'analyse au départ, d'un manque de lecture des principes pourtant affichés par les auteurs de ces « *expériences* » et ainsi résumables : il faut rattraper les pays capitalistes. Donc suivre la même voie. Donc, ne rompre en rien, bien au contraire, avec le projet d'accumulation du capital considéré comme sacré.

Le monde entier est de la sorte colonisé, au moins au niveau des directions politiques et idéologiques. Là où l'enrichissement ne se produit pas, là même où il y a paupérisation (dans de larges pans du tiers-monde) ou stagnation, la répression, la droite ou la gauche, maintient l'« ordre » en attendant que se réalise le grand espoir du Capital (privé ou d'État). Ce qui, soit dit en passant, réduit à néant le slogan (de droite et de gauche) dénonçant les « alliés objectifs » (de la bourgeoisie, du communisme, de l'impérialisme, de l'hégémonisme, etc.), l'alliance étant universelle. A long terme, l'objectif essentiel est commun à tous, et les rivalités, profondes sur d'autres plans, ne vont jamais jusqu'à briser cette coalition de fond.

Un coup de badigeon

Il ne s'agit pas de nier les luttes sociales, les exploitations, de mettre dans le même « sac » les sociétés pétrolières occidentales et le fellah de la vallée du Nil, les multinationales et les ouvriers de Longwy, les dirigeants de Hanoï et les paysans du delta du Mékong. Ni de noyer le poisson en estimant que, les droits de l'homme étant mieux respectés ici, il faut s'en tenir à un coup de badigeon sur des murs qui seraient demeurés sains. Débat tronqué qui stérilise l'imagination pour mieux parfaire la colonisation de l'homme et de la nature. Le « *socialisme aux couleurs de la France* », comme le socialisme aux couleurs de la planète, ne serait qu'un banal effort de perfection d'une tâche qui s'évertue de réaliser le capitalisme.

Dans ces conditions, toutes les déclarations sur l'« *indépendance* » (de la France, de l'Europe, de la Chine, etc.) procède de la mystification.

Dans un livre dont les réflexions précédentes s'inspirent largement, François Partant écrit (2) : « *L'essentiel est de comprendre que l'impérialisme du Capital n'est qu'un aspect de l'expansion propre à un système et qu'on ne peut le dénoncer sans mettre en question le système dans son ensemble. (...) De l'extrême droite à l'extrême gauche, les analystes politiques ne semblent pas décidés à tirer les conclusions de ce phénomène que représente la progressive mondialisation de l'économie. Pour ce qui concerne la classe politique, on peut comprendre sa réticence. Il doit lui être bien désagréable de constater qu'elle est en train de perdre sa raison d'être.* » L'auteur ajoute : « *La division du monde à deux niveaux (celui des États et celui des blocs militaires autour de deux super-puissances) explique que la population mondiale soit idéologiquement conditionnée à deux niveaux. D'abord au niveau national. Chacun doit être fier de son pays, fier de son expansion. (...) Puis à un niveau plus spécifiquement politique. Car si tous les peuples devaient un jour se battre, soit pour « la liberté », soit pour « le socialisme », il faut qu'ils aient la conviction de se trouver, par chance, dans le bon camp. Leur moral serait en effet compromis et leur combativité amoindrie, s'ils venaient à comprendre qu'ils luttent les uns contre les autres, par suite des facéties de l'histoire et d'une division politique arbitraire du monde,* pour la même cause totalement absurde. »

L'utopie ou la mort

On connaît la réplique (usée) que ce type de raisonnement risque d'attirer : « *Pouvez-vous mettre sur le même plan la Mongolie chinoise et la Mongolie pro-soviétique, les théories du Fonds monétaire international et les idées des dirigeants progressistes du tiers-monde, l'action des syndicalistes et celle des sidérurgistes européens ? Vous prêchez* le statu quo : *vous voulez faire croire que le mouvement est inutile ; vous renforcez l'empire des possédants et des puissances dominantes.* »

Encore l'« alliance objective »...

Cette réponse serait recevable si elle permettait de sortir de la formidable impasse dans laquelle s'égare, au fond de laquelle se cogne la tête, au nom du destin mondial incontrôlé, la pensée politique contemporaine. Ces lignes de François Partant méritent à ce propos d'être méditées : « *La société vit une réalité qu'ignorent les doctrines politiques. (...) Elle met fondamentalement le système en question, en constatant qu'elle vit ce qu'elle fait, ce qu'elle est elle-même, ce qu'elle est devenue. (...) La contestation paraît généralement incohérente, car elle se heurte aux cohérences de notre système d'enrichissement, dont les différentes dimensions s'ordonnent — d'une manière logique. Mais il suffirait que l'une de ces dimensions soit ébranlée, pour qu'elle apparaisse, même aux yeux de ceux qu'elle rebute aujourd'hui, pour ce qu'elle est : une réaction essentiellement* positive, *celle d'une société bloquée qui tente d'échapper à une monstrueuse programmation. C'est l'intérêt que présente la crise économique mondiale, dont les effets ont commencé à être sensibles en 1975.*

» *En dissipant les espoirs chimériques entretenus par le système, cette crise peut favoriser d'indispensables prises de conscience, en modifiant le contexte social, elle peut provoquer des changements d'attitude au sein des couches sociales qui avaient tendance à s'« embourgeoiser ». Le problème serait alors de tirer de cette crise économique toutes les conséquences politiques qu'elle peut effectivement avoir.* »

Dans ces conditions, imaginer le vingt et unième siècle, cela consiste peut-être à rompre avec la pensée « industrielle » des siècles précédents, à libérer l'individu de son projet de travailleur-marchandise, de producteur éternel accumulant les choses pour mieux transformer la planète en Sahel spirituel. Le choix n'est-il pas entre cette utopie et « *une forme de civilisation dans laquelle l'homme se sent déchu de la première place, relégué après l'objet et la non-violent* » (3) ? Le débat politique qui ne s'inspire pas de ce choix ne fait qu'opposer deux écoles d'ordonnateurs des pompes funèbres.

(1) Lire notamment à ce sujet les derniers chapitres de *l'Histoire de France rurale*, tome IV (le Seuil).

(2) François Partant, *Que la crise s'aggrave* (Solin, 1978), 39 F.

(3) Claude Julien, *le Suicide des démocraties* (Grasset, 1972).

UN TÉMOIGNAGE

Encadreurs ou encadrés ?

par JEAN LOUPIAS

CADRE de direction, licencié pour motif économique, je vais être chômeur. A cinquante-cinq ans révolus, je n'ai aucun espoir de reclassement. Mon cas ne serait que banal s'il n'était exemplaire, si ce *n'était celui de nombre de mes pairs* qui, un matin... Mais je vais vous dire comment les choses se passent.

Vous êtes rentré dans une entreprise industrielle depuis près de trente ans, à un modeste rang. Pas de diplômes prestigieux en poche, non par refus des études, mais parce qu'il avait bien fallu faire la guerre : chaque génération a les obligations qu'on lui fait.

A cette époque, presque bénie, la formation sur le tas remplaçait souvent le diplôme, et la formation continue n'avait pas encore été inventée. L'entreprise, dans le contexte économique favorable de l'après-guerre et par l'audace de ses dirigeants, grandit, grandit... L'effectif double, triple, décuple, double encore. Par votre travail et votre effort de formation vous avez gravi un à un les échelons de la hiérarchie et vous êtes devenu cadre de direction.

Vous voici, pense-t-on, récompensé de vos efforts. Certes. Votre existence est plus aisée. Vous avez fait donner *à vos enfants l'instruction que vous* n'aviez pu recevoir. Socialement, vous êtes devenu ce que l'on appelle couramment un notable, même si cela ne signifie pas grand-chose. Bref, vous avez le sentiment d'avoir « réussi ». C'est le côté positif.

Mais, vous avez modelé votre vie sur de nouvelles exigences. Vous *vous apercevez que vous avez perdu* en indépendance, en disponibilité. Vous vous souvenez parfois d'une fable de votre enfance où il était question d'un loup et d'un chien. A vos heures de lucidité, de fatigue ou de découragement, vous rêvez d'être loup.

Vous avez vu survenir la crise. Vous avez entendu parler de restructurations. Le mot fait désormais partie du vocabulaire courant du monde industriel. Vous savez que beaucoup de vos semblables, par la *terrible loi* des concentrations, se trouvent privés un jour de leur emploi et de ce qui est devenu, hélas ! leur principale raison de vivre, par l'aliénation inhérente à l'exercice des responsabilités.

Mais vous pensez, peut-être pour vous rassurer, que « *ça n'arrive qu'aux autres* », jusqu'au matin où...

Un matin, de son bureau parisien, votre P.-D.G. vous appelle au téléphone. Sa voix est chaleureuse, amicale, presque affectueuse. Trop. Vous reconnaissez ce ton que l'on prend pour préparer quelqu'un à un deuil subit... Il vous dit tout ce que la société vous doit. Il vous rappelle ces longues récentes semaines d'inquiétudes et de luttes pour sortir l'entreprise du mauvais pas dans lequel elle a glissé peu à peu par la conjugaison de la crise, des effets non digérés du sauvetage imposé d'une autre entreprise de la profession, de sa perte d'indépendance financière. Il vous confirme ce que vous savez déjà, que le pouvoir, par l'injection de capitaux nouveaux, a changé de mains. Il vous rappelle la règle du jeu : dans le système capitaliste, il faut être du côté du manche, pardon ! du plus fort. Alors malgré qu'il en ait, vous allez devoir partir. Alors, alors...

L'alternance du travail et du reste

Alors, ce matin, tout à coup, le monde a basculé. D'abord, vous vous taisez. L'envie de crier ne viendra que plus tard. Vous pensez d'abord que c'est un mauvais rêve. Mais non, la voix au téléphone était bien la voix familière qui, naguère, vous interrogeait sur les affaires dont vous étiez en charge. Mais ce bureau est bien celui où s'est déroulée une partie de votre existence.

Mais, ces hommes, ces femmes, sont bien ceux avec qui vous avez travaillé si longtemps qu'ils sont devenus une partie de vous-même, comme une famille dont la consanguinité serait héritée du travail en commun.

Sans trop comprendre, vous sentez se creuser en vous un vide, une vacuité inhabituels, un vertige. Cet univers était donc si fragile qu'il a suffi d'un mauvais vent pour l'anéantir ?

Il y a bien sûr un autre univers familier, extra-professionnel, qui vous a si souvent servi de refuge aux jours incertains qui ont jalonné ces trente années de travail. Vous avez aimé le retrouver aux moments difficiles. Mais vous découvrez que, pour l'apprécier, vous aviez besoin, sans vous en douter, de l'alternance du travail et du reste. Vous êtes maintenant semblable au guerrier qui n'aurait que le repos...

Puis, très vite, ce vide va se remplir d'une angoisse. Comme tout homme, quels que soient le poste qu'il occupe ou les fonctions qu'il exerce, vous avez besoin de vous sentir responsable. A. de Saint-Exupéry a fondé sur la responsabilité le sens de l'existence : la chaisière de l'église est responsable de ses chaises, le jardinier, d'une rose. La privation de travail, en vous déchargeant de toute responsabilité dans la communauté des hommes, va désaimanter votre vie. Il va falloir vous reconstruire très vite, sous peine d'y laisser le meilleur de *vous-même : votre âme, au sens* large du terme.

« *La vie doit aller du village vers la forêt* », a dit un sage hindou. Sortant du village, de son agitation, de ses contraintes sociales, de son bruit, vous n'êtes pas encore préparé au silence de la forêt.

Vous pouvez encore, d'un peu plus loin peut-être, participer à la vie du village avant de le quitter définitivement, lorsque viendra le temps de la réflexion et du retour sur soi. Et vous voudriez être utile. Mais à quoi ? Il va falloir repenser le rôle que vous pouvez encore tenir. Et quand, enfin, vous aurez trouvé, voudra-t-on encore de vous ?

Vient alors la colère. Qu'a prévu le système pour des hommes comme vous, encore en bon état de marche physiquement et intellectuellement, sinon d'en faire des assistés sociaux à la charge de la collectivité. Et vous vous dites que votre révolte, et donc votre combat, rejoint celui de tous — je dis bien de tous — les hommes et les femmes qui, comme vous, sont privés du droit au travail.

On a voulu faire de vous, en vous achetant, une catégorie de travailleurs différents des autres. On vous a décerné le qualificatif trompeur de cadre, laissant ainsi entendre que vous vous situez à mi-chemin entre les encadreurs et les encadrés.

L'expérience prouve que c'est faux.

A l'heure des règlements de comptes, la vérité éclate : vous êtes, vous aussi, un encadré.

Édité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.

Imprimerie du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IXe
1977

Le Monde

étranger

LA RÉVOLUTION EN IRAN

• ISPAHAN : le pouvoir a changé de mains

(Suite de la première page.)

« Cette ville est gouvernée par le peuple. Elle est l'exemple de c que signifi la République islamique », affirment les nouveaux maîtres d'Ispahan. De fait, une « police » de douze mille hommes quadrille la cité, patrouille tout au long de la nuit et arrête délinquants et voleurs qui sont jugés selon les lois islamique.

Certains sont emprisonnés dans des cellules attenant au palais de justice, où les magistrats en grève ont pris fait et cause pour la révolution. Le gouverneur civil a quitté la ville et son administration est paralysée par la grève. L'armée, enfin, est largement contaminée par le mouvement. Plusieurs milliers d'hommes d'une unité d'Hava Nirouz (troupes héliportées), stationnée aux confins de la ville, ont manifesté, ces derniers jours dans les artères du centre, leur attachement à l'ayatollah Khomeiny. De semblables ralliements ont eu lieu à la base aérienne de Khatemi. Seule une unité d'artillerie semble encore « épargnée », bien qu'on y fasse état d'une certaine agitation.

Le vrai maître d'Ispahan est un noble vieillard de quatre-vingt-dix ans, un sage dont nul aujourd'hui ne conteste l'autorité. L'ayatollah Khademi gouverne de sa « résidence » nichée au fond d'un ruelle en cul-de-sac à l'est de la ville. La modeste maison, style pavillon de banlieue, est devenue le quartier général de la révolution. Tout part de là et tout y revient.

Le « chef » est assis dans le coin d'une pièce au rez-de-chaussée, adossé à un oreiller. Enveloppé dans une longue cape brune usée, les yeux perdus derrière d'énormes verres, il sourit aux visiteurs, mais ne leur parle guère. Il s'adresse seulement d'un murmure rauque à ceux qui l'entourent. Deux téléphones sont posés à ses pieds, dont un — rouge — est relié aux « postes de commandement » disséminés sans toute la ville. On ne saurait, au dire de son entourage — amplement confirmés par ceux des militants laïcs — douter de sa lucidité et de sa force. « C'est un vieux renard de la politique, confie un responsable du Front national, il fut des partisans les plus actifs de Mossadegh. Depuis trente ans, son autorité n'a fait que s'affirmer, et aujourd'hui il chapeaute réellement la ville. » Autour de lui, c'est un va-et-vient continuel de conseillers, de responsables, de divers secteurs ou arrondissements, d'humbles gens ou de riches citoyens, qui ont demandé audience ou viennent offrir leur quote-part pour le mouvement et les nécessiteux.

Les pièces voisines fourmillent de militants. Là une quinzaine d'étudiants font cercle autour d'un plan de la ville où l'on a tracé, au crayon feutre, les limites de vingt secteurs. Ils sont chargés de l'« aide économique », le système qui fonctionne depuis environ deux mois vise à soutenir les familles à court d'argent du fait de la grève générale. Des centaines de fiches rangées par piles sont examinées : toute demande fait l'objet d'une inscription et d'une enquête dont les conclusions, notées en bas de fiche, sont discutées ici avant fixation du montant et de la forme — prêt ou don — de l'aide consentie. Les livres de compte font état de plus de quinze mille demandes. Les fonds sont prélevés essentiellement sur la « part de l'immam », sorte de denier du culte obligatoire que la hiérarchie chiite prélève sur les revenus des fidèles.

Une « police islamique »

Au premier étage fonctionne le quartier général de la « police islamique ». Douze mille jeunes volontaires y ont été incorporés après une sélection opérée par l'« association des enseignants ». La ville est ici divisée en trente-cinq « arrondissements » : dans chacun d'entre eux une mosquée ou une école sert de « commissariat ». Cette police assure la régulation du trafic dans la journée et la sécurité après le coucher du soleil.

Le commandant de la police locale aurait, voilà trois jours, fait acte d'allégeance à l'ayatollah Khademi. Soumission sincère ? Certains militants, plutôt prudents, laissent entendre que l'officier pourrait surtout avoir reçu des instructions de Téhéran pour « maintenir de bonnes relations avec l'autorité religieuse » pendant cette période délicate.

Les patrouilles de nuit ont arrêté ces derniers jours quelques voleurs et fauteurs de troubles. Conduits devant l'ayatollah, ils ont été traités « selon les lois islamiques ». C'est notamment le cas d'un citoyen américain, M. Alfonso Dorello, arrêté il y a une dizaine de jours pour avoir blessé par balle un chauffeur de taxi. Employé à l'usine d'hélicoptères Bell, M. Dorello s'était élevé contre le tarif d'une course. La rixe s'envenimant, il a tiré une balle de revolver qui a touché le chauffeur à la mâchoire.

Appréhendé un peu plus tard à son hôtel par la « police islamique », il a été retenu huit jours et n'a été libéré qu'après avoir payé l'amende « prescrite par la loi de Dieu ».

« Qui doit juger ? Dieu ou les hommes ? », demande M. Mir Mohamed Sadeghi, l'un des proches conseillers de l'ayatollah. « Si ce sont les hommes qui jugent, les peines seront différentes selon les pays. L'islam, lui, n'a qu'une seule loi, à chaque délit sa peine. Le tout est consigné dans les textes.... » Bref, le Coran fait loi et les livres de la Sunna constituent la jurisprudence ! Vendredi matin, un jeune garçon a ainsi été contraint d'épouser celle avec qui il avait, la nuit même, « eu des rapports ». La jeune fille, qui s'était confiée à sa mère, a été aussitôt amenée par son père devant l'ayatollah. Le « fautif » appréhendé n'a eu le choix qu'entre les épousailles... et quatre-vingts coups de fouet, assure M. Sadeghi.

Dans une pièce retirée du « quartier général », trois hommes attendent, prisonniers. Le plus vieux est allongé la tête posée sur les genoux de son compagnon. Blessé, il a été soigné à l'hôpital et ramené ici. Ce sont, nous dit-on, deux fermiers des environs qui se sont battus avec un voisin pour une histoire de cultures. Leur adversaire est mort des suites de ses blessures. Le troisième « larron » a seulement volé une voiture. Au sol, on a étendu, visiblement à notre intention, les butins d'autres vols : des tapis, des billets de banque et des perles... Les trois coupables sont sous les verrous au palais de justice, où l'on enquête sur leur passé. Selon ce que l'on nous a déclaré, l'ayatollah, « seul vrai juge au regard de Dieu », se prononcera sur la culpabilité, et les magistrats fixeront les peines...

Les voleurs sont divisés en deux catégories. Ceux qui agissent « par nécessité » ne peuvent être coupables. Délinquants primaires, ils sont vite relâchés après avoir été sermonnés, et, au besoin, aidés. Les autres — « les professionnels » — sont « jugés ». Leur couperait-on la main, comme le voudrait la loi islamique ? L'ayatollah Taheri, autre chef religieux de la ville, estime la question mal posée : « Les vrais lois de l'islam, quand elles sont bien appliquées, permettent de suppléer en tout aux besoins de tous. Il n'y a plus dès lors nécessité de voler. Celui qui, malgré cela, continue de voler trahit le système et agit pour détruire les fondements de la loi et de la religion. »

Le nouvel ordre d'Ispahan a son fer de lance : l'Association des enseignants, qui, née au cours de la révolution, a pris en charge la plus grosse part de ce secteur. Ainsi, M. Sadeghi, quarante-quatre ans, ingénieur et professeur à l'université, dirige-t-il les « forces spéciales » qui, en dehors de la police islamique, forment l'ossature militante du mouvement. On y trouve, bien cloisonnés, cinq groupes principaux dont le rôle est considéré comme essentiel dans les mouvements de rue. Le premier groupe comprend sept cents hommes disséminés dans les cortèges pour maintenir la cohésion et éviter les paniques éventuelles. Le deuxième — trois cents hommes — doit veiller aux provocations d'« éléments antirévolutionnaires ». Le troisième — mille quatre cents hommes et huit cents femmes — guide les cortèges. Le quatrième — cent membres — est équipé de mégaphones pour lancer les slogans. Le dernier, enfin, est composé de trois cent cinquante hommes armés, nous assurait-on, de pistolets.

Ainsi encadré par des centaines d'enseignants, le mouvement paraît, à Ispahan, moins dépendant des mosquées. Son caractère religieux n'en est pas pour autant moins évident. « Les partis politiques sont très peu implantés dans la ville, affirme un dirigeant local du Front national. Il y a peu de véritables leaders. Sous l'autorité incontestée des deux ayatollahs, il n'y a, en fait, qu'un large éventail de cadres qui se réclament exclusivement du mouvement national islamique, sans attache politique particulière. »

La révolution est bien là, mais la ville est calme, sans cris ni fièvre.

Vendredi, seule la prière de midi a troublé cette apathie. Là, soudain, tout s'agite et la révolution reprend ses droits. La mosquée est à la mesure du mouvement qui soulève le pays : un immense terrain vague entouré de murs ocre. Près de quatre-vingt mille hommes sont assis en tailleur sur des tapis de prière, les chaussures devant eux. Des centaines de rangées rectilignes font face à un portrait géant de l'ayatollah Khomeiny, que soixante hommes en chemise bleue retourneront, à l'heure de la prière, « car on ne prie que Dieu ». Les femmes, toutes voilées, sont « dehors », au-delà d'un interminable drap blanc qui fait office de mur. Tous les 100 mètres, des haut-parleurs accrochés à des poteaux transmettent « la bonne parole ».

Une prière-meeting

L'ayatollah Taheri harangue la foule qui lui répond régulièrement, poing levé, en criant : « Tu as raison, Khomeiny est notre chef. » De loin, on ne distingue qu'une silhouette noire, comme suspendue au-dessus des milliers de têtes : un décor d'images saintes, l'illusion presque achevée du prophète au désert... La voix du « grand prêtre » se perd en mille échos. C'est une prière-meeting. L'ayatollah, du haut d'une chaire-escabeau, perché sur une camionnette, appelle à la lutte : « Laisserez-vous l'étranger commander notre pays et notre armée ? » ; « Non, répond la foule ; nous voulons la révolution islamique et le parti d'Allah. »

Le chef religieux reprend son souffle. L'armée, encore l'armée : « Accueille les soldats et les officiers qui vous rejoignent, clame l'ayatollah ; donnez-leur gîte et nourriture. Les autres ? Nous les combattrons... » Au détour d'une phrase, il vilipende les Américains « qui cherchent seulement chez nous à se remplir les poches ». Puis il s'en prend au premier ministre : « Bakhtiar, crie-t-il, pour toi le temps est révolu ; si le chah t'as promis richesses et privilèges pour le faire revenir, comprends que c'est trop tard. » La foule exulte.

Le prêche terminé, un mollah dirige la prière. Au milieu des fidèles prosternés face contre terre, des jeunes gens parcourent les rangs et distribuent des tracts : un télégramme de remerciement de l'ayatollah Khomeiny et un manifeste de travailleurs d'Ispahan. La prière s'achève en action de grâce : « Merci à Mahomet, merci à Khomeiny. » S'étonne-t-on d'un tel rapprochement : on se voit aussitôt répondre qu'il n'y a là rien que de très normal. « Khomeiny aussi est un prophète, le prophète du vingtième siècle... »

A la sortie de la mosquée, un gosse s'approche de nous et nous tend un papier : la photocopie d'un « avertissement » adressé à tous les étrangers résidant en Iran. « Vous représentez les intérêts impérialistes dans notre pays et vous participez au pillage de nos richesses, lit-on notamment ; le peuple iranien vous hait et vous fera déguerpir bientôt ». Nos guides iraniens lisent le texte et nous le rendent, visiblement gênés. « Un groupuscule », concluent-ils sans davantage de commentaires. Nous recevant à son domicile, l'ayatollah Taheri nous assurera que la République islamique garantit la sécurité des étrangers et les droits des minorités.

La nuit venue, Ispahan se vide. Les derniers passants sont arrêtés et contrôlés par les patrouilles de la police islamique. Dans les venelles couvertes du Vieux Bazar, des jeunes gens déambulent, armés de gourdins ou de barres de fer, arborant au revers du veston une carte signée de l'ayatollah Khademi. Dans une mosquée voisine, une vingtaine d'autres attendent, assis en rond, que vienne leur tour de garde. Le registre des services est accroché au mur. Le « commissariat » ronronne. Ispahan s'est assoupi. Dormez, braves gens, le parti de Dieu veille sur vous.

DOMINIQUE POUCHIN.

• TÉHÉRAN : « Immortels » contre aviateurs

(Suite de la première page.)

En effet, les soldats de l'armée de l'air sont sortis de leur caserne. Prenant position sur les toits des maisons et dans la rue, ils ont encerclé les Djavidan et incendié deux de leurs camions. Selon les militaires de l'armée de l'air, les assiégés, ayant pratiquement épuisé leurs munitions, ont lancé des S.O.S.

Dans tout le quartier, nous avons vu des femmes descendre dans les terrains vagues et sur les chantiers pour remplir des sacs de sable qui sont hissés sur les toits ou installés au coin des rues. Ils servent d'abri aux soldats de l'armée de l'air qui tirent sur les Djavidan. Au moment où la fusillade reprenait de plus belle, des militaires ont fait signe aux gens de se mettre à l'abri. Constatant que nous étions journalistes, ils se sont interrompus un instant en faisant le V de la victoire et en criant : « Dites, racontez ce que vous voyez », puis ont repris leurs tirs.

Les journaux du matin indiquaient que le nombre des morts oscillait cette nuit, selon les sources, entre deux et soixante. En fin de matinée, il était impossible d'avancer un chiffre, mais le nombre des victimes doit être très important, si l'on en juge par le trafic des ambulances qui continuent de sillonner la ville. En signe de soutien à l'armée de l'air, les voitures ont allumé leurs phares et les automobilistes actionnent leurs klaxons, comme s'ils sonnaient le tocsin. Le bruit est assourdissant. Des cortèges se sont formés spontanément. Ils se dirigeaient vers les lieux de la fusillade en scandant : « Allah Akbar ! », « Marg bar Bakhtiar ! » (Mort à Bakhtiar).

Selon les rumeurs qui circulent, des heurts auraient déjà eu lieu au cours des trois derniers jours au sein de la garde impériale, à la caserne Lavisan, où une tuerie s'était produite en décembre (le Monde du 20 décembre) entre partisans et adversaires du chah. La population est d'autant plus émue que les « durs » de l'armée ont procédé à des attaques dans plusieurs villes. La plus grave a eu lieu à Sanandadj, où les militaires ont allumé des incendies sous prétexte que la femme d'un officier avait été violée. En présentant son programme vendredi, M. Bazargan avait sévèrement dénoncé les chefs militaires qui avaient donné ces ordres, en les comparant à Néron et à Gengis Khan.

PAUL BALTA.

EUROPE

Union soviétique

Le Kremlin cherche une riposte au rapprochement sino-américain

Au cours d'un récent entretien avec M. Frank Press, conseiller du président Carter pour la science et la technologie, M. Alexis Kossyguine a estimé que la concentration de troupes chinoises et la multiplication des incidents à la frontière sino-vietnamienne « équivalaient à une déclaration de guerre ». La Pravda, ce samedi 10 février, écrit que la Chine prépare une attaque d'envergure contre le Vietnam.

Comme l'indique ci-dessous notre correspondant, depuis le voyage de M. Deng Xiaoping à Washington, les dirigeants du Kremlin cherchent le meilleur moyen de riposter au rapprochement sino-américain.

Moscou. — Il n'est pas difficile de deviner la question qui agite actuellement les dirigeants soviétiques : comment riposter à la visite de M. Deng Xiaoping aux Etats-Unis ? Moscou estime pourtant que le vice-premier ministre chinois n'a obtenu qu'un succès mitigé, et que si son objectif était d'amener l'administration américaine sur les positions de la diplomatie chinoise, il ne l'a que très partiellement atteint. Les Soviétiques ne veulent donc pas noircir le tableau. Dans leurs commentaires, ils font valoir que, selon la presse américaine elle-même, le voyage du dirigeant a soulevé « plus de préoccupation que de satisfaction ».

Mais le Kremlin sait pertinemment que l'importance de la visite de M. Deng Xiaoping tient moins à ses résultats concrets qu'au fait même qu'elle ait eu lieu, et il ne peut en sous-estimer les effets. Pour le moment, sa démarche est très prudente. Si la presse s'en prend à la Chine tous les jours et même plusieurs fois par jour à propos de tout et de rien, elle se garde bien de mettre en cause directement le président Carter. Tout au plus reprend-elle un de ses vieux thèmes sur la « division » de l'administration démocrate entre les « modérés » et les « bellicistes », représentés schématiquement par M. Vance d'une part et M. Brzezinski d'autre part.

Même si les Izvestia remarquent que, « à la Maison Blanche, on n'a pas jugé utile de prendre position par rapport aux tirades (de M. Deng) dénigrant la détente », elles n'en soulignent pas moins que « la position américaine ne se confond pas avec la position chinoise ». La détente « reste pour l'instant le but officiel du gouvernement des Etats-Unis » et les efforts pour le désarmement « occupent une place notable dans le programme politique du président Carter », relève le même journal. Malgré les restrictions de forme, ces déclarations constituent des appréciations positives de la politique américaine.

Rendre coup pour coup

Cette modération ne saurait concerner Pékin. Dans ses rapports conflictuels avec la Chine, l'U.R.S.S. veut rendre coup pour coup. Quand l'une des deux puissances marque un point, l'autre doit immédiatement chercher à en marquer un aussi, diplomatiquement, voire militairement, comme l'a montré l'exemple du Cambodge.

A la tournée de M. Hua Guofeng en Europe et à la signature du traité de paix et d'amitié entre la Chine et le Japon, Moscou a répliqué par la signature d'un traité d'amitié et de coopération avec le Vietnam (et accessoirement avec l'Afghanistan). A l'établissement des relations diplomatiques entre Washington et Pékin a répondu l'invasion du Kampuchea par les forces pro-vietnamiennes.

De notre correspondant

Sans doute les Soviétiques et leurs alliés avaient-ils préparé de longue date la prise de ce gage. Après avoir manifesté quelques velléités de rapprochement avec le régime Pol Pot, le Krémlin s'était, dès la fin de 1977, rangé aux côtés du Vietnam dans le double conflit l'opposant à Phnom-Penh et à Pékin. Dans le même temps, il lançait une offensive de charme en direction des pays de l'ASEAN qui perdait presque du jour au lendemain son caractère « militariste » pour devenir une organisation digne d'attention. Le premier ministre vietnamien, M. Pham Van Dong, puis un vice-ministre soviétique des affaires étrangères, M. Firioubine, faisaient la tournée de l'Asie du Sud-Est sur les pas de M. Deng Xiaoping pour tenter de rallier les membres de l'ASEAN au point de vue soviéto-vietnamien (1).

Le Vietnam s'est intégré dans le camp soviétique économiquement en juin 1978, en adhérant au Comecon, et militairement, en novembre, en signant le traité avec Moscou. Tout le dispositif diplomatique était en place pour permettre à l'U.R.S.S. de marquer un point contre Pékin en Asie du Sud-Est.

Tout porte donc à croire que la visite de M. Deng Xiaoping à Washington ne restera pas sans réponse de la part des Soviétiques. Sous quelle forme ? Il est d'autant plus difficile de le prévoir que Moscou ne dispose pas de nombreuses « cartes » diplomatiques, les portes du Japon lui étant notamment fermées. On ne saurait donc exclure totalement l'hypothèse d'une opération militaire de caractère limité, à la suite, par exemple, d'une aggravation du conflit frontalier entre la Chine et le Vietnam.

Vis-à-vis des Etats-Unis, l'U.R.S.S. est dans une situation moins favorable. Elle se trouve même dans la position presque humiliante de devoir quémander des assurances auprès des dirigeants américains invités à déclarer solennellement que la normalisation des relations entre Washington et Pékin ne change rien au caractère prioritaire des rapports entre Washington et Moscou. En distinguant très clairement dans ses commentaires les déclarations antisoviétiques de M. Deng Xiaoping aux Etats-Unis et la réaction modérée des dirigeants américains, elle laisse la porte ouverte au dialogue.

Les conditions du dialogue

A plusieurs reprises, ces derniers mois, les dirigeants soviétiques ont fixé le cadre de ce dialogue dans des textes officiels ou officieux (le dernier en date étant l'interview de M. Brejnev au magazine Time) : la détente est fondée sur l'équilibre ; la Chine est un facteur de déstabilisation du climat international, donc l'alliance entre la Chine et l'Occident exclurait la coopération avec l'U.R.S.S. En même temps, la détente ne signifie pas le statu quo et ne doit pas interdire à Moscou et à ses alliés de venir en aide aux pays en lutte contre l'impérialisme. Sur le fond, cette thèse n'est pas nouvelle, mais l'offensive diplomatique de la Chine post-maoïste a troublé le jeu. Les Soviétiques craignent que deux des protagonistes ne soient toujours tentés de s'allier contre le troisième et qu'en l'occurrence ils se retrouvent isolés. C'est pourquoi ils dénoncent aussi violemment la création d'un axe Washington - Pékin - Tokyo, qui pourrait recevoir le renfort de quelques pays d'Europe occidentale.

Aussi ont-ils très clairement déclaré que si l'amélioration des relations entre l'Occident et la Chine franchissait une certaine limite, c'en serait fini de la politique de détente. Tout le problème consiste à définir cette limite. Moscou s'est gardé de le faire jusqu'à présent pour ne pas créer une situation irréversible. Une alliance militaire entre l'OTAN et la Chine marquerait certainement un franchissement de cette limite, mais qu'en est-il des livraisons d'armes occidentales à la Chine ? Si les « quatre modernisations » prônées par le gouvernement chinois ne sont qu'une forme camouflée de militarisation, comme l'affirme parfois la presse soviétique, même une aide économique « pacifique » représente une contribution au renforcement du potentiel militaire de la Chine et par là même un acte hostile envers l'Union soviétique.

Bien que leurs premières réactions aient laissé percer une grande amertume, les dirigeants de Moscou vont sans doute prendre le temps d'évaluer les données de la nouvelle situation, tout en faisant traîner en longueur les négociations en cours (SALT-2 et sommet Brejnev-Carter), sans toutefois les remettre fondamentalement en cause. Ils attendent un geste d'apaisement des Américains, mais ils ne sont pas disposés à faire des concessions pour l'obtenir. Au contraire, ils paraissent plutôt enclins à occuper des positions de force là où l'occasion se présente, afin d'être des interlocuteurs obligés. Mais l'U.R.S.S. ne peut pas accepter un troisième larron dans ce qu'elle a toujours voulu être un tête-à-tête.

DANIEL VERNET.

(1) De la même façon, un vice-ministre soviétique des affaires étrangères vient de faire une tournée dans les pays « progressistes » d'Afrique à la suite du vice-ministre chinois.

UN BALCON S'EFFONDRE A LA NOUVELLE AMBASSADE DE FRANCE A MOSCOU

(De notre correspondant.)

Moscou. — La visite que M. Jean François-Poncet doit faire, lundi matin 12 février, dans les nouveaux locaux de l'ambassade de France à Moscou, ne sera pas purement « touristique ». Bien que les bâtiments ne soient achevés que depuis quelques semaines, les incidents, dus en grande partie à des malfaçons ou à des négligences de la part des constructeurs soviétiques, se multiplient.

Le plus grave à ce jour est l'effondrement du balcon intérieur de 25 mètres et pesant une vingtaine de tonnes, surplombant le « hall polyvalent », appelé aussi « jardin d'hiver », de 300 mètres carrés. Ce balcon, prolongé par des mezzanines en porte à faux, n'avait jamais fait l'objet d'essais en charge. Lorsque, sur l'insistance de la partie française, ces essais furent effectués, le balcon céda sous le poids. Il devra donc être entièrement reconstruit sur les deux côtés du hall.

Dans la chaufferie « ultra-moderne », les Soviétiques avaient posé des pompes de récupération, espérant les faire passer pour des neuves et, qui plus est, les avaient montées à l'envers...

Même si le ministre des affaires étrangères prend rapidement les décisions qui s'imposent, il sera difficile à M. Giscard d'Estaing d'inaugurer la nouvelle ambassade de France fin mars. — D. V.

AFRIQUE

Algérie

Après l'élection du colonel Chadli Bendjedid

Le comité central du F.L.N. va codifier les relations entre le parti et l'État

De notre correspondant

Alger. — *« Je jure par Dieu tout puissant de respecter et de glorifier la religion islamique, de respecter et de défendre la charte nationale, la Constitution et toutes les lois de la République, de respecter le caractère irréversible du choix pour le socialisme... »* Il était 18 h. 10, vendredi 9 février, lorsque le colonel Chadli Bendjedid, nouveau chef de l'Etat algérien, a prononcé au Palais du peuple le serment prévu par l'article 110 de la loi fondamentale. A ses côtés, se tenait M. Rabah Bitat.

La période qui vient de s'écouler a été marquée par un réveil politique. Celui-ci n'a certes touché que les cercles restreints du pouvoir, mais le débat, s'il n'a pas atteint la grande masse de la population, n'en a pas moins été animé. Les courants qui se sont manifestés auront, dans les mois qui viennent, de nouvelles occasions de le faire, notamment lors du congrès extraordinaire du F.L.N. qui devrait se réunir avant la fin de l'année, pour débattre des orientations économiques de la prochaine décennie.

Dans l'immédiat, le colonel Chadli Bendjedid va devoir mettre en œuvre la révision de la Constitution souhaitée par le congrès. Celui-ci a confié au comité central du parti, instance souveraine, le soin d'harmoniser la loi fondamentale et les nouveaux statuts du F.L.N., mais il a fixé aussi quelques orientations. La révision devra rendre obligatoire la désignation par le chef de l'Etat d'un premier ministre. Elle devra réduire à cinq ans la durée du mandat du président afin que ce mandat concorde avec le rythme des réunions des congrès du parti et la durée des plans qui seront désormais quinquennaux. L'intérim du chef de l'Etat devra enfin être prévu en cas d'empêchement momentané. Reste à déterminer l'exacte étendue des fonctions du premier ministre et à fixer les instances devant lesquelles il sera responsable. De façon générale, le comité central du F.L.N. va devoir codifier les relations entre le parti et l'Etat, tâche difficile étant donné le degré d'intégration actuel de ces deux institutions. Le bureau politique mis en place récemment compte onze ministres sur dix-sept membres.

Une redistribution des responsabilités est donc inévitable. Le parti souhaite se doter de commissions capables d'élaborer les orientations politiques du pays et de contrôler leur application par le gouvernement. Le nouveau partage des tâches entre les responsables entraînera certainement à terme un large remaniement ministériel. Déjà, le secrétaire d'Etat au plan, M. Abdallah Khodja, qui, comme M. Rahal, ministre de l'enseignement supérieur, n'a pas été élu au comité central du parti, aurait remis sa démission.

DANIEL JUNQUA.

Maroc

La ville de Tan-Tan ne paraît pas avoir gravement souffert de l'attaque du Polisario

De notre correspondant

Rabat. — Ecrasé par le soleil plus que par les tirs de mortier, tel est apparu Tan-Tan, le 7 février, à la trentaine de journalistes et cameramen que les autorités accueillirent, dans la ville, après l'attaque du Polisario (*le Monde* du 31 janvier).

A Alger, on a annoncé la destruction et l'incendie de la « centrale électrique », alors qu'il n'existe qu'un poste de transformation, frappé par deux obus de moyen calibre et dont le mur d'enceinte a été criblé de balles. Le lendemain de l'attaque, le courant était de nouveau distribué. Les assaillants ont mentionné, parmi leurs prisonniers, le *« commissaire de police de la province »*, alors qu'il s'agit d'un simple agent de police.

L'étonnement de tous au cours de la visite fut de voir une agglomération sans façades béantes et terrasses effondrées, ses bâtiments administratifs et ses casernes debout, y compris sur une butte, *avec son architecture de ksour* (village saharien fortifié), le P.C. du commandant du secteur, objectif visé entre tous.

De Tan-Tan, se développent, sur un secteur d'environ 20 000 kilomètres carrés, *des opérations* d'interception et de surveillance menées par les forces armées royales, face aux raids du Polisario. Le 28 janvier, jour de l'attaque, à 13 h. 30, il ne restait à *Tan-Tan même*, indépendamment des moghaznis (forces supplétives dépendant du gouverneur), que trente militaires.

Des combats meurtriers

« Des renforts avaient été demandés à Tarfaya et à Zag (1) », précise le commandant du secteur, le colonel Lahlou, un ancien de Saint-Cyr. *« On assista*, ajoute-t-il, *à un déploiement méthodique des « rebelles ». Ils ne s'engagèrent pas tous sur Tan-Tan, s'accrochèrent avec certains de nos renforts en mouvement, s'installèrent pour partie sur un emplacement de tir à 6 ou 7 kilomètres de Tan-Tan, mais n'atteignirent pratiquement pas leurs objectifs. D'autres éléments bloquaient la route d'Agadir à Tan-Tan. D'autres, en petit nombre, gagnaient deux quartiers périphériques de la ville où pendant une demi-heure ils s'attaquèrent aux civils et à leurs biens. Militaires et moghaznis firent leurs devoir.* » Bilan : vingt-cinq morts dont quatre militaires, treize moghaznis et huit civils ; vingt-trois blessés dont quatorze militaires et neuf civils. Treize femmes ont été enlevées. Trois ont réussi à s'enfuir.

L'artillerie marocaine fit cesser le bombardement sur Tan-Tan. Alors commença un combat interarmes où artillerie et aviation des forces royales, pendant plus de trois jours, jouèrent un rôle important. Les phases principales de ce combat se déroulèrent d'abord à Messeïd, à 50 kilomètres environ à vol d'oiseau au sud-est de Tan-Tan, puis à Gaat-Oued-Zita, dans un relief tourmenté, à 60 kilomètres dans la même direction. *« Combat meurtrier, presque au corps à corps »*, dit un commandant. Il dura jusqu'à la tombée de la nuit.

Le Polisario alors décrocha. Pour le moment, ses infiltrations sont stoppées, pense-t-on, dans un rayon de 100 kilomètres autour de Tan-Tan. Selon les estimations marocaines, environ deux cents assaillants ont été tués, et une centaine de leurs véhicules détruits ou endommagés. Des canons légers, des fusils et des munitions de fabrication soviétique et chinoise ont été récupérés.

Le bruit des combats n'a pas ralenti, à 25 kilomètres de Tan-Tan, les travaux pour la construction d'un port. L'entreprise française Bouygues, avec sa quarantaine de cadres de différentes nationalités, prévoit vers juillet l'achèvement d'une digue principale, d'une traverse et de 700 mètres de quais — travaux pour lesquels 220 millions de dirhams (environ 242 millions de francs) sont engagés. Ils permettront l'implantation à cette porte du désert d'une industrie de la *pêche et de ses dérivés. L'armée* veille à la protection du chantier.

Aucun responsable ici ne nie que l'alerte du 28 janvier a été chaude. Inattendue ?... Oui, répond-on, dans la mesure où Tan-Tan, base militaire arrière, est une ville qui n'est pas pourvue de moyens de défense importants en raison de sa situation dans une partie du Maroc dont le retour sous la souveraineté chérifienne remonte à vingt ans et n'a pas été mis en cause devant les instances internationales, comme il en est pour le Sahara occidental.

LOUIS GRAVIER.

(1) Oasis à environ 120 kilomètres à vol d'oiseau de Tindouf.

AMÉRIQUES

Mexique

A la veille de la visite de M. Carter

LE PRÉSIDENT LOPEZ PORTILLO AFFIRME QUE SON PAYS NE PEUT NI NE VEUT SE SUBSTITUER A L'IRAN POUR LA FOURNITURE DE PÉTROLE

Mexico (*A.F.P.*). — Le Mexique n'a ni l'intention ni la possibilité de se substituer à l'Iran pour la fourniture du pétrole que ce dernier pays a cessé d'exporter, a déclaré vendredi 9 février le président José Lopez Portillo, qui a, cependant, affirmé que la récente découverte de réserves pétrolières dans son pays entraînait une modification dans les relations de celui-ci avec les Etats-Unis.

« Le Mexique a désormais quelque chose à offrir au monde », a dit M. Lopez Portillo, à Mexico, au cours d'une conférence de presse. Après avoir noté que son pays avait *« résolu avec succès le problème de son approvisionnement en sources d'énergie »*, le chef de l'Etat mexicain a dit que *« la réalité nationale du Mexique n'était plus la même »*, et que ces développements auraient une incidence sur les prochains entretiens qu'il aura avec le président Carter, qui est attendu à Mexico le 14 février.

« Le Mexique a changé. Les Etats-Unis ont changé. Le monde a changé, et la seule chose qui n'ait pas changé est le voisinage géographique de nos deux pays », s'est exclamé M. Lopez Portillo.

Le président du Mexique s'est défendu de vouloir utiliser le pétrole comme *« un élément de chantage »* au cours des conversations qu'il s'apprête à avoir avec le chef de l'exécutif américain. Il a, toutefois, jugé que les réserves pétrolières de son pays étaient susceptibles de contribuer, à long terme, à la solution des problèmes qui se posent entre Mexico et Washington, en particulier celui de l'immigration aux Etats-Unis des travailleurs mexicains. L'objectif, a poursuivi le chef de l'Etat mexicain, est *« de développer l'économie du pays et de la diversifier, ce qui serait susceptible d'entraîner une solution au problème de cette immigration. »*

Evoquant l'évolution générale de l'économie du Mexique, M. Lopez Portillo s'est prononcé pour *« un développement équilibré »* excluant un accroissement brusque de la production de pétrole.

M. Portillo s'est, d'autre part, déclaré hostile à la formation d'un *« marché commun nord-américain »*, rassemblant les Etats-Unis, le Canada et le Mexique, si celle-ci devait nuire aux relations de son pays avec ses partenaires d'Amérique centrale et d'Amérique latine.

Canada

LES ENTRETIENS BARRE-TRUDEAU A OTTAWA

Les divergences sur le Québec restent entières

M. Raymond Barre, attendu le *10 février* à Montréal, devait rencontrer en tête à tête M. René Lévesque lundi 12 au ministère des affaires intergouvernementales. Il devait ensuite être reçu à l'Assemblée nationale du Québec.

M. Lévesque a déclaré vendredi, dans une interview à Europe 1, que la formule du général de Gaulle lancée du balcon de l'hôtel de ville de Montréal, en 1967 : « Vive le Québec libre ! », avait « considérablement fait progresser la cause de la souveraineté du Québec ». Ce discours a constitué une « aide au plan international parce que personne n'avait entendu parler du Québec auparavant », a indiqué M. Lévesque.

Le premier ministre français a achevé vendredi soir sa visite officielle à Ottawa. Malgré la volonté manifeste des deux parties de faire ressortir la communauté de vues entre Paris et Ottawa sur les grands problèmes internationaux, ce sont surtout les divergences à propos du Québec qui ont retenu l'attention.

De notre envoyé spécial

Ottawa. — La partie officielle du séjour de M. Barre à Ottawa s'est terminée vendredi 9 février par un dîner de gala offert par M. Trudeau. Aux toasts portés respectivement au président de la République française et à la reine d'Angleterre, souveraine nominale du Canada, ont succédé les allocutions de l'amphitryon et de son invité français. M. Trudeau a prononcé un éloge vibrant de la collaboration franco-canadienne sans cacher cependant les réserves que lui inspirait une coopération française très axée sur un Québec travaillé à l'heure actuelle par la tentation séparatiste. Le passage de son discours s'y rapportant mérite d'être rendu mot à mot pour mesurer la divergence de vues qui s'est confirmée entre Ottawa et Paris.

Après avoir salué *« la survivance obstinée d'une parenté spirituelle et charnelle entre nos deux peuples »*, M. Trudeau a déclaré : *« Les Canadiens français, concentrés au Québec ou dispersés en Acadie, au Manitoba ou en Ontario, ont été partie prenante à l'aventure canadienne depuis ses tout débuts. Ils ont en conséquence des droits acquis sur l'ensemble des richesses de ce pays. Il s'agit de savoir s'ils peuvent préserver leur langue et consolider leur identité culturelle sans sacrifier les bienfaits d'une fédération pluraliste possédant suffisamment de force et de souplesse pour gérer avec justice et efficacité un pays et une économie qui embrassent la moitié d'un continent.*

» Personnellement, je suis convaincu que, malgré les avanies passées et les difficultés présentes, le Québec peut déjà, comme c'est son droit le plus strict, vivre à l'aise en français. Sa sécurité culturelle de même que sa vitalité économique et sociale se sont considérablement renforcées depuis qu'au début des années 60 les Québécois ont décidé de prendre leur sort en main et de rattraper leur trop long retard historique. Le Québec n'a pas besoin de briser la Fédération canadienne pour prendre sa juste place au soleil. C'est là ma conviction profonde, et je suis assuré que la très grande majorité des Canadiens, y compris ceux du Québec, partagent avec moi cette façon de voir.

» Pourtant, la présence au Québec d'un gouvernement sécessionniste montre assez que tout le monde n'est pas du même avis. Le Canada vit donc à l'heure actuelle une crise interne dont on ne saurait exagérer l'importance et qui risque d'être éprouvante à la fois pour les Canadiens et pour leurs amis de toujours.

» Car la tentation est grande lorsqu'on vit un problème domestique aussi grave de s'en ouvrir à ceux que l'on tient en amitié. Le proverbe ne dit-il pas que c'est dans l'épreuve qu'on connaît ses vrais amis ? Pourtant l'amitié commande la délicatesse et j'espère de tout cœur que les Canadiens auront la sagesse de ne pas transporter leurs problèmes à l'étranger et de ne pas chercher au loin une solution qu'ils ne sauraient trouver qu'au fond d'eux-mêmes. »

Un trou de mémoire de M. Barre

Le premier Canadien n'a aucune objection à ce que la France encourage la cause de la francophonie, à condition que ce souci s'étende de préférence à l'ensemble des dix provinces, dont la moitié, a-t-il fait remarquer, sont désormais soucieuses de répondre aux aspirations des minorités francophones. En Colombie britannique, par exemple, il suffit désormais d'une pétition de dix chefs de famille pour qu'une classe d'enseignement en français soit ouverte. De même a-t-il souhaité que lors d'un prochain voyage, M. Barre découvre le Canada de l'Ouest, à l'instar des industriels français qui se sont implantés *« d'un océan à l'autre »*. C'est cette dimension *« pan-canadienne »*, pour reprendre son *expression*, que M. Trudeau a voulu mettre en relief face à une politique française qui malgré ses protestations de *« non-ingérence »* se montre solidaire du mouvement autonomiste lancé par le premier ministre du Québec, *M. René Lévesque*.

Que cela puisse créer des dissonances, voire des incidents, on a pu le constater dans la matinée de vendredi pendant la conférence de presse tenue en commun par MM. Trudeau et Barre. Ce dernier, peut-être fatigué par un programme chargé, après avoir affirmé que *« les liens directs et fraternels avec le Québec »* ne pouvaient *« de quelque façon porter atteinte au respect que nous avons de l'Etat canadien et de sa... »*, chercha ses mots plusieurs secondes et l'assistance crut comprendre que M. Barre ravalait les termes d' *« intégrité »* ou de *« souveraineté »* qui lui seraient d'eux-mêmes montés aux lèvres dans n'importe quelle autre capitale.

Les accords signés sur la réciprocité des avantages sociaux entre ressortissants français et canadiens, ainsi que la convention d'extradition, et les bonnes nouvelles confirmées concernant la participation française à de grands projets de développement industriel canadiens, ne sauraient faire oublier que la question québécoise a, pour l'instant, en cette période pré-électorale et à l'approche d'un référendum au Québec, la vedette des préoccupations d'Ottawa. Il n'y a qu'à lire la presse anglophone pour comprendre l'hostilité à l'encontre de la politique de M. Lévesque. Tout ce qu'on lit sur le Québec respire l'animosité la plus vindicative. Est-ce à ce parti-pris qu'il faut attribuer le fait curieux que la visite de M. Barre à Ottawa, pourtant accueilli par M. Trudeau avec toutes les prévenances et les délicatesses possibles, est pratiquement passée *sous silence dans* cette presse ? Peut-être préfère-t-elle l'ignorer que de poser crûment la question soulevée par un confrère anglophone durant la conférence de presse des deux premiers ministres : *« Mais quelle sorte d'amis le Canada a-t-il donc à Paris ? »*

ALAIN CLÉMENT.

CORRESPONDANCE

A propos des prisonniers politiques cubains

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Pierre Golendorf, ancien communiste français, interné pendant plusieurs années à Cuba :

L'information publiée dans *le Monde* du 31 janvier, selon des sources anticastristes à La Havane, *indique* que les quatre cents prisonniers que le gouvernement cubain devait libérer en janvier sont toujours emprisonnés. La raison en serait que les Etats-Unis n'ont encore accordé *de visa d'entrée à aucun* des prisonniers cubains libérés en décembre dernier.

Il est utile de rappeler à ce sujet que Miguel Sales, prisonnier politique récemment libéré, a tenu une conférence de presse à Paris le 18 décembre. Il a notamment déclaré que, dans le groupe des quarante-huit détenus arrivés en novembre à Miami, seuls cinq, dont lui, avaient été sortis de prison pour être bannis aux U.S.A. Les quarante-trois autres n'étaient plus incarcérés depuis un, deux et même quatre ans. Les mêmes faits ont été constatés dans le groupe des quatre-vingt-quinze *prisonniers* arrivés à Caracas en décembre.

Or, M. Castro affirme avoir *« décidé de libérer plus de trois mille prisonniers politiques »* (*le Monde* du 23 novembre 1978) et non d'anciens prisonniers. Libérer des prisonniers déjà libres est une étrange opération. A moins que M. Castro veuille dire par là que pour les Cubains la liberté devient effective une fois hors des frontières.

A TRAVERS LE MONDE

Chili

- LE GOUVERNEMENT a rétabli *vendredi 9 février* la liberté de réunion syndicale. Un décret-loi abolit les restrictions au droit de réunion des syndicats imposées à la suite du renversement du gouvernement Allende. Un second décret-loi, également publié vendredi, précise que les adhérents à un syndicat seront tenus de verser une cotisation pour financer les activités de ce syndicat. — *(A.F.P.)*

- LES DEBRIS repérés à quelque 5 000 mètres d'altitude, près de la ville chilienne d'Arica, ne sont pas ceux de trois avions militaires péruviens, comme on l'avait d'abord cru (*le Monde* du 10 février), mais les restes d'un avion de commerce bolivien, a annoncé vendredi 9 février, à Santiago, un porte-parole de la Force aérienne du Chili. L'identification de l'épave a été retardée par les mauvaises conditions atmosphériques. — *(A.F.P.)*

El Salvador

- LE COLONEL IRAHETA, vice-*ministre de la défense* et de la sécurité publique du Salvador, a été la cible d'un attentat à la mitraillette, vendredi 9 février, en plein centre de la capitale. Il en est sorti sain et sauf, car il circulait dans une voiture blindée sur laquelle les balles ont ricoché.

États-Unis

- LE TESTAMENT DE M. NELSON ROCKEFELLER, ancien vice-président des Etats-Unis, mort le 26 janvier d'une crise cardiaque (*le Monde* daté 28-29 janvier), a été rendu public vendredi *9 février*. La plus grande partie de sa fortune personnelle sera partagée entre sa deuxième femme et les deux enfants de ce mariage. M. Rockefeller n'a rien laissé *aux quatre enfants* de sa première épouse, dont il avait divorcé. Les circonstances du décès de l'ancien vice-président apparaissent, d'autre part, différentes de ce qui avait été *annoncé tout d'abord. La* jeune femme qui a appelé la police à l'aide alors que M. Rockefeller était mourant, n'était pas la collaboratrice de l'ancien vice-président. — *(Reuter, U.P.I.)*

Grèce

- LE PARLEMENT a adopté une loi permettant le divorce à la demande de l'un des deux intéressés, lorsque le couple est séparé depuis six ans au moins. Cette loi ne sera en vigueur que pendant six mois.

Haïti

- LES ELECTEURS HAITIENS votent dimanche 11 février pour le renouvellement de la Chambre législative, qui compte cinquante-huit députés élus au scrutin majoritaire à un tour pour six ans. — *(A.F.P.)*

Pakistan

- M. BREJNEV a envoyé un *message au général Zia pour* lui demander la grâce de M. Bhutto, a annoncé l'agence Tass vendredi 9 février. Au Vatican, on refuse de confirmer ou de démentir les informations selon lesquelles le pape est lui-même intervenu en faveur de l'ancien premier ministre.

Tchad

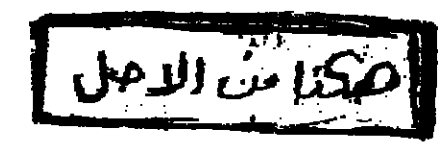
- ABECHE, importante préfecture située dans l'est du Tchad, est pratiquement paralysée par une grève générale qui dure depuis plusieurs jours. Les *« forces armées du Nord »* (FAN) du premier ministre, M. Hissène Habré, seraient à l'origine de ce mouvement, qui s'est étendu à Biltine, autre préfecture située à 100 kilomètres au nord d'Abeche, a indiqué le président Félix Malloum. Les « FAN » utilisent la menace pour contraindre les commerçants à fermer boutique, et *« les gens du Sud »* ne *se sentent plus en sécurité*. — *(A.F.P.)*

Thaïlande

- LE PREMIER MINISTRE THAILANDAIS, le général Kriangsak Chamanan, effectuera une visite officielle en Union soviétique, du 14 au 24 mars prochain. — *(A.F.P.)*

Timor-Oriental

- M. ANTONIO DE CARPARINO, qui se proclamait vice-président du Fretilin, Mouvement pour l'indépendance de l'ancienne colonie portugaise du Timor Oriental, a été tué le 3 février dans un accrochage avec les troupes *indonésiennes*, a révélé samedi 10 février, à Djakarta, un porte-parole militaire. — *(A.F.P.)*



Le Monde

politique

LA SITUATION AU SEIN DU P.S.

Les partisans de M. Rocard et le CERES se disputent le contrôle de la fédération de la Loire-Atlantique

Nantes. — La Loire-Atlantique est, avec la Loire, le seul département où les membres du P.S.U. et les syndicalistes C.F.D.T. qui rallièrent le parti socialiste en 1974 à l'occasion des « assises du socialisme » le firent en rejoignant les positions du CERES et non celles de la majorité du P.S.

Dans cette zone de forte imprégnation chrétienne, face à une direction fédérale socialiste encore contrôlée à l'époque par des hommes venus de la S.F.I.O., attachés à la tradition laïque, liés à Force ouvrière, la minorité du P.S. comme les anciens du P.S.U. expriment des sensibilités très proches, se partagent la même clientèle de militants venus de la jeunesse agricole ou de la jeunesse ouvrière chrétienne et convertie au socialisme. L'un des principaux chefs de file du CERES en Loire-Atlantique, M. François Autain, député, maire de Bouguenais, est d'ailleurs un ancien membre du P.S.U.

Il avait fallu, à l'issue des élections cantonales de 1976, les interventions personnelles des principaux dirigeants du P.S., et particulièrement de MM. Pierre Mauroy et Louis Mermaz, pour que la situation se normalise et que la majorité fédérale corresponde à la majorité « nationale ». L'intégration des amis de M. Michel Rocard n'est cependant pas allée sans difficultés. Ils étaient venus du P.S.U. en nombre relativement important (quelque trois cents) et représentaient donc le cinquième environ des effectifs de la fédération. En face d'eux, le courant socialiste traditionnel s'était trouvé considérablement affaibli par l'épuration qu'il avait été contraint de mener en son sein. Il avait éliminé ses principaux cadres, qui participaient à la gestion municipale centriste de Nantes aux côtés de M. André Morice, sénateur, ancien ministre.

M. Chénard, l'un des rescapés, a été imposé par M. Pierre Mauroy ; devenu maire de Nantes puis député, il n'avait cependant pas été investi par les sections locales, qui, lors des élections législatives, lui avaient préféré M. Jean-Marc Ayrault, maire de Saint-Herblain, partisan de M. Jean Poperen. Recrutant lui aussi en milieu chrétien, M. Ayrault fournit localement l'essentiel des troupes de M. Mitterrand. Le premier secrétaire du P.S. ne peut, sinon, compter que sur quelques individualités.

Dans le cadre de la préparation du congrès de Metz, l'accord passé

De notre envoyé spécial

à Paris entre MM. Mauroy et Rocard a fort embarrassé le maire de Nantes. En reconduisant cette alliance au niveau départemental, il suscitait la colère de ses troupes, qui lui reprochaient de pactiser avec les « catho ». M. Chénard a donc pris le risque de lancer un appel à la synthèse entre MM. Mitterrand et Mauroy (le Monde du 31 janvier), dans lequel il n'est pas fait mention de M. Rocard. Bien plus, les amendements tendant à ajouter le nom du député des Yvelines ont été écartés.

L'originalité de cette position d'un partisan du maire de Lille va s'estomper dès lors que M. Mauroy a décidé de faire cavalier seul jusqu'au congrès. Mais, localement, elle risque de faire apparaître l'isolement du maire de Nantes au sein de la fédération socialiste de la Loire-Atlantique. Une telle situation affaiblirait une autorité municipale déjà contestée.

Le combat essentiel est celui qui oppose les partisans de M. Rocard au CERES. Ces deux courants sont les seuls à pouvoir espérer prendre le contrôle d'une fédération qui, pour l'instant, est dotée de gestionnaires plus administratifs que politiques, aucune majorité stable ne s'étant dégagée.

Le CERES, qui contrôlait 40 % des mandats lors du congrès de Nantes, en 1977, subit — en Loire-Atlantique comme ailleurs — un certain effritement. Pourtant, bien que le terrain soit en principe favorable aux partisans de M. Pierret, député des Vosges et chef de file du courant Union pour l'autogestion, les dissidents du CERES n'ont pas fait recette. La lutte étant essentiellement menée contre M. Rocard, il convient de se distinguer à tout prix du député des Yvelines. Les positions de M. Pierret ne le permettaient pas suffisamment. Ce qui ne signifie pas que les « chefs historiques » de la minorité du P.S. triomphent. Leurs thèses sont accueillies avec circonspection par les dirigeants locaux du CERES, et l'attachement à ce courant est souvent plus sentimental que politique. M. Gilbert Declercq, ancien responsable régional de la C.F.D.T., qui appartient à la minorité du P.S., illustre bien cette position.

Les partisans de M. Michel Rocard, qui semblaient en position ascendante et qui espèrent toujours arriver en tête de toutes les motions, connaissent toutefois quelques problèmes. Leur chef de file, M. Evin, député, avait pris le contrôle de la section de Saint-Nazaire (la deuxième du département en importance), ce qui lui avait permis de supplanter le député sortant, M. Carpentier, lors de l'attribution des investitures en 1977. Or, pour les élections cantonales, il n'est pas parvenu à faire investir ses candidats, une majorité constituée par les partisans de M. Mitterrand et le CERES l'ayant tenu en échec.

Il reste à savoir s'il s'agit d'un incident de parcours ou d'un renversement plus décisif du rapport des forces. La première hypothèse ne peut être écartée dans une région où la tradition anarcho-syndicaliste reste vivace, où tout élu devient vite suspect et où tout chef de file qui cherche à occuper le terrain est rapidement contré, même si les idées politiques qu'il défend demeurent majoritaires.

THIERRY PFISTER.

M. POPEREN : la synthèse se heurte à des réalités contraignantes.

M. Jean Poperen, membre du secrétariat du P.S., député du Rhône, écrit dans le numéro du 9 février de *Synthèse flash*, bulletin des clubs Etudes, Recherches et Informations socialistes :

« Le débat atteint maintenant une grande clarté, et c'est un débat que nous connaissons bien : socialisme ou « nouveau socialisme ». Dans ces conditions, l'appel à la synthèse se heurte à des réalités très contraignantes. Certes, tous les militants ont souci que leur parti reste fondamentalement uni, tous sentent bien que le pouvoir et sa propagande cherchent à utiliser le débat en cours pour faire tort au parti socialiste. Mais ils sentent aussi que le parti courrait un grave danger si, après tant de discours, on aboutissait à une motion « nègre blanc », bâclée en quelques heures par quelques dirigeants. »

M. Mitterrand : la motion que je dépose a valeur de synthèse

De notre correspondant

La Roche-sur-Yon. — M. François Mitterrand, premier secrétaire du parti socialiste, qui a effectué, vendredi 9 février, une visite en Vendée, a notamment déclaré, au cours d'une conférence de presse : *« Je renouvelle le souhait que se réalise dans la clarté une synthèse sans exclusive. J'en connais les difficultés. Mais je demande à chacun d'accomplir l'effort nécessaire pour y parvenir. Dans cet esprit, l'accord n'ayant pu se faire entre les contributions déposées, je déposerai dimanche matin un projet de motion dont le double aspect sera de conduire à son terme le débat entre nous et d'établir les bases d'un large accord. Je répète que je ne suis pas le premier secrétaire d'une fraction ou d'un courant, mais le premier secrétaire du parti socialiste. (...) Les auteurs de motions virtuelles veulent bien considérer que la motion que je déposerai aura valeur de synthèse. (...) Si les auteurs de ces motions ne trouvaient pas dans mon texte de quoi les satisfaire, alors ils prendraient la responsabilité de déposer contre le premier secrétaire des lignes politiques différentes.*

» La clarté, c'est notre honneur et une nécessité. On ne peut mener deux politiques à la fois. J'entends inviter le parti socialiste à maintenir avec fermeté les choix qui sont les siens depuis son origine, qui lui permettront après un nouvel élan d'atteindre à la responsabilité nationale au cours des prochaines confrontations européennes, présidentielles et législatives. »

Evoquant les déclarations de M. Michel Rocard dans *le Monde* du 10 février, et l'éventualité de sa candidature à l'élection présidentielle, le premier secrétaire du parti socialiste a indiqué : *« Le P.S. ne peut pas vivre avec la hantise d'un candidat à désigner. Si l'on se tourne vers moi pour me citer ou évoquer la possibilité de ma candidature, c'est à mon corps défendant. Je ne demande rien. J'ai la responsabilité de conduire le parti socialiste et je ne m'occuperai que de cela. »*

LA REPRÉSENTATION DES COURANTS MINORITAIRES SOULÈVE TOUJOURS DES DIFFICULTÉS

A la suite de déclarations de M. Georges Sarre, animateur du CERES, expliquant qu'un courant qui, au sein du P.S., n'atteint pas 5 % des mandats au niveau national ne peut voir ses voix décomptées localement, les partisans de M. Pierret, député des Vosges, ont demandé au bureau exécutif de préciser ce point (*le Monde* du 7 février).

La direction du P.S. a confirmé qu'un courant ne peut être représenté dans les instances nationales ou fédérales que si, lors du vote indicatif qui intervient à l'ouverture du congrès national, il obtient 5 % sur le plan national. Toutefois, des dérogations à cette règle sont envisagées, à la demande des fédérations départementales. Ces dérogations seraient accordées lors de la réunion de la commission des résolutions du congrès national.

M. PROUTEAU BRIGUERA LA PRÉSIDENCE DU PARTI RADICAL

Dans une interview publiée par *le Nouvel Observateur*, M. Jean-Pierre Prouteau, secrétaire d'Etat aux petites et moyennes industries, fondateur des clubs République et Démocratie, déclare : *« J'entends, lorsque les conditions seront réunies, poser ma candidature à la présidence du parti radical. Je dis bien : quand les conditions seront réunies. »* M. Prouteau pense que ce pourrait être au prochain congrès.

Il était clairement apparu au soixante-dix-huitième congrès du parti radical (*le Monde* du 28 novembre) que M. Jean-Pierre Prouteau, ancien grand maître du Grand-Orient, envisageait de prendre la succession de M. Jean-Jacques Servan-Schreiber, élu président du parti radical en mai 1977 pour deux ans.

LE COMITÉ CENTRAL DU P.C.F. A ADOPTÉ LES DOCUMENTS PRÉPARATOIRES AU XXIIIe CONGRÈS

Le comité central du P.C.F., qui a siégé jeudi 8 et vendredi 9 février, a adopté les documents préparatoires au XXIIIe congrès : un projet de résolution et des modifications aux statuts. Le comité central a également adopté un rapport de M. Gaston Plissonnier, membre du secrétariat, sur la préparation des élections cantonales.

Le comité central a, enfin, décidé de mettre en place une commission au sein de laquelle figure M. Gaston Plissonnier, et qui a pour tâche officielle de suivre la diffusion de l'hebdomadaire *France nouvelle*.

Le P.C. et la revue « Brèche »

A la suite de l'entrefilet paru dans le Monde *du 31 janvier sur les suites de la rencontre organisée par la revue* Brèche *et le P.C., M. Gaston Plissonnier, membre du secrétariat de ce parti, nous écrit :*

Quand les responsables de *Brèche* affirment que notre parti ne leur a pas réglé ce qu'il leur devait, ils ne disent pas la vérité. Au contraire, nous leur avons réglé les frais initialement prévus et même davantage.

Le 16 juin 1978, nous faisions un premier versement de 2 000 F d'acompte. Le 7 décembre 1978, nous réglions le forum pour la part qui nous revenait, soit 4 901,63 francs. Enfin, le 23 janvier 1979, pour briser là avec *Brèche* sur ce sujet, un dernier chèque de 1 922,44 francs, correspondant au dépassement du contrat initial, était envoyé. Soit un total de 8 824,07 francs, correspondant à toutes les dépenses d'organisation du forum (salle, repas, invitations, enregistrement des débats, déplacements des personnels de *Brèche*).

Le bien-fondé des remarques que nous avons pu faire aux organisateurs de cette rencontre pendant sa préparation se trouve confirmé par leurs manœuvres partisanes actuelles, et nous estimons que le succès du forum a été d'autant plus grand qu'il ne se déroulait pas dans les meilleures conditions.

Que Jean-François Six et Bernard Montanier soient hostiles au P.C.F., c'est tout à fait leur droit ; mais en aucun cas nous ne pouvons admettre que la fin justifie les moyens.

● *M. Laurent Fabius*, député socialiste de Seine-Maritime, a demandé, vendredi 9 février, la constitution au sein de la commission des finances de l'Assemblée nationale d'*« une mission d'information chargée d'examiner les conclusions du rapport Ventejol sur l'imposition des grandes fortunes »*. M. Fabius, dans une lettre à M. Robert-André Vivien, président de la commission des finances, précise que *« le groupe socialiste fera toutes démarches utiles pour que cet important problème soit enfin abordé »*.

LE DÉBAT EUROPÉEN

M. Chirac demande à M. Debré d'animer avec lui la liste de « Défense des intérêts de la France en Europe »

M. Jacques Chirac a confirmé samedi matin 10 février, devant le comité central du R.P.R. réuni à Paris en séance extraordinaire, qu'il conduira la liste de « Défense des intérêts de la France en Europe » que le mouvement gaulliste présentera aux élections européennes.

Reprenant les arguments qu'il avait développés dans sa conférence de presse du 23 janvier, le président du R.P.R. a notamment déclaré : *« La France pratique actuellement une politique de bon voisinage qui fait trop de place à la considération des intérêts de nos partenaires. L'intérêt national exige d'être défendu par une attitude de fermeté, sans crainte d'être incommode, ni pour soi, ni pour les autres. Il ne suffit pas d'être irréprochable dans le respect des règles juridiques ou dans ses intentions. Il faut faire respecter le nom de la France et les intérêts des Français en même temps que ceux d'une Europe véritablement européenne, c'est-à-dire indépendante. Pour ce faire, comme du temps du général de Gaulle et de Georges Pompidou il ne faut pas craindre d'aller jusqu'à la rupture lorsque les intérêts supérieurs de la France sont en jeu (...) »*.

M. Chirac a également répété qu'il n'entendait pas, toutefois, demander au groupe R.P.R. de l'Assemblée nationale de *« censurer le gouvernement »* : *« Surajouter une crise politique à une situation économique déplorable, serait prendre la responsabilité de désordres supplémentaires »*, a-t-il souligné pour justifier cette attitude.

M. Chirac a également lancé un appel à M. Michel Debré pour qu'il associe son effort à celui des gaullistes. M. Chirac a précisé : *« M. Debré sera à la place éminente qui doit être la sienne, et, avec lui, nous choisirons les thèmes qui détermineront notre campagne et les hommes qui la mèneront. »*

RAPATRIÉS

LES REPRÉSENTANTS DES FRANÇAIS MUSULMANS DE LA CHARENTE REÇUS LUNDI PAR M. DOMINATI

(De notre correspondante.)

Angoulême. — En l'église Saint-André d'Angoulême, les Français musulmans qui font, depuis le 4 février, la grève de la faim pour protester contre l'attitude des pouvoirs publics à l'égard de leur communauté sont actuellement au nombre de sept (*le Monde* du 7 février). L'état de santé de l'un d'entre eux, M. Rebail, soixante-dix-sept ans, retraité, est jugé alarmant.

MM. Laradji, président de la Confédération nationale des Français musulmans rapatriés d'Algérie, et Bouamama, président de l'Association des Français musulmans de la Charente, doivent être reçus lundi 12 février, à Paris, par M. Jacques Dominati, secrétaire d'Etat auprès du premier ministre, chargé des rapatriés.

« Si les résultats sont positifs, a déclaré, vendredi 9 février, M. Laradji, *nous interromprons immédiatement notre mouvement revendicatif ; dans le cas contraire, il s'étendra à plusieurs départements et une manifestation de masse se déroulera le samedi 17 février à Angoulême. »*

société

Sexualité et diversité humaine

III. — Cire vierge et fatalité génétique

par FRANÇOIS JACOB (*)

Le professeur Jacob a montré, dans deux articles précédents, que l'infinie diversité des êtres humains tient à la fois à la multitude remarquable des combinaisons génétiques résultant de la fusion sexuelle, et à l'extraordinaire variété des aptitudes physiques ou mentales qu'ils pourront exploiter selon le milieu et selon la société où ils vivent.

Devant cette diversité due à la fois à la génétique et au milieu, le concept de races n'a aucun fondement biologique. Il relève d'un mode de pensée désuet.

A la primauté platonicienne des essences, des espèces et des types, la biologie moderne a substitué celle de l'unicité. Il n'est qu'une hiérarchie, celle que domine scientifiquement l'individu, unique et singulier (« le Monde » des 9 et 10 février).

La réponse que peut, aujourd'hui, donner la biologie à un autre problème que j'ai évoqué, celui des différences d'aptitudes est, en revanche, beaucoup moins précise, puisque le mécanisme de la sexualité est agencé de manière à produire chaque fois l'unique, puisque chaque individu présente une combinaison particulière de caractères physiques, jusqu'où s'étendent ces différences génétiques dans les aptitudes mentales ? Si l'organisme est le fruit d'une interaction du milieu et de l'hérédité, peut-on distinguer la part respective de ces deux facteurs dans les performances intellectuelles ? Car l'interdépendance étroite des déterminants biologiques et des déterminants sociaux est trop souvent sous-estimée, quand elle n'est pas purement et simplement niée pour des raisons idéologiques ou politiques.

Comme si, dans la genèse du comportement humain et ses perturbations, ces deux facteurs devaient s'exclure mutuellement. Dans une série de débats, sur l'école, sur la psychiatrie, sur la condition des sexes, on voit ainsi s'affronter deux positions extrêmes, deux attitudes opposées défendues par ceux qu'on pourrait appeler les partisans de la « *cire vierge* » et les partisans de la « *fatalité génétique* ».

Pour les tenants de la cire vierge, les aptitudes mentales de l'être humain n'ont simplement rien à voir avec la biologie et l'hérédité. Tout y est affaire de culture, de société, d'apprentissage, de conditionnements, de renforcement et de modes de production. Ainsi disparaît toute diversité, toute différence d'ordre héréditaire dans les aptitudes et les talents des individus. Seules comptent les différences sociales et les différences d'éducation. La biologie et ses contraintes s'arrêtent devant le cerveau humain ! Sous cette forme extrême, cette attitude est simplement insoutenable. L'apprentissage n'est rien d'autre que la mise en œuvre d'un programme d'acquérir certaines formes de connaissance. On ne peut construire une machine à apprendre sans inscrire dans son programme les conditions et les modalités de cet apprentissage. Une pierre n'apprend pas et des animaux différents apprennent des choses différentes.

Les données de la neurobiologie montrent que les circuits de notre système nerveux qui sous-tendent nos capacités et nos aptitudes sont, pour une part au moins, biologiquement déterminés dès la naissance. Les tenants de la cire vierge se comportent un peu comme les vitalistes du XIX[e] siècle. Pour ces derniers, les êtres vivants relevaient, non pas des lois de la physique et de la chimie qui ne s'appliquaient qu'aux corps inertes, mais d'une mystérieuse force vitale. Aujourd'hui, la force vitale a disparu. Comme les corps inertes, les êtres vivants obéissent aux lois de la physique et de la chimie. Simplement, ils obéissent en plus à d'autres lois ; ils doivent satisfaire à d'autres contraintes de nutrition, de reproduction, de variation, etc., qui n'ont aucun sens dans le monde inanimé.

Chez l'être humain, aux facteurs biologiques viennent se *superposer des facteurs* psychiques, linguistiques, culturels, sociaux, économiques, etc. On ne peut rendre compte d'un ensemble aussi complexe par un seul, ou même par une série de savoirs fragmentaires, à chacun desquels serait affecté un coefficient particulier. C'est dire que si l'étude de l'homme ne peut se réduire à la biologie, elle ne peut pas non plus s'en passer, pas plus que la biologie de la physique.

Peut-on mesurer l'intelligence ?

Tout aussi insoutenable apparaît donc l'attitude opposée, celle de la fatalité génétique, qui en attribuant à l'hérédité la quasi-totalité de nos aptitudes mentales dénie pratiquement toute influence du milieu, toute possibilité sérieuse d'amélioration par l'entraînement et l'apprentissage. Dans sa version moderne, cette attitude se fonde surtout sur la mesure de ce qu'on appelle le quotient intellectuel ou QI et de son héritabilité. La signification du QI, ce qu'il mesure, la possibilité même de concevoir des épreuves libres de toute contrainte culturelle, tout cela a fait et fait encore l'objet de débats passionnés.

Sans vouloir entrer dans ces discussions, je voudrais seulement noter l'étonnement du biologiste devant le principe même du QI. Comment peut-on espérer quantifier ce qu'on désigne par l'intelligence globale — que nous n'arrivons pas même à définir clairement et qui comprend des éléments aussi variés que la représentation qu'on se fait du monde et des forces qui le régissent, la capacité de réagir à des conjonctures variées dans des conditions variées, la largeur de vues, la rapidité à saisir tous les éléments d'une situation et prendre une décision, la capacité de mesurer les conséquences d'une décision, le pouvoir de déceler des analogies plus ou moins cachées, de comparer ce qui, au premier abord, n'est pas comparable et bien d'autres qualités encore — comment peut-on espérer quantifier un tel ensemble de propriétés aussi complexes par une valeur simple variant régulièrement au long d'une échelle de 50 à 150 ?

Certains semblent croire que, pour avoir une démarche scientifique, il suffit de mesurer n'importe quoi, puis d'enfourner les valeurs ainsi obtenues dans un ordinateur. Comme si, dans le dialogue entre la théorie et l'expérience, la parole était d'abord aux faits. Comme si en empilant des données, en les soumettant à quelque traitement statistique, on avait une bonne chance d'arriver à quelque principe général, de trouver quelque loi de la nature. Une telle attitude, qu'on observe souvent dans ce qu'on pourrait appeler les sciences non naturelles, est complètement erronée. Dans la démarche scientifique, c'est toujours la théorie qui a le premier mot. Les données expérimentales ne peuvent être acquises, elles ne prennent de signification qu'en fonction de cette théorie.

En fait, sur le comportement de l'être humain, sur ses aptitudes mentales et sur l'interaction de l'hérédité et du milieu, la biologie actuelle n'a guère à dire ; et cela pour la raison suivante : la méthode de la génétique consiste, à partir de ce qu'on voit, des caractères observables, de ce qu'on appelle le phénotype, à déduire ce qui est caché, l'état des gènes, ce qu'on appelle le génotype. C'est sur ce principe qu'est fondée toute la connaissance que nous avons de l'hérédité, tout l'acquis de la génétique classique et de la biologie moléculaire.

Cette méthode fonctionne parfaitement lorsque le phénotype reflète plus ou moins directement le génotype. C'est le cas, par exemple, des groupes sanguins ou de certaines malformations héréditaires qu'on peut suivre de génération en génération. C'est le cas, aussi, de certaines maladies qui semblent liées à la constitution génétique de l'individu. Et le plus souvent, cette liaison a un caractère, non de fatalité mais de probabilité d'apparition : les conditions de vie étant les mêmes, tel cancer ou telle polyarthrite surviendra plus fréquemment chez les porteurs de certains génotypes que chez d'autres.

Le jeu du biologique et du culturel

En revanche, les méthodes de la génétique s'appliquent mal à l'étude du cerveau humain et de ses performances. D'une part, la logique du développement embryonnaire, la manière dont le programme génétique inscrit dans les chromosomes de l'œuf est mis à exécution reste toujours un mystère à peu près total. On ne sait pas encore comment les gènes gouvernent la formation d'un pied : que dire alors du cerveau ! D'autre part, les performances intellectuelles qu'on peut observer chez un individu ne reflètent pas directement l'état des gènes. Elles reflètent l'état de nombreuses structures intervenant entre le génotype et le phénotype, structures cachées au plus profond du cerveau, fonctionnant à de multiples niveaux d'intégration. Ces structures, nous en ignorons totalement la relation avec les gènes, et nous n'y avons encore aucun accès.

Que l'hérédité joue un rôle dans *l'élaboration de telles* structures, c'est évident : on sait les dégâts que peuvent entraîner certaines mutations et anomalies chromosomiques dans les performances humaines. Que ces structures se développent sous l'influence du milieu, c'est également évident : on sait tout aussi bien les dégâts qu'entraîne le manque d'attention et d'affection chez l'enfant. Il faut les quarante-six chromosomes humains pour apprendre n'importe quelle langue et on ne peut apprendre convenablement une langue ni trop tôt ni trop tard dans la vie. Il n'est pas concevable que ces chromosomes déterminent simplement la production d'une masse de neurones dont la quantité finirait par engendrer la qualité. Il faut déjà un certain niveau d'organisation, un minimum de circuits tout prêts pour permettre à l'enfant de déceler les phonèmes et comprendre les mots, de les réutiliser en les combinant de manière nouvelle et de moduler ainsi son développement intellectuel en réponse aux influences externes.

Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que, pour toute une série d'aptitudes mentales, le programme génétique met en *place ce qu'on pourrait appeler* des « *structures d'accueil* » qui permettent à l'enfant de réagir à son milieu, de repérer des régularités, de les mémoriser, puis de combiner les éléments en assemblages nouveaux. Avec l'apprentissage s'affinent et s'élaborent peu à peu ces structures nerveuses. C'est alors par une interaction constante du biologique et du culturel pendant le développement de l'enfant que peuvent mûrir et s'organiser les structures nerveuses qui sous-tendent les performances mentales.

Dans un tel schéma, il est clair qu'attribuer une fraction des structures finales à l'hérédité et le reste au milieu n'a pas de sens. Pas plus que de demander si le goût de Roméo pour Juliette est d'origine génétique ou culturelle.

Mon dissemblable, mon frère

C'est donc pour des raisons non pas scientifiques mais idéologiques et passionnelles que se rallume la vieille querelle sur l'inné et l'acquis. La biologie ne sert ici que de caution, ce qui la place dans une position inconfortable. D'un côté, elle est attaquée par ceux qui critiquent l'ordre social avec le plus de véhémence et qui la pressent de mettre un frein à la recherche de *connaissance pure pour venir en* aide aux faibles et aux exploités. De l'autre côté, elle est utilisée par ceux qui défendent le même ordre social avec acharnement et qui, pour le justifier, invoquent un prétendu ordre biologique agencé de *manière à classer* les individus, à les trier, les évaluer par rapport à ce qu'ils considèrent comme la norme, c'est-à-dire eux-mêmes.

Il est rare alors qu'on prenne la diversité génétique pour ce qu'elle est : l'un des principaux moteurs de l'évolution, un phénomène naturel sans lequel nous ne serions pas de ce monde. Le plus souvent, cette diversité est considérée soit comme sujet de scandale, soit comme moyen d'oppression. Par une singulière équivoque, on tend à confondre deux notions pourtant bien distinctes : l'identité et l'égalité. L'une réfère aux qualités, physiques ou mentales, des individus ; l'autre à leurs *droits, sociaux ou juridiques.* La première relève de la biologie et de l'éducation ; la seconde, de la morale et de la politique.

C'est, bien sûr, ce dernier aspect qui est l'enjeu du débat, soit qu'on veuille fonder l'égalité sur l'identité, soit que, préférant l'inégalité, on veuille la justifier par la diversité. Comme si l'égalité n'avait pas été inventée précisément *parce que* les êtres humains ne sont pas identiques. Il en est un peu comme de la beauté des femmes : si toutes les femmes étaient également jolies, il n'y aurait plus de jolies femmes. De même, si tous les humains étaient aussi semblables que des jumeaux univitellins, la notion d'égalité n'aurait aucun intérêt. Ce qui lui donne sa valeur et son importance, c'est la diversité des individus, ce sont leurs différences dans les domaines les plus variés.

Sur notre monde pèse la menace de la monotonie et de l'uniformité. Chaque jour s'amenuise cette extraordinaire variété qu'ont mise les hommes dans leurs croyances, leurs coutumes, leurs institutions. Que les peuples eux-mêmes s'éteignent physiquement ou qu'ils se transforment sous l'influence du modèle qu'impose la civilisation industrielle, bien des cultures sont en voie de disparaître. Par bonheur, la diversité génétique a jusqu'ici mieux résisté aux entreprises humaines. Malgré quelques tentatives restées dans l'histoire comme des monstruosités, l'eugénique n'est qu'un mot. Fort heureusement, il n'y a guère de chance que des ingénieurs en génétique viennent de sitôt remodeler nos chromosomes selon une norme nécessairement arbitraire. Le « meilleur des mondes » n'est pas pour demain.

Jusqu'à nouvel ordre, l'usage du sexe reste le moyen le plus sûr pour faire des enfants. C'est dire que longtemps encore ces gènes qui forment le patrimoine de l'espèce continueront à s'unir et à se séparer pour produire ces combinaisons chaque fois éphémères et chaque fois différentes que sont les individus. Et cette diversité, cette combinatoire infinie qui rend unique chacun de nous, on ne peut la surestimer. C'est elle qui fait la richesse de l'espèce et lui donne ses potentialités. Et puis c'est elle, aussi, qui fait le sel de la vie. « *C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime* », dit Gide à Nathanaël ; « *Je n'aime en toi que ce qui diffère de moi.* »

FIN

(*) Professeur au Collège de France, prix Nobel.

Quatre condamnations de mères infanticides

Les tribunaux français ont eu à connaître, en moins de huit jours, de quatre affaires de mères infanticides. Cette coïncidence ne doit pas faire illusion : le nombre des infanticides est très réduit en France. Pour l'année 1976 (derniers chiffres connus), les cours d'assises avaient jugé douze affaires. Dans tous les cas, ce sont les mères qui étaient poursuivies.

Une femme qui tue son nouveau-né, prévoit le code pénal (art. 302), risque de dix à vingt ans de réclusion criminelle. Les jurés sont plus cléments, mais la justice comparative réserve des surprises : le 31 janvier, une femme de Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire) a été condamnée à trois ans d'emprisonnement avec sursis ; le 6 février, une jeune Espagnole de vingt et un ans, Elvira Ramos, a été condamnée à quatre ans de prison ferme par la cour d'assises du Vaucluse ; le même jour, les jurés de Haute-Saône avaient condamné une jeune femme à un an de prison avec sursis ; le lendemain, c'est une ouvrière de vingt-neuf ans qui a été condamnée, toujours dans la Haute-Saône, à deux ans avec sursis.

Quatre drames, quatre meurtres, quatre femmes misérables, au sens social du terme. La détresse matérielle et morale que révèle chaque cas mérite réflexion. A propos d'avortement, on a parlé d'échecs de la contraception. A propos de certains de ces infanticides, on pourrait parler d'échec de l'avortement.

DANS LA HAUTE-SAONE

La fille du cantonnier

De notre correspondant

Vesoul. — Jocelyne Guepratte a vingt-neuf ans, en paraît dix plus. Elle n'a jamais quitté ni sa famille, ni son usine, ni son village de Passavant-la-Rochère, entre Saône et Vosges, où, selon M. Marc Dreyfus, procureur de la République à Vesoul, « *des choses se passent qu'on ne croirait plus possibles en notre siècle finissant.* »

Neuvième de quinze enfants, elle a quitté l'école avant le certificat d'études primaire. Un emploi de « leveuse » de tuiles l'attendait dans la seule usine du village où l'on embauchait encore des femmes.

Il y a quinze ans que, chaque jour, elle prend sur la chaîne, deux par deux, pour les mettre sur des palettes, plus de six mille tuiles de 3,200 kilos chacune : vingt tonnes par jour à bout de bras pour le SMIC. La tuilerie n'a pas de service social pour ses soixante employés, pas de comité d'entreprise, pas d'infirmière, pas de syndicat et personne ne s'est inquiété qu'elle ne *se soit jamais présentée à la mé*decine du travail et n'ait jamais pris aucun congé de maternité, ni avant, ni après ses accouchements, sauf quinze jours pour la quatrième naissance.

Mme Josette Mycon, sa contremaîtresse, qui l'aime bien, dit de Jocelyne : « *C'est une très bonne travailleuse, on peut lui demander n'importe quoi.* »

Les distractions ? Seulement le bal du dimanche où la « fille mère » « *se trouve des fréquentations* » comme l'on dit encore à Passavant. Elle ignore les méthodes de contraception et, depuis qu'un panaris s'est mal guéri au doigt, Jocelyne a juré de ne plus voir un médecin. Aucune de ses quatre grossesses n'a été déclarée à la Sécurité sociale ni aux allocations familiales. Dure au travail, Jocelyne l'est avec elle-même.

La famille non plus n'est pas dans la confidence. Le père, Emile, soixante-huit ans, cantonnier retraité, assure n'avoir jamais su que Jocelyne était enceinte. Jusqu'au jour du 22 avril 1976, où les gendarmes de Corre ont déterré le cadavre de son troisième petit-fils dans le jardin. C'est la mère de Jocelyne *qui dirige la maison.* Jusqu'à ces derniers mois, elle allait elle-même à l'usine toucher la paie de ses filles, et c'est un budget de 12 000 francs, salaires et allocations confondues, qu'elle gère pour toute la maisonnée. Vingt personnes dans un huit pièces appartenant à la tuilerie : les deux parents, les dix enfants qui restent à la maison et les huit enfants de trois des filles.

Une nouvelle grossesse, c'est la perspective d'une bouche de plus à nourrir. C'est juste à la sortie du travail, un vendredi du début avril 1976, elle ne sait plus lequel, que Jocelyne accouche dans sa chambre. Le petit « indésirable » est *vite étouffé dans un sac et* enterré, la nuit, sous un tas de fumier. La jeune femme ne dira rien à personne. Personne ne lui posera de questions et elle reprendra le travail le lundi matin. Mais une lettre anonyme apprendra aux gendarmes la disparition de l'enfant. Ils obtiendront des aveux. Quinze mois après, Jocelyne accouche d'un quatrième bébé « *pour se racheter* ».

Mercredi 7 février, la cour d'assises de la Haute-Saône a condamné Jocelyne à deux ans de prison avec sursis.

ANDRÉ MOISSÉ.

A Montceau-les-Mines

« J'AI PRIS PEUR »

Marie-Claude Carrette, vingt-cinq ans, employée chez une fleuriste de Montceau-les-Mines, déjà mère d'un petit garçon né en 1975, avait pu, pendant des mois, dissimuler sa grossesse. Le 15 novembre 1977, chez ses parents, avant la fin du dîner, elle regagne sa chambre, où elle accouche d'une fille. Quelques minutes plus tard, sa mère, inquiète, vient frapper à la porte. « *Lorsque j'ai entendu du bruit,* a expliqué la jeune femme, *j'ai pris peur. J'ai serré la petite pour l'empêcher de crier. Je l'ai mise dans un sac que j'ai placé dans le bas de l'armoire.* » Le lendemain, Marie-Claude porte le sac au grenier, le cache sous un fauteuil. On l'y retrouvera le 29 novembre, après une dénonciation anonyme. Marie-Claude passera sept mois en prison avant d'être remise en liberté.

Elle a comparu récemment devant la *cour d'assises de Saône-et-Loire.* Ce procès, « *pénible et lamentable* », selon les termes de l'avocat général, a également été celui de la non-aplpication de la loi Veil sur l'avortement. La jeune fleuriste était en effet, dès l'origine, déterminée à faire pratiquer une intervention volontaire de grossesse.

Elle se présenta d'abord à l'hôpital de Montceau, où elle se heurta à une fin de non-recevoir. Seconde *tentative, cette fois* à Villefranche-sur-Saône, à 100 kilomètres de là, où on lui demanda un délai d'au moins un mois. Troisième et dernier essai, de nouveau en Saône-et-Loire, à l'hôpita de Paray-le-Monial, où elle n'obtint pas de rendez-vous dans les délais légaux en raison, semble-t-il, des vacances du praticien spécialisé dans ces interventions. Marie-Claude dut donc se résigner à sa grossesse qu'elle continua à cacher, pensant remettre l'enfant à l'Assistance publique après avoir accouché en secret.

Elle a été condamnée à trois ans d'emprisonnement avec sursis.

AU « NOUVEAU VENDREDI » SUR FR 3

LA RÉSISTANCE EN ALLEMAGNE

Vouloir évoquer en une heure de temps, vendredi sur FR 3, la résistance allemande au Führer — elle n'a pas été très conséquente peut-être, mais tout de même ! — et, plus particulièrement, l'attentat manqué contre Hitler en juillet 1944, illustré par des extraits du film du procès des conjurés, dont une copie destinée à l'empereur Hiro-Hito a été retrouvée au Japon ; en profiter pour se demander dans quelle mesure les Allemands étaient au courant de la solution finale et de l'extermination des juifs dans les camps ; consulter les invités, les « grands témoins », venus d'outre-Rhin, sur les risques d'une nouvelle flambée du nazisme, et s'interroger en plus sur la place de la République fédérale dans l'Europe de demain, franchement c'est trop et pas assez.

Jean-Marie Cavada a eu beau expédier son émission sur ce ton pète-sec et sans réplique qui est le sien, on est resté sur notre faim. Tout a été mentionné, comme ça, pour mémoire, à toute allure : la révolte des étudiants à l'université de Munich, en février 1943, et l'exécution de Sophie Scholl et de son frère Hans ; le cercle Kreisau, composé en majorité de nobles et d'ecclésiastiques résistants de la première heure, velléitaires et bavards, à en croire l'Histoire du III[e] Reich, de William L. Schirer (un des rescapés du groupe, M. Eugen Gerstenmaier, qui a ensuite été, de 1956 à 1966, président du Bundestag, était là au studio) ; le mouvement communiste clandestin représenté à l'antenne par M. Alphonse Kahn et, naturellement, le ou plutôt les attentats contre Hitler, ils ont tous échoué, fomentés par des officiers d'état-major de haut rang, dont certains se sont conduits en véritables kamikazes dans l'espoir de plus en plus vain d'épargner à la patrie une défaite honteuse et de sauver la vie de leurs soldats. On ne nous a même pas parlé, faute de temps, de la part prise par Rommel — obligé ensuite de se suicider — au complot du 20 juillet.

Trente mille exécutions

Ce n'était en somme qu'une information, un flash à peine développé destiné à apprendre aux Français l'existence d'une résistance outre-Rhin, dès 1933. Il est certain qu'on l'ignore totalement ici, obnubilé qu'on est par ce besoin frénétique de battre en neige notre propre lutte contre l'occupant. Les Allemands n'ont bénéficié, eux, d'aucune aide de l'étranger. Ils ont dû se débrouiller avec les moyens du bord, et leur expérience rappelle celle des opposants dans les Etats totalitaires contemporains. Ils méritent qu'on leur rende un jour véritablement hommage et qu'on nous donne un aperçu plus détaillé de leurs activités. Si dérisoires qu'elles aient été, il ne faut pas oublier que les prisons et les camps regorgeaient d'opposants au régime hitlérien. On a parlé à l'écran de six cent à huit cent mille résistants et de trente mille exécutions. Ce sont des chiffres très largement comparables aux nôtres et, si vous allez en Allemagne, on ne manque pas de vous le faire remarquer. Jean-Marie Cavada s'est contenté d'accrocher le grelot.

L'enquête sérieuse, approfondie, sur un sujet d'une importance vitale pour nos voisins, et pour nous par contrecoup, reste à faire.

CLAUDE SARRAUTE.

LE « GRECE » NE PEUT PAS ÊTRE APPELÉ « NAZI »

La première chambre civile du tribunal de Paris, a condamné le 7 février l'hebdomadaire *Spécial Dernière* à verser 1 franc de dommages et intérêts au Groupement de recherches et d'études pour la civilisation européenne (GRECE) qui en réclamait 100 000.

Un article publié le 23 septembre 1977, sous le titre « *Les Français pour qui Hitler est un Dieu* », déclarait que GRECE « mouvement nazi », possédait plusieurs camps d'entraînement spécialisé près d'Aix-en-Provence et à Réveillon dans la Marne, où l'on enseignait diverses méthodes de combat et où l'on donnait des conférences sur le « *racisme biologique* » et la « *suprématie de la race blanche* », activités laissant à penser qu'à notre époque certains hommes ont pour idéal de « *réaliser les rêves criminels de Hitler* ».

Les juges ont estimé que des allégations imputant au GRECE de telles activités « *étaient de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération* ».



TÉMOIGNAGE

Un brigadier de police « qui

En faire le moins possible

Au fil de

Le travail des femmes

par PIERRE VIANSSON-PONTÉ



Le Monde aujourd'hui

TÉMOIGNAGE

Un brigadier de police « qui a perdu ses illusions »

Un brigadier de police, « qui a perdu, écrit-il, toutes ses illusions », nous a remis, sous le couvert de l'anonymat, une réponse à l'article de Jane Hervé, intitulé « Arrestation. Le basané du soir. » (Le Monde daté 21-22 janvier). Voici l'essentiel de sa réplique à notre collaboratrice :

J'AI longuement hésité à vous écrire. Je n'ai d'ailleurs pas le droit de le faire puisqu'il me faudrait pour cela l'autorisation du préfet de police (...).

Ayant l'expérience de seize ans passés au service du public, j'en suis arrivé à attendre la paie mensuelle en faisant le moins de travail possible, tant les gens comme vous m'ont découragé, ce qui n'était pas du tout le cas lorsque je suis entré dans cette grande « maison » qu'est la police. Je faisais, annuellement, une moyenne de cent douze arrestations en flagrant délit, pour des faits tels que : vols de voiture, de cyclomoteur, vols à la tire, à l'arraché, agressions, recel, tentatives de viol, etc. Soit dit en passant, ne pas confondre une arrestation et une interpellation avec conduite au poste, d'un individu étranger, basané ou non, pour défaut de situation et vérification de sa situation au regard de la loi sur les étrangers résidant en France.

En faire le moins possible

J'en suis arrivé à ne plus rien faire du tout, ou le moins possible, ce qui m'évite les ennuis, les critiques, les blessures inutiles, les risques gratuits, et surtout de revoir le « client » appréhendé libre quelques jours, voire même quelques heures, après son « arrestation ».

Comme vous le voyez, je n'ai pas l'art d'écrire et de savoir tourner les choses à ma façon ou à mon avantage (chacun son métier). Mais, d'après vous, pour quelle raison un étranger, qui a toutes les facilités d'être en règle sur la question des papiers d'identité, ne l'est-il pas ? Eh bien, simplement, parce que, neuf fois sur dix, cette personne a eu des « ennuis » avec la justice et ne peut faire renouveler son titre de séjour, étant recherchée, souvent pour jugement par défaut, ou étant frappée, à ce titre, d'une mesure d'expulsion.

Comment savoir cela si le policier ne procède pas, au poste, à une vérification au fichier des personnes recherchées ? Il s'agit peut-être d'un individu dangereux (en principe, ces gens-là n'affichent pas leur situation sur leur front, et même bien vêtus, cela ne prouve rien), ou quelque chose dans le genre, qu'en savez-vous ?

Je ne suis pas le petit « blondinet » dont vous parlez, et qui a osé interpeller (et non arrêter) ce « basané du soir », mais il me semble bien que celui-ci ne devait pas être en règle, puisque vous dites que sa femme (enceinte) et sa belle-sœur (française), pourtant si influente, selon vous, n'ont pu que présenter un passeport et non un titre de séjour normal.

Mais qu'est-ce que c'est que ce « flic » blondinet qui a osé faire son travail, et surtout devant une éminente journaliste ? (...) La plupart des gens réclament une présence policière dans le métro ou ailleurs, et certains, lorsqu'ils voient les policiers faire leur travail, ne savent que critiquer, ce qui est à la portée de tout un chacun.

A ce sujet, je vais vous raconter une petite anecdote véridique, je vous en donne ma parole, genre western, comme vous le dites si bien.

Ceci s'est passé il y a quelques mois à la station de métro Stalingrad, lieu où beaucoup d'agressions se produisent. Il est 21 heures environ, et, camouflés dans les couloirs de correspondance, nous voyons avec mon équipe de gardiens de la paix un « plus que basané », puisqu'il est noir, qui suit de près une jeune fille, la main droite dans la poche de son imperméable et se retournant sans arrêt, afin de voir si il y avait du monde dans le couloir. Malheureusement pour lui, il y avait toujours quelqu'un pour le déranger. Arrivés sur le quai, la rame entre en gare, direction Porte-de-La-Villette ; la jeune fille monte en 1re classe, absolument déserte à cette heure, suivie par le Noir basané à souhait.

Pour outrage à agents

Pressentant que ce dernier allait faire un mauvais sort à la jeune fille, nous faisons signe au chef de train de ne pas fermer les portes, nous courons et nous nous engouffrons dans le wagon en question, occupé seulement par les deux personnes précitées. Immédiatement, nous interpellons le Noir et, à notre grande surprise, nous nous voyons interpellés et injuriés par la jeune fille en question, qui nous traite de « SS », de « racistes » et d'autres noms très désagréables pour nous.

Je ne peux m'empêcher de la remettre poliment, mais fermement à sa place, la menaçant même de la faire poursuivre pour outrage à agents, et je fais palper le Noir par mes hommes.

(Lire la suite page 13.)

LA MODE

Quatre styles rétro-disco

NOSTALGIQUE des années 40, la mode 79 propose la ligne rétro-disco. Une dépêche d'agence de presse nous apprend « *qu'avec un bond de trente-cinq ans en arrière, nous allons revoir les épaules généreuses, les tailles étranglées et la poitrine pigeonnante des filles de l'été 1944 acclamant les libérateurs de Paris sous le soleil des Champs-Elysées* ». Ah ! qu'en termes aliénants ces choses-là sont décrites !

La même agence annonce encore le retour du style Brigitte Bardot avec bustiers sans bretelles moulant la poitrine au-dessus de jupes froncées, épanouies comme des tutus de ballerine. Nous reverrons aussi le petit manteau style hôtesse de l'air, les vestes galbées, rembourrées, évoquant le bon vieux temps du « new look ». Par un curieux retournement de veste, le « bon vieux temps » est associé à cette époque pas si lointaine où, au lieu de songer à se libérer, les femmes applaudissaient les libérateurs.

Ce n'est pas tout : « *La robe reprend ses droits : style pensionnaire, à pois ou rayée comme du papier à musique, égayée d'un col glace avec ruban de satin noué ; style femme de chambre, en strict crêpe marine avec col et poignets lingerie ; style nurse, rayé bleu et blanc et manches ballon.* »

Et voilà : les féministes sont sommées d'aller se rhabiller ! A chacune son métier à tisser et les enfants seront bien gardés. Aux femmes en voie de libération, on propose les styles pensionnaire, hôtesse de l'air, femme de chambre et nurse, l'air d'insinuer que l'émancipation ou le désennui naquit un jour de l'uniforme ôté. A leur façon, les grands couturiers nous offrent gracieusement, en cette année consacrée à l'enfant, un supplément mode de l'année de la femme.

ROLANDE ALLARD-LACERTE.

LA VIE AUX CHAMPS

Un rapace de l'ombre : le chat-huant

par JEAN TAILLEMAGRE

DE la lisière du bois de Tastet, à quelques centaines de mètres de la maison, je l'entends, chaque soir, pousser avant son envol de chasse, un triple ululement inquiétant, qui fait toujours maugréer dans la cuisine Noémie, depuis vingt-cinq ans fidèle à notre foyer.

« Quand donc Monsieur lui tirera-t-il un coup de fusil ? » *soupire-t-elle alors et, quand je lui énumère les services que le chat-huant, les naturalistes préfèrent féminiser son nom en l'appelant la hulotte, rend à l'agriculture :* « Peut-être, peut-être, mais il me fait peur », *me répond-elle, peu convaincue.*

***

Une clarté diffuse courait à travers les troncs d'arbre, baignant les champs d'une lueur pâle. Les buissons, les haies luisaient, agrandis et déformés par l'ombre transparente de la nuit d'hiver. Le rapace, surgissant de l'épaisse feuillaison d'un lierre revêtant un chêne par endroits, s'avança sur une maîtresse branche, s'arrêta, étira ses larges ailes arrondies, où se dessinaient sur les rémiges huit bandes transversales brunes faisant ainsi paraître plus vaste son corps massif de la grosseur d'une poule, plus disproportionnée son énorme tête à la face lunaire couverte de plumes effilées grisâtres disposées en disque autour des yeux ronds envahis par un iris noir. Son plumage roux mélangé de brun sur le dos, de blanc au ventre, était parsemé à la poitrine de taches claires en forme de gouttelettes renversées. Dressé sur des pattes courtes et fortes terminées par quatre doigts, nus, trois en avant, un en arrière, gainés d'un épais duvet blanc, le chat-huant, aggrippé par ses serres à la branche, s'ébroua un instant pour s'épousseter du pollen ocre couvrant depuis l'été les feuilles du lierre qui l'avait sali.

A leur abri, tout le jour, tournant le dos à la lumière, il somnolait, indifférent aux vies animales animant le bois. L'ombre venue, il quittait son gîte délesté du repas de la veille, digéré avec difficulté. Si ses sucs stomacaux dissolvaient bien la chair d'un rat noir tué d'un coup de son puissant bec crochu, aux bords tranchants comme ceux d'une cisaille, ils étaient impuissants à fluidifier peau, poils, os, ongles du petit rongeur ; le rapace devait se délivrer péniblement de ces matières solides : il s'agitait, hoquetait, baissait la tête et, après des efforts violents et douloureux, vomissait une pelote dure, reste de l'infortunée victime.

Cependant, les premiers jours de grand froid avaient rendu frileux mulots, campagnols, musaraignes. Les uns et les autres, acagnardés dans leur trou, hésitaient à en sortir, sauf pour aller se rendre visite, glaner quelques graines encore saines, bien que la plupart d'entre eux aient accumulé des provisions au temps des moissons. Quand, au crépuscule, la faim le reprenait, le chat-huant plutôt que de raser le sol de son vol ouaté pour chercher à lier en pleine course des rats épouvantés devenus moins nombreux, préférait, rarement il est vrai, s'élever dans l'air, plonger son regard aigu entre des branches dépouillées pour déceler un oiseau endormi et, l'approchant dans une plongée silencieuse, le saisir.

Contrairement à une croyance citadine, les oiseaux sédentaires ou de passage abondent l'hiver à la campagne. Sans feuillages pour les dissimuler, ils se voient de loin. Il est plaisant de découvrir le capuchon couleur d'azur, le ventre soufre d'une mésange bleue, sans cesse en mouvement, toujours prête à distribuer force coups de bec à l'imprudent passereau voulant lui disputer la trouvaille sous une écorce fissurée d'une larve engourdie ; d'admirer la sitelle acrobate au ventre, à la gorge rose saumon, descendant le long d'un tronc, la tête en bas, de toute la vitesse de ses courtes pattes ; d'entendre le chant mélancolique d'un rouge-gorge isolé ; de surprendre des grives draines, des grives litornes, friandes de baies de sorbes ; des merles grapilleurs des petits fruits d'épines vinettes, de troènes ou d'épines blanches, durcis par les gels matinaux, ou allant les jours de noire disette dans nos jardins picorer des semences de petits pois. Quand le givre dessine des arabesques sur les haies, que la neige agrandit l'horizon, on aperçoit des bouvreuils mâles à la poitrine couleur de flamme sautiller sur ces blancheurs scintillantes.

(Lire la suite page 13.)

Au fil de la semaine

Le travail des femmes

par

PIERRE VIANSSON-PONTÉ

POUR *les Latins que nous sommes,* la discussion, c'est bien connu, est à la fois un art et un sport. En *pratique nos débats relatifs aux affaires publiques sont généralement* de deux sortes.

Il y a d'abord l'affrontement permanent sur les grands problèmes de fond : *le chômage, l'inflation, la crise ; ou bien* la violence, l'insécurité, la délinquance ; ou encore la révolte des jeunes, la misère des vieux, le laxisme des mœurs. *Sur tout cela, chacun a son avis et ses recettes,* grands changements ou petites réformes, pour remédier au fléau, au moins pour *limiter sa portée et ses effets.*

Puis surgissent, sur des thèmes à la *mode, les controverses de circonstance.* Ephémères, elles retombent aussi vite qu'elles sont apparues lorsque le sujet, tourné et retourné, a *craché tout son jus et commence à lasser. Elles peuvent aussi* rebondir après quelques mois ou quelques années, à la faveur d'une échéance, d'un *fait nouveau ou simplement d'un entracte* dans les *préoccupations plus graves.* Tel fut par exemple le cas avant-hier pour l'écologie, qui s'essouffle singulièrement *ces temps-ci ; hier pour la légitime* défense, qui tend au contraire à s'imposer en débordant les codes par une pratique *extensive ; et aujourd'hui pour le travail des femmes.*

C'est là une affaire délicate entre toutes. Comment, en effet, prendre parti en faisant totalement abstraction de sa *propre situation conjugale et familiale ?* Le tempérament de celles et ceux qui, sur ce sujet, s'expriment, leurs inclinations et même leurs arrière-pensées, *tiennent une* grande place dans les opinions émises. La situation sociale et économique, le poids croissant du chômage ou sa simple menace, achèvent *de fausser le débat. Et* toutes *ces difficultés sont* notablement aggravées encore, avec le risque de se voir *suspecté et récusé,* quand c'est un homme qui *ose en parler.* Essayons quand même.

AVANT *tout, il importe de dissiper une idée reçue,* si solidement ancrée *dans* les esprits que son démenti est accueilli avec incrédulité, voire indignation. *On croit, on répète que les femmes* qui travaillent hors de leur maison, qui occupent un emploi, sont de plus en plus nombreuses au fil des années, qu'elles n'ont *même jamais été aussi* nombreuses *qu'aujourd'hui.*

Or c'est faux, complètement faux. En *pourcentage de la population active, on* compte en 1979 moins de femmes au travail que ce ne fut le cas jusqu'au début des années 60. De 1900 à 1962, en effet, le taux d'activité féminine n'a cessé de décroître, lentement mais d'une manière constante. Il est passé de 36 % en 1901 à 27,5 % en 1962. *Le progrès* l'explique pour une part *mais aussi* la lente diminution de la population agricole. C'est en 1968 seulement que leur *taux d'activité a commencé à remonter* (28 %), pour atteindre en 1975 le niveau des années 50 (30,2 %). Il demeure cependant bien inférieur *aujourd'hui encore* aux *pourcentages de toute la première* moitié du siècle.

Qu'il y ait, *malgré* cette récente et légère *reprise,* moins de femmes au travail *aujourd'hui* qu'au temps de leurs mères, de leurs grands-mères et de leurs aïeules, n'est pas indifférent. *Contrairement à ce qu'on entend souvent proclamer, il n'existe pas un processus irréversible* qui pousserait à l'extension du travail féminin. Au *contraire* peut-être : *l'exception* confirmant la règle, l'actuel renversement de la tendance peut fort bien n'être qu'un *accident* — *dix ans de reprise après soixante-neuf ans de décrue* — *et, s'il y a une fatalité dans ce* domaine, elle inclinerait *plutôt* vers le *retour à la maison que vers l'accroissement indéfini de la proportion de femmes au travail.*

LE retour à la maison : c'est ce que réclame précisément, dans le titre *d'un livre qui est déjà un* best-seller, une femme qui plaidait il y a dix ans précisément en faveur du travail *féminin.*

Le succès d'un ouvrage d'actualité — et celui-ci est d'ailleurs beaucoup plus nuancé dans ses thèses et ses thèmes que son titre ne le donnerait à penser — est *souvent le fruit de la rencontre d'une* question que se pose le grand public avec des éléments de réponse ou au moins de réflexion. Quand elle écrivait « *Je veux rentrer à la maison* », Christiane Collange ne pouvait deviner que, au moment où son livre sortirait des presses, diverses autorités religieuses, gouvernementales, *économiques se prononceraient, très haut,* en faveur du retour des femmes au foyer, remède partiel à la crise de l'emploi. L'auteur bénéficie donc et souffre en même temps *aujourd'hui de cette coïncidence,* et il est plaisant de la voir accusée de faire les affaires de MM. Barre et *Ceyrac. Comme il est* plutôt comique de lui voir reprocher d'avoir changé d'avis, ou encore d'être une « bourgeoise » et de *n'avoir en conséquence pas voix au chapitre.* On peut avoir un avis sur la médecine sans être médecin, sur l'apartheid sans avoir jamais mis les pieds en Afrique du *Sud, sur la politique de M. Carter sans* l'avoir jamais rencontré. Et sur le travail des femmes, même si la valeur ajoutée au *P.N.B.* par sa propre activité est *insignifiante.*

MAIS revenons au fond de l'affaire. *Le problème débattu se pose en* fait à une petite minorité de femmes. Il faut retrancher d'abord les célibataires, veuves ou divorcées, *toutes les solitaires avec ou sans enfant à charge.* Pour elles, sauf pour un nombre infime de privilégiées qui peuvent vivre de leur pension *ou de leurs rentes, la question du travail ne se pose pas,* elle ne peut pas se poser. De même la grande masse des femmes pour lesquelles le travail est *également une obligation absolue, soit* que leur *mari se* trouve être malade, chômeur, handicapé, soit — et c'est le cas pour beaucoup, *beaucoup trop même* — *que leur salaire constitue non un appoint,* mais une part indispensable, vitale, des ressources de la famille. Toutes celles-*là se taisent : à quoi bon une discussion,* pour elles sans objet ?

Le problème du travail ne se pose pas vraiment non plus pour celles qui, à l'inverse, ont réellement *le choix.* Ce choix, elles l'ont fait en toute *connaissance* de cause. L'argent qu'elles gagnent n'est pas nécessaire à la vie familiale. Elles *sont aidées, secondées, à la maison* et n'ont pas deux journées de travail à assumer en une seule. C'est évidemment plus net encore pour les ménages sans *enfants. Libre à elles de faire carrière.* En tout *cas ce sont* elles qui ont librement choisi.

Restent les femmes dont les ressources ne sont pas assez *importantes* pour leur *donner entière liberté de choix,* mais tout juste suffisantes pour qu'elles puissent, à la rigueur, se dispenser de travailler. *C'est pour celles-là, et celles-là* seulement, que la question se pose vraiment.

D'un côté, travailler c'est devoir assurer la double journée, c'est se culpabiliser *à l'égard des enfants et du mari. De l'autre côté, rester à la maison, c'est* accepter une vie médiocre, un budget trop serré, des privations d'autant plus cruellement ressenties que nous vivons dans une société de comparaison bien plus encore que de consommation. C'est *aussi parfois éprouver le sentiment qu'on* a décroché, un vague complexe d'infériorité, une sourde crainte de l'insécurité puisque tout repose sur les épaules d'un *seul.*

Comment concilier l'inconciliable ? Les paramètres de la décision sont nombreux : entrent en ligne de compte l'intérêt du travail, l'attitude du mari et *notamment l'aide qu'il apporte à la maison,* le système de vie — par exemple la présence éventuelle de grands-parents *au foyer,* — le goût et le dégoût pour les tâches *domestiques...* Celle-ci sera épuisée, mais épanouie grâce au travail parce qu'elle a besoin de contacts humains, *de responsabilités ; celle-là, au* contraire, sera écrasée, à la maison, de solitude et *d'ennui...* La véritable aliénation *est là : dans* le fait de ne pas *pouvoir choisir sans que, de toute façon,* les inconvénients l'emportent — ou paraissent l'emporter — sur les avantages.

Alors quelle solution pour les femmes *qui se trouvent placées devant ce dilemme ?* La réponse est claire. Beaucoup *disent qu'elles* se contenteraient de l'appoint *d'un* demi-salaire ou, en tout cas, *d'un salaire moindre, à la condition de* « rentrer à la maison » plus souvent et plus longtemps, mais pas tout le temps. *La souplesse dans l'organisation du travail,* le mi-temps ou le temps partiel, les horaires « flexibles », permettraient alors d'améliorer considérablement leur sort.

La France est l'un des pays où le travail à temps partiel est le moins répandu : *il n'est pratiqué que par à peine plus d'un million de salariés,* hommes ou femmes. Certes il est difficilement conciliable avec des fonctions de responsabilité, *et la formule comporte, elle aussi,* outre une diminution des ressources, certains inconvénients. Mais celles qui voudraient faire carrière ou préféreraient *le plein temps resteraient* libres de leur décision. Pour des millions d'autres, n'en doutons pas, si le choix leur était offert *dans des conditions convenables* — en particulier de protection sociale, et c'est bien là une des principales difficultés — ce serait vraiment « changer la vie ».

On pourrait pousser plus loin la réflexion et souhaiter *qu'aux hommes aussi, aux pères de famille* en particulier, le mi-temps soit rendu plus accessible. Mais on entre ici dans un tout autre débat, et dans une autre histoire.

ETRANGER

REFLETS DU MONDE ENTIER



Bizarres Chinois

L'attitude des trente-deux journalistes chinois qui accompagnaient M. Deng Xiaoping dans sa tournée triomphale aux Etats-Unis a quelque peu surpris leurs confrères américains, raconte l'hebdomadaire *TIME* :

« Lâchés dans le pays des « impérialistes » et des « tigres de papier », les observateurs chinois ont paru discrets, peu curieux et totalement dépourvus du coup d'œil inquisiteur de leurs homologues occidentaux (...).

» Les journalistes chinois ont câblé de ternes interviews du directeur de l'hôtel Plaza d'Atlanta, d'une famille d'Américains moyens, etc. Un reporter américain a demandé aux visiteurs s'ils voulaient voir quelques-uns des aspects les moins flatteurs de la vie du pays. « Ce n'est pas notre propos », *a répondu un producteur de télévision,* « notre but est d'aider à construire l'amitié entre nos deux peuples. » *En un clin d'œil la presse chinoise a remplacé ses habituels qualificatifs de « décadent » et « bourgeois » par « fantastique », « superbe » (...).*

» Avec discipline, les journalistes chinois ont dépeint le pays hôte de M. Deng comme magnifique, dépourvu de pauvres, comme de luttes politiques ou raciales : le parfait modèle de société industrielle pour la Chine nouvelle. Comme bouche-trous, la télévision chinoise a aussi largement puisé dans les stocks de films de propagande américains : de ceux qui montrent de belles usines et des exploitations agricoles prospères... »

THE GUARDIAN

Une liste noire flottante

« Les dirigeants de Marks and Spencer et ceux du grand magasin Selfridges ont été étonnés d'apprendre cette semaine que les ressortissants séoudiens avaient reçu l'ordre officiel de boycotter leurs rayons — car il y a belle lurette qu'ils sont sur la liste noire », rapporte le *GUARDIAN.*

« Nous sommes sur la liste depuis des années, et nous avons autant de clients arabes que d'habitude, a déclaré l'un des responsables de Selfridges. Marks and Spencer, de son côté, est sûr que ses articles vont continuer à servir de cadeaux dans de lointains déserts, après, toutefois, que leur étiquette « St. Michael » eut été soigneusement décousue (...). »

« La réaction la plus intéressante à cette nouvelle consigne est, selon le quotidien de Londres, *celle d'un magistrat anglais qui constate chaque jour que les clients arabes ne sont nullement troublés par ces oukases. Il suggère que les magasins visés par le boycottage apposent des affiches en arabe indiquant qu'ils sont sur la liste noire et annonçant que le nom de toute personne surprise à voler dans les rayons sera immédiatement adressée à l'Office saoudien de boycottage d'Israël. »*

CORRIERE DELLA SERA

La vie privée de Giuseppe Fonte

« Les policiers qui sont allés arrêter Giuseppe Scaffidi Fonte, un ouvrier agricole de trente-trois ans, à Sant'Agata-di-Militello, dans le nord de la Sicile, ont découvert qu'il vivait avec sept femmes et leurs douze enfants », rapporte le *CORRIERE DELLA SERA,* de Milan.

« L'étrange vie privée de Fonte s'est dévoilée lorsque l'une de ses femmes a déposé une plainte contre lui parce qu'il l'avait « échangée » à son père contre une camionnette. »

« Nous faisions la cuisine et les courses à tour de rôle, rapportent les femmes de Fonte. *Pour l'amour, c'est lui qui nous appelait, une par nuit. Ses compagnes, pour le retrouver, parlent de faire la grève de la faim.*

» Il n'est pas vrai qu'il nous exploitait. Il nous aimait toutes et, chez chacune d'entre nous, il savait réveiller la joie de vivre et d'aimer. »

« Est-ce un érotomane, un exploiteur ou simplement un homme qui a compris le vrai sens de la vie, même si c'est de façon grossière ? », demande le quotidien italien.

LE SOIR

Nouvelle victoire du Womens's Lib.

LE SOIR, de Bruxelles, révèle cette nouvelle victoire du Women's Lib. :

« L'officier de police Ormus W. Davenport, devenu par la grâce des chirurgiens Mme Bonnie Nora Davenport, va être réintégré la semaine prochaine dans les forces de police de Washington, a indiqué un porte-parole des forces de l'ordre. Mme Davenport deviendra ainsi le premier officier de police transsexuel de la capitale des Etats-Unis, dont trois cents membres sur quatre mille deux cents sont des femmes.

» Après avoir reçu le certificat attestant son aptitude physique au métier de policier, Mme Davenport avait déclaré à la presse qu'elle espérait, une fois remise de l'opération subie il y a deux mois, retrouver son ancien poste de détective en civil chargé du démantèlement des réseaux de cambrioleurs. »

HANDELSBLATT

La fin des voleurs de poules

« Avec la hausse du niveau de vie au cours des vingt-cinq dernières années, les ambitions des voleurs et des cambrioleurs ont grimpé », écrit le quotidien allemand *HANDELSBLATT.*

« C'est ce que révèle l'analyse des thèmes principaux d'une conférence de criminologie régulièrement organisée depuis 1953 et à laquelle participent des fonctionnaires des sections « cambriolage » de la police judiciaire de Basse-Saxe et des Länder voisins. A la première conférence de ce genre, qui eut lieu en novembre 1953 à Bielefeld, les vols de volaille jouaient un rôle important. Mais lors de la cinquantième conférence, qui vient de se dérouler à Cloppenburg, le vol d'antiquités a constitué l'un des thèmes principaux.

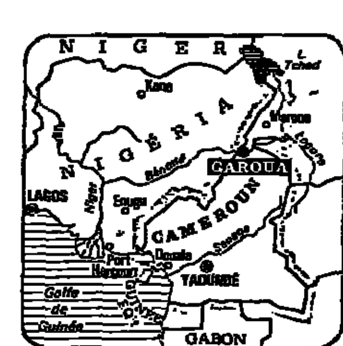
» Huit ans après la guerre, la police prodiguait des conseils relatifs à la manière de mettre en échec les voleurs de poules. Il était conseillé de « marquer » les jeunes poules et les poussins à l'aide d'une pince à tatouer et d'un colorant.

» En 1978, la police judiciaire parle plutôt de vaisselle d'étain, de tableaux et autres antiquités. De l'avis des autorités, c'est, entre autres, la vogue « rétro » qui attise la cupidité des voleurs (...).

» Selon le président de l'Union des musées de Basse-Saxe et de Brême, le docteur Helmut Ottenjann, un tiers seulement des musées d'Allemagne fédérale n'ont pas été cambriolés au cours des vingt dernières années. »

Lettre de Garoua

Sur la Bénoué, le troisième port du Cameroun



PRINCIPALE ville du Cameroun septentrional, Garoua est la capitale de la chefferie Foulbé, groupe ethnique dominant au Nord-Cameroun, *composé d'éleveurs musulmans,* autrefois venus par vagues de la vallée du *fleuve* Sénégal et des *montagnes guinéennes* du Fouta Djallon. Les Foulbés, *que l'on appelle aussi* Peuhls, Fouls ou Fulani, ont conservé leur propre langue — le fulfuldé — leurs coutumes et leurs sultans, les lamibés (1), chefs religieux et politiques qui gardent une certaine autorité morale sur leurs compatriotes.

Garoua est un des hauts lieux *de l'histoire politique contemporaine* camerounaise. Le président Ahmadou Ahidjo y naquit en 1924 et y fonda trente-quatre ans plus tard l'Union camerounaise, qui allait devenir la cellule mère de l'Union nationale camerounaise, parti gouvernemental et parti unique de fait *depuis le congrès constitutif de 1969* tenu à Garoua également.

Comme le palais des hôtes de marque *entièrement rénové pour la* visite officielle de M. Valéry Giscard d'Estaing, toute la ville a fait peau neuve au cours des derniers mois de l'année 1978. Les principales artères ont été goudronnées et parfois élargies. Les façades des immeubles ont été ravalées. De nombreuses *villes ont été repeintes,* accentuant le caractère cossu de certains quartiers résidentiels, où sont installés de nombreux dignitaires du régime ou certains de leurs *proches.* A Garoua se trouvent la villa personnelle du président et l'un de ses palais officiels, *la résidence de sa mère,* celle de M. Moussa Yaya, considéré comme l'un des conseillers les plus écoutés du président, le Saré (2) du fils du chef de l'Etat, les villas *souvent doublées d'une mosquée* personnelle de certains riches commerçants.

LES contrastes sont très accentués d'un quartier à l'autre, entre le centre administratif dont les avenues rectilignes se *coupent à angle droit,* la partie commerçante de la ville où sont concentrés les sièges de la plupart des sociétés, souvent implantées ici depuis l'époque coloniale, et les quartiers traditionnels. Dans ces derniers, les ruelles sont si tortueuses et si étroites que nul véhicule ne peut y pénétrer, et que les piétons eux-mêmes doivent s'y déplacer précautionnement du fait *de la multiplicité des puits, placés à l'extérieur des concessions* privées. C'est à Foulbere (le quartier Foulbé) *qu'il faut chercher l'origine* de la cité fondée en 1835 par le lamido Modibo Aman Ndjoundi. Là se font face le palais du sultan local et la grande mosquée qui s'est substituée à la clôture de paille initiale qui, comme partout en pays peuhl, dessinait l'emplacement *réservé à la prière et* l'isolait des troupeaux. La ville elle-même, nous explique Eldridge Mohammadou, sociologue qui a méthodiquement recueilli l'ensemble des traditions orales, *« ne fut d'abord qu'un vaste Kraal pour le bétail, installé sur la rive droite de la Bénoué ».*

« C'est autour de la grande mosquée, dit Eldridge Mohammadou, *que sont installées les familles des fondateurs, regroupées au sein d'une sorte de quartier aristocratique. »* A l'est de cet édifice, sur l'emplacement de l'ancien palais du lamido, *indique-t-il,* un groupe de *sépultures* très anciennes se trouve à l'abri des ombrages de quatre baobabs aux puissantes ramures. Beaucoup plus à l'écart s'étend le quartier Kanouri, dit de Kolere. Un vieillard y veille sur une douzaine de cavités très profondes dont l'ouverture est protégée *par des cônes de paille artistiquement tressée.*

Depuis un siècle et demi, des teinturiers Haoussa et Bornouan répètent les mêmes gestes et plongent à l'intérieur *de ces puits du tissu qui* va longuement séjourner dans des bains d'indigo. Il s'agit d'un coton local filé, puis tissé en bandes étroites, expédié dans l'Ouest du Cameroun *en pays bamiléké,* où il est couvert de dessins à caractère symbolique et réexpédié à Garoua pour y être teint. *« Ce type d'activité,* affirme notre guide, *a permis à la ville d'exister en tant que telle, car les Foulbés, comme les Allemands et les Français, n'y créèrent d'abord que des emplois administratifs. »*

POUR le consul de France, qui a juridiction sur près de 1 400 Français immatriculés dans la province du Nord, *« dont 566 à Garoua »,* l'endroit est *« providentiel pour les entreprises françaises ».* Les Grands Travaux de l'Est ont construit le nouveau *palais de justice. Colas* achève la piste de l'aréoport qui permettra l'atterrissage des Jumbo-jets, l'Union des entreprises camerounaises, dont les capitaux *sont surtout* français, a construit l'hôtel de la Bénoué, l'un des derniers-nés de la chaîne Novotel, et termine un *stade de 30 000 places. Des bureaux* d'études et des sociétés d'intervention dont le siège social se trouve en France *ont enlevé des marchés* pour la construction de nouveaux établissements d'enseignement, d'une aérogare internationale, des bâtiments de l'office céréalier, *de l'immeuble* des lignes aériennes camerounaises. La ville est un immense chantier ; les maîtres-d'œuvre *en majorité, sont de nationalité française.*

Les activités industrielles restent relativement modestes pour une cité qui, *par* l'importance de sa population, se situe immédiatement après Maroua au cinquième rang des villes camerounaises, avec près de 65 000 *habitants. Une brasserie, une usine* de filature et de tissage, un centre d'égrenage et une huilerie de coton constituent l'essentiel des entreprises locales. Il est vrai que la construction du barrage hydroélectrique de Lagdo est en cours, grâce à une équipe de plusieurs centaines *de techniciens et ouvriers chinois.* Considéré comme la pièce maîtresse de l'aménagement du bassin de la Bénoué, cet ouvrage permettra à la fois une mise en valeur agricole rationnelle de l'ensemble de la région et l'implantation d'une série d'industries nouvelles.

Situé à 1 600 kilomètres de l'océan Atlantique, Garoua est restée fidèle à la vocation portuaire qui était déjà la sienne à la fin du dix-neuvième siècle, lorsque les traitants britanniques de la Royal Niger Company y avaient installé le terminus de la navigation fluviale en *direction du lac Tchad.* C'est, après Douala et Victoria, le troisième port camerounais. Sept hangars et un vaste *quai de plusieurs centaines* de mètres connaissent une fébrile activité durant les quatre mois des hautes eaux.

Lorsque les flots boueux dévalent *en torrent* du château d'eau de l'Adamaoua et que le Logone vient encore les grossir avant qu'ils ne se *précipitent dans l'immense Niger,* les péniches remontent de la ville nigériane de Port-Harcourt, chargées d'hydrocarbures et de produits manufacturés divers. Elles redescendent chaque année vers le sud une vingtaine de milliers de tonnes de coton. Passant *sous* le pont Ahmadou-Ahidjo, longeant les champs de mil qui s'étendent à perte de vue dans les zones inondées *qui font de la vallée* en août, septembre et octobre, une véritable oasis, les embarcations ne peuvent en fait plus circuler de novembre à juin. A cette époque, le fleuve se réduit à un filet d'eau et on peut en maints endroits le traverser à pied sec.

Du fait du caprice des régimes des pluies, et en dépit des projets de régularisation de la Bénoué, il est peu probable que Garoua puisse jamais devenir un grand port fluvial. *En revanche,* l'achèvement de l'aérodrome international devrait en faire l'un des grands *« points d'éclatement »* pour les touristes qu'attirent le *« Grand Nord »* et ses vastes réserves d'animaux sauvages. La récente installation de l'Ecole de faune qui forme ici les conservateurs *et gardiens des parcs nationaux* de nombreux Etats d'Afrique, et tous ceux du Cameroun, souligne en tout cas très clairement que les dirigeants de Yaoundé placent de sérieux espoirs dans le développement du tourisme animalier dans cette région du pays.

PHILIPPE DECRAENE.

(1) Au singulier, on emploie l'expression lamido. Le lamidat désigne l'étendue territoriale sur laquelle s'exerce l'autorité du *lamido.*

(2) Série de cours fermées et de logements individuels enclos à l'intérieur de ces cours qui constituent l'habitat traditionnel des Foulbés.

PORTRAIT

Barba Maki, pêcheur grec

QUAND on le voit arriver du petit port, ceux qui ne viennent pas d'un pays marin le croient un peu ivre. C'est que, en marchant, il se dandine bâbord, tribord, et que ses pieds s'accrochent à la terre comme les pattes de l'oiseau sur une branche. A soixante-quatre ans, il en a passé plus de cinquante dans les caïques, petits bateaux de pêche qui dansent sur la crête des vagues sans jamais couler. Paysan de la mer, il avance avec prudence sur la terre.

Timide et lent comme ceux qui vivent depuis deux mille ans du même travail soumis au hasard du temps, il a soudain peur. Les jeunes de ce patelin perdu dans une dentelle de rochers pourraient lancer de la table d'à côté une boutade qui (mine de rien) le viserait. Quand on a l'honneur d'avoir des invités à Athènes, et que des voyous s'exclament, par exemple : « Tiens, on ne fréquente plus que les gens de la capitale ! », *que répondre ? Rien. Quand on a des invités, il faut être digne. Si nous ne l'avions pas rencontré ce matin, sur le port après le tri des poissons, il serait seul et il leur répondrait :* « Allez vous faire f... ». *Mais, quand on a des invités...*

La catastrophe arrive quand même avec les ouzos qu'il a commandés. Quelqu'un dit à haute voix : « Il y en a qui ne connaissent pas le cognac ! ». *Ça y est, ils l'ont eu. Les gens qui ne sont pas d'ici préfèrent peut-être le cognac parfumé (grec) ou le Coca-Cola. Où avait-il la tête ? On le rassure. On n'aime que l'ouzo. Il se retourne et, réconforté, lance :* « Allez au diable ! ». *La glace est rompue et l'ambiance se réchauffe.*

Barba Maki n'est pas rancunier mais, à la première occasion, il leur passera quand même un beau savon. Et puis quoi ? Ils sont jaloux, c'est tout. Etre assis au café avec des gens qui viennent de loin, c'est un honneur. Pour les Grecs, qui n'ont pas l'esprit de clocher, celui qui vient de loin est presque sacré.

Vendredi, c'est le jour où tout le monde mange du poisson. La vente, sur l'unique quai, a été rapide. En une heure, tout est parti : daurades, rougets, poulpes... Les restes sont allés à la taverne pour la kakavia, *qui est la bouillabaisse grecque.*

Samedi

De plus en plus content d'être avec nous, Barba Maki nous a commandé une bonne friture à la taverne. Bien sûr, il a une maison, héritée de sa mère, décédée depuis longtemps. Elle est près du petit port, mais la taverne, ça fait mieux, et puis tout le monde verra « ses » invités venus de la capitale. Tout comme le général (en retraite, et enfant du pays) qui a une belle villa construite sur un terrain qui domine la baie.

Souvent, surtout en été, on y voit des gens venus d'Athènes, et aussi le maire et le directeur de la banque locale, qui boivent dans de grands verres et jouent aux cartes jusque tard dans la nuit. Lui, Barba, on ne l'a jamais invité, d'ailleurs, il ne joue qu'au trictrac. Eux préfèrent le poker, un jeu qu'il ne connaît pas et qui est celui de la bonne société provinciale.

« Une belle villa », *dit-il. Il la connaît bien, puisqu'il a apporté les homards commandés pour le général. De beaux meubles et surtout un grand salon avec deux canapés et, devant chaque canapé, une table basse en verre avec des cendriers et des revues multicolores en bon ordre.*

A la fin du repas, et après deux carafes de vin blanc « Réserve », Barba Maki confesse qu'il ne croit pas que des hommes aient pu marcher sur la lune. Bien sûr, la télévision l'a montré et les journaux l'ont écrit, mais tout ça ce sont des racontars de journalistes. D'abord, la lune est trop petite, elle est comme une pièce de cinq drachmes. Alors comment deux hommes ont-ils pu marcher dessus ? Et l'avion qui les y a amenés ? Il en a vu un gros à la base militaire. Il déversait des dizaines et des dizaines de soldats et même des camions et des blindés. C'était pour un exercice, à quelques kilomètres de là. Un avion, même plus petit, sur la lune ? Impossible. D'ailleurs, il n'y a que les fées qui marchent sur la lune, tout comme sur les étoiles. Et elles seules. La preuve : l'idiot du village les a vues à poil, voilà pourquoi il a perdu la raison et raconte des histoires pour enfants.

Dimanche

En bon Grec, Barba Maki est superstitieux. Son « personnel » comme il dit (un gosse d'une quinzaine d'années et un homme à tout faire) le sont aussi, mais pas autant que lui. Bien sûr, ils ont tous des amulettes avec une croix entre la peau et le pull en grosse laine qu'ils portent sous la chemise, mais pour lui l'irrationnel est le fil qui tisse sa vie : la magie, la religion orthodoxe, l'histoire nationale, et les mythes antiques qu'il interprète à sa manière.

Hier soir, après s'être bien lavé pour aller à l'église, un mal terrible l'a pris au dos. « Une sciatique » a diagnostiqué la voisine qui est experte en médecine locale. Les cataplasmes et l'exorcisme pratiqués par la même personne n'ont servi à rien. Il a donc décidé de communier après la messe dominicale. Communier, c'est très important pour Barba Maki. Ça veut dire que, dès son réveil, il ne doit rien avaler, même pas de l'eau. Il doit attendre jusqu'à onze heures. Et surtout ne pas jurer. Aucun « mauvais mot » ne doit sortir de ses lèvres.

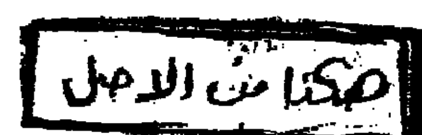
Il a eu beaucoup de peine à mettre sa chemise blanche boutonnée au cou, et sans cravate (c'est le privilège des jeunes mariés, des employés de la banque et de la mairie). Il a failli jurer de douleur, mais il a bien serré les dents ; soutenu par « le personnel » — endimanché — il s'est mis en route pour l'église.

Décidément, ce n'est pas son jour. La première personne rencontrée était Thanassis, le gros marchand de légumes ; une vraie langue de vipère qui lui lance : « Ah ! te voilà, vieille ordure, le bon Dieu t'a bien puni. Dieu sait que tes péchés sont lourds, tu ne peux plus les porter. » *Thanassis a deviné qu'il va communier, et il se paye sa tête. Les insultes pleuvent. Il sait bien — et Barba Maki aussi — que celui qui va communier ne doit pas prononcer un mauvais mot. Il doit avoir la bouche propre, sinon la sainte communion lui brûle la langue comme du souvlaki.*

Ah ! comme il aimerait répliquer par quelques belles injures, parler de ses cornes ou des quatorze générations de sa race... Mais il n'ose pas. Après la communion, il pourra boire, manger et jurer à sa guise. Jusque-là, un mot déplacé risque de lui faire perdre la parole. Mais il est quand même satisfait : hier, il avait des invités, des gens de la capitale, et cela va faire enrager tout le monde. Peut-être étaient-ce des fonctionnaires ou, qui sait ? des employés de banque, ce qui, pour lui, est le nec plus ultra *du chic.*

Ainsi va la vie pour Barba Maki, dans ce village dont il faut taire le nom : inconnu des touristes, il vit le bonheur lent et intact de ceux qui ne sont pas intelligents, mais sages devant la vie et dignes face à la mort. Le seul homme intelligent (et moderne) est le maire, qui a bombardé les ministères de lettres réclamant du béton et des clubs de loisirs pour touristes. Mais ses lettres sont restées sans réponse. Le préfet, lors d'une visite, lui a répondu que la région n'était pas incluse dans les deux prochains plans quinquennaux.

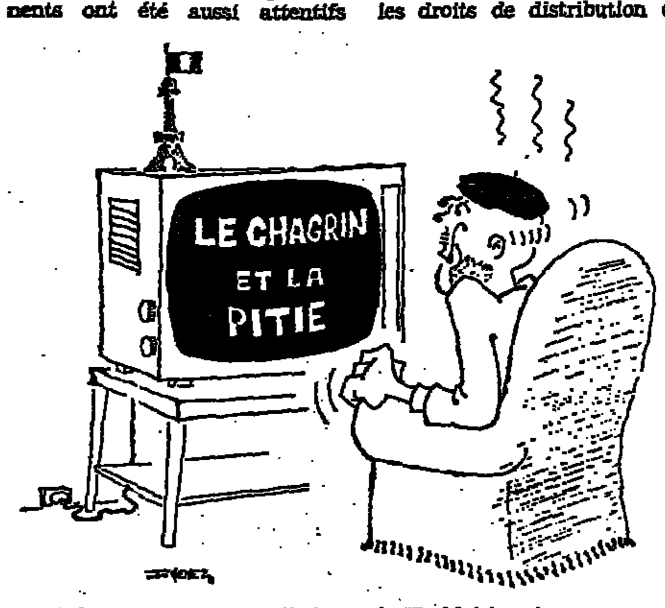
DIMITRI T. ANALIS.



« HOLOCAUSTE » AUX « DOSSIERS DE L'ÉCRAN »

Après de longues tergiversations

EN annonçant le 29 juillet 1977 qu'il confiait à la société Worldvision Enterprises Inc. la distribution mondiale de *Holocauste* — dont le tournage, alors, n'était pas commencé — M. Herbert Brodkin, président de la société Titus Productions Inc., se disait satisfait à l'idée que ce projet allait bénéficier du soin « attentif et avisé » (*careful and discriminate*) du personnel de Worldvision à travers le monde. Il faut croire que les correspondants de cette société sur les cinq continents ont été aussi attentifs



qu'avisés puisque le feuilleton *Holocauste*, après avoir été diffusé du 16 au 19 avril 1978 sur la chaîne américaine N.B.C., a été acheté par la quasi-totalité des télévisions étrangères, à l'exception de celles des pays de l'Est et des pays arabes. La Grande-Bretagne a été la première à se mettre sur les rangs, et la France la dernière.

La société Worldvision, dont la principale tête de pont en Europe est son bureau de Londres, n'a à Paris qu'un représentant, ou plutôt une représentante : Mme Rolande Cousin. De son appartement de la rue du Bac, celle-ci organise la diffusion en France d'une partie de ces produits américains — feuilletons, séries, téléfilms — si décriés par les défenseurs de la création nationale. Worldvision se targue d'être le principal distributeur mondial des producteurs de télévision indépendants (c'est-à-dire qui se tiennent à l'écart des grandes compagnies).

Herbert Brodkin, producteur exécutif d'*Holocauste*, est un de ceux-là. Depuis une dizaine d'années, il ne travaillait plus pour la télévision parce que, expliquait-il à l'hebdomadaire *Variety* au moment du lancement d'*Holocauste*, *« il y avait peu de chances de vendre le genre de séries que je voulais faire ; je veux faire des séries qui traitent de quelque chose, et la plupart ne le font pas ».*

Holocauste, qui n'est, dit-il, « ni un documentaire, ni un docu-drame », mais bien une « dramatique » (*a drama*), marque, selon lui, le « couronnement » de sa longue carrière.

Lorsque le projet fut connu et les droits de distribution cédés à Worldvision (pour une somme qui n'est pas révélée), Mme Cousin en informa donc les responsables des trois chaînes françaises. La réaction fut négative. La télévision, lui dit-on en substance, a déjà diffusé de nombreux documents — films, dramatiques, montages d'actualité — sur la deuxième guerre mondiale, point n'est besoin d'aller chercher Outre-Atlantique ce que nous pouvons très bien réaliser chez nous ; pour traiter un tel sujet, une émission historique est *préférable à une œuvre de fiction*.

Vint le mois d'avril 1978. Aux Etats-Unis, *Holocauste* recueille une audience exceptionnelle : cent millions de téléspectateurs chaque soir et une pluie de récompenses. Le succès n'était pas acquis par avance. Film sans vedettes (des acteurs de théâtre chevronnés ont été préférés à des célébrités du cinéma), la série pouvait laisser indifférents les téléspectateurs américains. Bien sûr, il y avait eu *Racines*, issu d'un projet comparable et tourné en partie par le même réalisateur, Marvin Chomsky, mais, d'une part, il traitait d'une question — la lutte pour les droits civiques — intéressant directement les Etats-Unis, d'autre part, comme le soulignait un « vétéran » de la N.B.C. cité par *Time*, il se terminait, à la différence d'*Holocauste*, par le traditionnel « happy end ». Au MIP-TV de Cannes (marché international des programmes de télévision), la série est montrée aux journalistes, qui commencent à poser des questions. Antenne 2, qui avait diffusé *Racines* en janvier, continue, imperturbable, de faire la sourde oreille. Il en va de même des deux autres chaînes.

L'affaire rebondit avec la publication dans *l'Express* le 28 octobre (numéro daté du 4 novembre) d'une interview de M. Darquier de Pellepoix, ancien commissaire général aux questions juives. En même temps sort en France le livre tiré du feuilleton. L'éditeur, Robert Laffont, demande une copie d'*Holocauste* pour une projection (qui a lieu le 28 octobre) et le secrétariat d'Etat aux anciens combattants organise à son tour une séance privée.

Une extrême prudence

Enfin, alors que Mme Simone Veil souhaite la diffusion d'*Holocauste*, M. Raymond Barre, regrettant que l'époque du nazisme soit évoquée *« de façon parfois complaisante »*, invite les présidents de chaînes de radio-télévision à *« demeurer extrêmement vigilants quant à la manière dont l'histoire est présentée »*. Dans le climat du moment, ces interventions officielles ne peuvent être interprétées que comme un feu vert donné à la programmation de la série.

Bien entendu, Antenne 2, qui se porte acquéreur (pour une somme qu'elle se refuse à préciser mais qui, selon certaines rumeurs, tournerait autour de 150 000 francs de l'heure, soit plus du double d'une série américaine moyenne), se défend de céder aux injonctions gouvernementales. Seul le retentissement de l'affaire Darquier de Pellepoix l'aurait amenée à reconsidérer sa décision. L'argument n'est pas pleinement convaincant. Il est évident que les trois sociétés de télévision craignent en général tout ce qui risque de susciter des polémiques et, par conséquent, de créer des problèmes. Cette extrême prudence était probablement le principal motif de leur attitude négative pendant un an. Le revirement d'Antenne 2 n'a pu qu'être favorisé par les *encouragements ministériels...*

En tout cas, les autres chaînes n'ont pas voulu être en reste. Ainsi TF 1 vient-elle de faire savoir qu'elle diffusera en 1980 quatre émissions d'une heure et demie, en chantier depuis plus de trois ans, sur « la destruction des juifs d'Europe au cours de la seconde guerre mondiale », une « œuvre monumentale » de Claude Lanzmann qui, à l'aide d'interviews et de témoignages, se propose de « révéler sans recourir à la fiction l'implacable et aveugle réalité du génocide » ; quant à FR 3, elle a diffusé un document rare sur le procès des conjurés du 20 juillet 1944 (lire ci-contre l'article de Claude Sarraute).

Pour Antenne 2, l'ultime difficulté consistait à organiser les deux débats qui suivront la diffusion, aux Dossiers de l'écran, du premier et du dernier épisode. Ne risquait-on pas, sur le thème initial, « l'apparition de l'antisémitisme en Allemagne », de faire renaître un sentiment anti-germanique en mettant en accusation, comme devant un tribunal français, les représentants allemands ? Et sur le second thème, « la solution finale », fallait-il accepter d'engager une discussion sur l'existence des chambres à gaz, que certains contestent aujourd'hui ? A ceux-là, était-il convenable de donner la parole ?

Ces obstacles ont été contournés, on le sait. A l'exception de M. Alfred Grosser, seuls des historiens d'outre-Rhin ont été conviés aux « Dossiers » du 13 février. (Il faut redire ici que le meilleur moyen de combattre la bonne conscience des Français serait de diffuser enfin *le Chagrin et la Pitié*). Quant aux « Dossiers » du 27, s'ils seront ouverts, comme les précédents, confirme Antenne 2, aux téléspectateurs par l'intermédiaire de S.V.P., ils seront moins une occasion de controverses que de témoignages sur « le plus monstrueux crime de l'histoire ».

THOMAS FERENCZI.

La force du feuilleton

ON reproche volontiers aux *feuilletons* leur manichéisme : les bons d'un côté, les méchants de l'autre, et tant pis pour les nuances, l'essentiel étant d'accrocher le spectateur sans lui demander trop d'efforts. Ceux qui formulent ces critiques affirment *que la réalité est plus complexe* et qu'à trop simplifier on endort la conscience des gens. Mais qu'importe aux amateurs du genre : ce *qu'ils attendent, c'est une* image du monde qui les rassure.

Il arrive pourtant que la réalité soit elle-même schématique et qu'on y rencontre effectivement *les bons d'un côté*, les méchants de l'autre. Qui niera que le nazisme en fut un éclatant exemple ? Dès lors, la série « Holocauste », avec ses personnages tout d'une pièce et ses conflits primaires, avec ses *romances à quatre sous* dans la forêt d'Ukraine et son côté fleur au fusil en *plein ghetto* de Varsovie, est parfaitement adaptée au sujet. Car, en fin de *compte*, les choses se sont bien passées ainsi, et la tragédie de *la famille Weiss, autour* de laquelle est centré le feuilleton, est, on le sait, *l'exact reflet* d'une histoire encore proche.

Valeurs collectives

Un mauvais film d'aventures ? Quand ces aventures concernent le massacre de six millions de *juifs, la destruction scientifiquement* organisée d'hommes, de femmes, d'enfants dans des camps de sinistre mémoire, la courageuse révolte des combattants de la Résistance, *comment* éviter de montrer le sublime et l'horrible, de recourir au style de *l'épopée ou de la chanson* de geste ? La démesure du récit est alors à la mesure de *l'événement dont il parle.*

Si le ressort du feuilleton, celui qui assure l'identification *au « héros positif »* (ici Rudi Weiss, le fils intrépide) à travers *les rebondissements de l'action*, est d'abord la reconnaissance de certaines valeurs collectives, on comprend la force d'*Holocauste* dans les sociétés occidentales *telles que les a forgées la dernière guerre* mondiale.

Le film réalisé par Marvin Chomsky — à qui l'on doit notamment, outre six heures de *Racines*, des épisodes de *Columbo, Kojak, Mannix* — n'est *pas sans défauts : les historiens* relèveront probablement des inexactitudes, et même les « fans » des séries américaines seront peut-être déçus par des *lenteurs* ou des maladresses. Mais la fonction politique de la *série est plus importante que sa* « valeur » artistique. La forme *choisie par les Américains* a donc en elle-même une signification qui dépasse le débat *esthétique*, non seulement parce que le feuilleton permet de toucher *un grand nombre de gens*, mais surtout parce qu'il a pour *principal effet* la réaffirmation de croyances communes.

La « conjoncture », marquée par un réexamen des années *30* et *40*, appelait sans doute cette mise au point. La préférence *affichée par* les chaînes françaises pour des documents « historiques », au nom des *habitudes* des Français, suppose un autre regard, plus « distancié », sur le *passé*. Pourtant, on n'avait pas hésité à consacrer une dramatique à *l'affaire Dreyfus, à tra*vers la vie de Zola. Mais Zola, c'était il y a près de cent ans. — T. F.

★ *Mardi 13, dimanche 18 et 25, mardi 27, A2, 20 h. 30.*

RADIO-TELEVISION

LICENCIEMENTS A LA S.F.P.

Le conflit se durcit

LES assemblées générales et les réunions intersyndicales se succèdent dans les différentes sociétés issues de l'O.R.T.F., créant une situation assez mobile. A la télévision, la grève de solidarité avec le personnel de la Société française de production continue sur les trois chaînes, entraînant l'application du « programme minimum » sans doute jusqu'à lundi. La C.F.D.T. a fait savoir qu'elle maintenait son mot d'ordre jusqu'à cette date. Chez les réalisateurs, la C.F.D.T. a lancé une consigne de grève jusqu'à mardi et la C.G.T. appelle à cesser le travail lundi. L'intersyndicale des journalistes d'Antenne 2 (S.N.J., C.F.D.T., F.O.) a reconduit sa grève jusqu'à lundi.

A la radio, le travail a repris vendredi, la C.F.D.T., qui était à l'origine du mouvement, ayant constaté qu' « un consensus général ne s'était pas établi à l'intérieur de l'entreprise, la C.G.T. n'entrant pas dans l'action » *(nos dernières éditions du 10 février). Cependant, l'obligation de service minimum de T.d.F. n'incluant pas France-Musique, seuls les programmes de France-Culture, France-Inter et FIP peuvent être diffusés.*

A la S.F.P., la tension a monté. L'assemblée générale du vendredi 9 février, où le personnel a voté massivement la reconduction de la grève jusqu'au lundi 12, à 24 heures, a été particulièrement tendue, houleuse, pour qui suit les « A.G. » quotidiennes des Buttes-Chaumont. Une cinquantaine de personnes ont envahi, vendredi matin, le bureau de M. de Clermont-Tonnerre, président-directeur général de la société. La tentative de suicide d'un ingénieur du son, les pressions qui commencent à s'exercer, paraît-il, à l'intérieur de certains services ont brusquement « chauffé » les nerfs d'un personnel jusque-là plutôt abattu par l'annonce des quatre cent vingt-quatre licenciements immédiats (non négociés), et par l'incertitude qui pèse : « qui » sont ces quatre cent vingt-quatre ?

Vendredi soir, trois inconnus ont lancé un engin incendiaire de fabrication artisanale dans le hall de l'Empire (propriété de la S.F.P.), puis, dix minutes plus tard, contre la façade de l'hôtel Mercure. Dans les deux cas, un début d'incendie a été vite maîtrisé. M. de Clermont-Tonnerre a déclaré qu'une plainte avait été déposée et « condamné les tentatives de provocation qui ont pour seul but de jeter le trouble parmi les personnels de la société à un moment où celle-ci traverse une crise ».

« Nous dénonçons certains chefs de service (...) qui se sont permis de convoquer un par un des membres de leurs services », a déclaré le syndicat national de la radio et de la télévision C.G.T. de la S.F.P. dans un communiqué.

C'est à la suite de « manœuvres de ce type », selon le syndicat, que M. Frédéric Papet, ingénieur du son, a pensé qu'il serait parmi les licenciés et qu'il a, sous le choc, tenté de se suicider.

Les licenciements ne peuvent être en effet nominatifs avant que l'inspection du travail n'ait donné son accord. M. de Clermont-Tonnerre *évalue à un mois maximum le temps d'attente (« je souhaite, bien sûr, que ce soit le plus court possible*, dit-il, *car ce n'est pas une situation saine »)*. Des noms, malgré tout, ont *commencé de circuler*, entraînant cet incident tragique, et la bousculade, vendredi, dans les bureaux de la direction.

« Quels sont les critères de licenciement ? », demandait anxieusement *une jeune femme au cours d'une des* premières assemblées générales. Les critères choisis par la direction risquent d'être violemment remis en cause par les syndicats, qui avaient cité ce jour-là l'ancienneté, la situation de famille, l'aptitude professionnelle. *« On a constaté le taux d'activité, de sous-emploi*, nous a répondu M. de Clermont-Tonnerre. *Toutes les personnes qui sont au-delà d'un certain seuil de sous-emploi ont été mises sur la liste. Il y a notoirement, dans la profession, des scripts, par exemple, des personnes sous-employées ; le personnel de production est un personnel artistique très personnalisé, les gens sont demandés par les réalisateurs, qui demandent d'ailleurs souvent les mêmes... Et j'ai été amené à constater que cette société ne pouvait s'en sortir autrement. »*

M. de Clermont-Tonnerre tient un *langage de « gestionnaire »*. Il rejette d'une phrase la déclaration du ministre de la culture selon laquelle les licenciements n'étaient pas la chose la plus urgente : *« L'analyse de M. Lecat date du 13 novembre. »* Un conflit dur ? Une grève longue *comme celle où l'on semble s'acheminer* (et qui aurait pu être évitée par l'application d'un plan plus doux) ne va-t-elle pas finalement à l'encontre de ses objectifs ? *« Une grève très longue tue la société »*, dit M. de Clermont-Tonnerre. En prend-il le risque ? *« Quand il y a un problème, on ne peut indéfiniment le fuir, je ne suis pas ici pour détruire cette société. »*

A la question de savoir si M. de Clermont-Tonnerre, en arrivant à la tête de la S.F.P., était déjà décidé à ces licenciements, s'il défendait, déjà, à Matignon (du temps de M. Jean-Charles Edeline *comme du temps de M. Bertrand* Labrusse), alors qu'il était conseiller technique au cabinet de M. Raymond Barre, ce « plan dur », à cette double question, M. de Clermont-Tonnerre *ne répond pas vraiment. « Quand je suis arrivé*, dit-il, *je savais que les propositions faites par mon prédécesseur étaient refusées par mon gouvernement comme ne permettant pas de rétablir l'équilibre financier en trois ans. »*

Un langage de gestionnaire

Deuxième élément, ajoute-t-il : *« Il n'y avait pas de candidat pour venir »*, on lui a demandé de venir, en lui laissant une certaine latitude, en lui donnant des garanties (*« je ne serais pas venu sans garantie financière »*) mais c'était à lui de mettre *en place un plan cohérent. « Quand on est dans un service public, on peut préconiser que celui-ci soit en équilibre*, dit M. de Clermont-Tonnerre, *j'ai constaté comme d'autres que les propositions faites avant ne permettaient pas de faire l'équilibre, j'ai donc cherché autre chose.*

Le forum des réalisateurs

Tout le monde s'est étonné (les *syndicats les premiers*) que la Société française de production décide d'un *licenciement massif* au moment même où elle annonce une augmentation de 20 % de son carnet de commandes. Certains font remarquer qu'elle ne pourra pas *faire face à la demande*, en juin par exemple, avec un quart des effectifs en moins (sur le plan de charge, début juin, seize équipes lourdes sont en prévision). Ceux-là *voient* dans la destruction du secteur film, dans la destruction d'autres secteurs non directement productifs, mais cependant indispensables, (comment seront réparées, *par exemple*, les caméras si la maintenance mécanique est réduite de moitié ? Faudra-t-il les louer ?) dans ces réductions opérées au moment où les commandes reprennent, une volonté de démantèlement.

Vendredi, l'assemblée générale était très « dure ». M. Marcel Huart, de la C.G.T., a réaffirmé qu' *« il y a du travail pour tout le monde »* et qu' *« il ne doit pas y avoir de licenciements »*. Il a rendu compte de la tentative de suicide d'un ingénieur du son, le ton a monté et un délégué syndical a demandé qu'il y ait, tout le temps, beaucoup de monde aux Buttes-Chaumont. *« Il faut une occupation de fait »*, a-t-il dit, *« il faut être présent, il faut être actif »*. Les propositions d'actions se sont succédé.

Les *réalisateurs* de télévision ont proposé d'ouvrir, à partir de lundi, *un « forum » où seraient invités des* chanteurs, des comédiens, des intellectuels, puis le problème de la grève totale, du « noir à l'antenne », c'est-à-dire du refus d'assurer le *programme minimum, a été soulevé par* une partie des grévistes présents. Les syndicalistes ont empêché que ce moyen d'action ne soit soumis au vote (il aurait été adopté, tant l'atmosphère était chaude), faisant valoir qu'il n'était pas opportun d'utiliser des moyens aussi extrêmes. Ils ont rappelé que même si les installations de Cognac-Jay étaient occupées, il était toujours possible d'émettre de la tour Eiffel, ce qui *s'était produit en 1968.*

Lundi se réunit le comité d'entreprise : la journée sera déterminante.

CATHERINE HUMBLOT.

● *Le comité central du P.C.F.* a adopté, vendredi 9 février, une résolution dans laquelle il explique que si *« la télévision française est gravement malade, c'est le résultat d'une politique délibérée »*. Il ajoute : *« Cette politique, c'est le cynisme, la mesquinerie, la décadence, tout le contraire de ce qui, depuis des siècles, fait la grandeur de la France. Cette politique, c'est aussi l'alignement sur les modèles des sociétés les plus réactionnaires. C'et l'avant-goût de l'Europe que l'on nous propose. »* Le P.C.F. conclut en affirmant sa solidarité avec le personnel de la S.F.P.

EXPÉRIENCES

La violence et ses effets

ÇA faisait longtemps qu'on n'avait pas vu le *nom* de Claude Otzenberger à la télévision. Combien d'années ? Deux, trois ? Un peu plus : à peu près depuis l'éclatement de l'O.R.T.F. Claude Otzenberger fait partie de ces réalisateurs qui ont presque disparu après 1975. Cet adepte de la « télévision qui dérange » (il est sans doute celui dont les émissions — *Les atomes nous veulent-ils du bien ? comme le Train de la mort* — ont créé le plus de polémiques) nous revient par un curieux détour. C'est la télévision suisse, la S.S.R., qui a produit en effet cette émission que FR 3 vient de lui racheter. *Violence : la télévision est-elle responsable ?* est passée là-bas dans le cadre du magazine hebdomadaire « Temps présent » ; elle a été légèrement raccourcie pour les besoins du magazine « Vendredi ».

Claude Otzenberger tente de débroussailler, dans l'avalanche des lieux communs tenus sur ce sujet plus qu'important, *le vrai* du faux, quitte à s'en tenir à la modestie, en l'absence de réponse. Son émission, qui avance à travers les témoignages de quelques spécialistes, sociologues, psychophysiologues, s'appuie aussi, surtout, sur certaines de leurs expérimentations filmées. C'est le plus intéressant. Ces documents permettent d'apprécier les propos tenus et de les contrôler.

Tout à fait passionnants, par exemple, ces petits films tournés sur plusieurs années près de Besançon, où l'on voit des enfants évoluer à l'âge de trois ans (on regarde, on suit leur comportement de groupe), avant de les retrouver cinq ans plus tard face à l'expérience (un peu satanique ?) menée par les scientifiques. La violence, le spectacle de la violence à la télévision, peuvent-ils modifier le comportement d'un enfant ? Les réactions filmées pendant et après la projection d'un épisode de Kojak permettent aux scientifiques de dire que la violence n'a pas d'effet sur les grandes tendances *fondamentales* (l'agressif reste agressif, le dominé, un dominé, etc.) et on en a la preuve visuelle. Cela dit, le document ne fait qu'enregistrer des réactions immédiates, il ne dit rien des effets secondaires ni des effets dus, non à *une* scène violente, mais à la vision répétée, jour après jour, pendant des années, de scènes violentes.

S'il est évident qu'il n'y a pas d'effet *mécanique* (et Claude Otzenberger a raison d'insister sur ce point-là, comme sur celui de l'environnement et sur la différence entre une violence vécue comme un fait réel et la violence vécue comme une fiction), le réalisateur ne s'est pas assez attardé sur le changement de perception du monde qui se fait aujourd'hui grâce à la télévision.

On ne sait rien de cet instrument né il y a quarante ans dans l'indifférence et qui touche aujourd'hui des milliards d'êtres humains. *« La télévision est une mère qui communique toute une façon d'appréhender le monde »*, dit *le sociologue Jean Maudit*. Il ne sait pas si la violence à la télévision est génératrice de violence. Ce qu'il sait, c'est que les médias ont créé une relation nouvelle de *l'individu au monde* : donc des « individus nouveaux ». Lesquels justement ? On aurait aimé en savoir davantage. Même si, sur ce sujet, les recherches ont à peine commencé. — C. H.

★ Vendredi 16, FR 3, 20 h. 30.

RADIO-TELEVISION

LA QUALITÉ BRASSENS

Confidences suggérées

« J'ECRIS tout le temps mais peu »... *Georges Brassens avance des confidences et les arrête, déplace la conversation sur la poésie, le jazz, sur les faits de la vie et revient à la sienne. Et de nouveau s'arrête. Pudique, il plaisante. Il parle, et déjà, et, le fait est rare, Philippe Nemo a réussi à le convaincre.*

Georges Brassens répond volontiers aux questions mais ne se prête pas souvent aux longues interviews où il s'agit de se livrer. Il préfère se taire plutôt que de ne pas se montrer sincère, mais l'exhibitionnisme psychologique le rétracte. Sur scène il est un homme public qui se traduit dans ses chansons, et elles évoluent en même temps que lui. Avec toujours des paroles travaillées, une musique faussement simple. Il s'agace des reproches de monotonie qui lui sont faits et se reprend : « Ça n'a pas d'importance. » *Réussir une chanson, c'est réussir à adapter quelques syllabes à quelques notes. Tout un art.*

Philippe Nemo laisse l'interview au flux et reflux des anecdotes et des confidences sans les forcer. Elles se mettent en place : l'enfance, les parents petits artisans, Sète, sa mère, Napolitaine qui aimait tant les chansons, le besoin viscéral d'indépendance, le don de l'amitié, les femmes, une femme. Quand il l'a connue elle était mariée, elle n'a pas pu garder un enfant de lui, elle ne peut plus en avoir. Alors il n'a pas voulu être père, ça lui aurait fait du mal. Et puis, pourquoi faire venir un enfant au monde, ce monde avec lequel il n'est pas d'accord ?

Pourtant la voix de Georges Brassens est celle d'un homme bien à l'aise, bien dans sa peau. Avec des doutes, bien sûr, et des questions par milliers, mais il donne l'impression d'avoir, sinon résolu, du moins dépassé un certain nombre de problèmes existentiels. Il a réfléchi à la mort, au bonheur, et il s'accepte. Il garde un optimisme généreux. Les choses peuvent aller mieux, mais il ne croit pas aux solutions collectives. S'il y croyait, il aurait abandonné sa guitare et serait allé militer.

L'optimisme généreux est la cause première du miracle Brassens, la qualité rare qui fait que l'on écoute, que l'on comprend, « même si on n'est pas lettré, moi je le suis à moitié ». *François Chaumette dit les poèmes de quelques chansons, jeu subtil de mots simples. On les connaît, on les découvre toujours.*

Georges Brassens parle, confie des bribes de vie, le reste s'imagine. « Je suis un « suggéreur », *dit-il. L'écouter, c'est rencontrer une tendresse qui n'englue pas, qui n'étouffe pas. Une tendresse respectueuse.*

COLETTE GODARD.

★ France-Culture, samedi 17, 14 h. 5, et lundi 19, 21 heures.

« LE BRUIT ET LA FUREUR »

Cette inguérissable blessure...

L'HERBE est brillante sur le terrain de golf en ce début d'avril, et les arbres portent des fleurs. C'est l'anniversaire de Benjy. Traversant la clôture, il se souvient d'un jour d'hiver, c'était un peu avant Noël, où il était passé au même endroit, avec sa sœur, par un froid glacial. Près du ruisseau, un autre épisode lointain lui revient en mémoire, *un soir où les* enfants avaient joué à s'éclabousser dans l'eau, puis deux d'entre eux s'étaient battus. Petits tableaux d'une vie familiale apparemment paisible, dans la campagne chatoyante du sud des Etats-Unis au commencement de ce siècle.

Pourtant chacun de ces souvenirs arrache à Benjy un gémissement de douleur.

Benjy a trente-trois ans, mais, comme le dit quelqu'un, il y a en fait trente ans qu'il a trois ans, car Benjy a cessé de grandir, il ne peut, comme d'autres, trouver de soulagement dans la colère ou dans la fuite, il est celui qui prend *tous* les coups, sa blessure est à vif, cette inguérissable blessure qui est en chacun de nous, plus ou moins dissimulée, et il crie sans réussir à se faire entendre...

Avec Joyce et Kafka, Faulkner est de ces écrivains dont l'œuvre, redécouverte au lendemain de la dernière guerre, a exercé sur la littérature contemporaine une influence décisive. *Le Bruit et la Fureur*, son quatrième roman, celui qui, dit-il, lui a causé « *le plus de peines et de tourments* », mais aussi celui dans lequel il a mis « *tout ce qu'* [il avait] *dans le ventre* » parce qu'il croyait alors, après l'échec de son précédent livre, qu'il ne serait plus jamais publié, est sans doute son œuvre la plus personnelle, la plus intérieure.

Faulkner a raconté lui-même la genèse du roman. « *J'avais songé,* expliqua-t-il à son traducteur, *qu'il serait intéressant d'imaginer les pensées d'un groupe d'enfants le jour de l'enterrement de leur grand-mère, dont on leur a caché la mort, leur curiosité devant l'agitation de la maison, leurs efforts pour percer le mystère, les suppositions qui leur viennent à l'esprit.* » Dès lors, l'histoire se mettra en place, vue d'abord par les yeux du jeune idiot, puis par ceux d'autres membres de la famille.

C'est ce lent cheminement d'une conscience mutilée (qu'exprime remarquablement Rufus dans le rôle de Benjy) que l'adaptation et la réalisation de Claude Mourthé restituent avec justesse dans le premier épisode. Dans les suivants se préciseront les contours de cet univers hostile auquel se heurtent ces personnages au fond de la détresse. Il est dommage que la présentation de Michel Mohrt donne en quelque sorte la clef de l'énigme avant que commence le récit. Pourquoi ne pas laisser l'auditeur pénétrer seul dans ce monde angoissant dont « le bruit et la fureur » vont peu à peu l'envahir ? — T. F.

★ Samedi 17 et suivants, France-Culture, 20 heures.

UNE LETTRE DE Mme GUIDEZ

Arbitraire pas mort !

Mme Guylaine Guidez, journaliste licenciée de Radio-France, nous demande, en vertu du droit de réponse, de publier la lettre suivante après la déclaration de la direction, citée dans le Monde *du 3 février, précisant que* « son licenciement ne comporte rien d'arbitraire ».

Au dix-neuvième siècle, on pouvait lire à l'entrée des ateliers de construction de la firme Schneider et Cie, ce règlement dont voici un extrait : « *Tout ouvrier qui, au second coup de cloche, ne sera pas à son travail, ou qui le quittera avant l'avertissement donné pour la suspension des travaux, perdra la valeur d'une heure de sa journée. En cas de récidive, l'ouvrier perdra sa place.* »

Naturellement, on sourit aujourd'hui en lisant ces lignes. Après un siècle de progrès social, nous n'en sommes plus là. Du moins le croyons-nous... Ce qui vient de se passer à Radio-France, durant ce mois de janvier, révèle que les nouveaux patrons « *à visage humain* » ne se comportent guère mieux qu'en 1850.

Je suis journaliste, titulaire de la carte professionnelle depuis 1964. J'ai été engagée à Radio-France après trois mois d'un essai réglementaire... et probant. Pendant trois ans, j'ai présenté les bulletins d'informations de France-Musique et participé aux journaux de France-Culture sans encourir de critiques ou de reproches, sans recevoir le moindre blâme. J'ai exécuté le travail qu'on me demandait, ni mieux ni moins bien que la plupart de mes confrères et consœurs. C'est du moins l'avis de chacun, et aussi, semble-t-il, celui de mes supérieurs hiérarchiques immédiats, puisqu'ils ne sont jamais venus, en trois ans, contredire l'opinion généralement admise.

Or, le 9 janvier dernier, j'ai été convoquée (pour la seule et unique fois) par le directeur de l'information de Radio-France, Jean Lefèvre, pour m'entendre signifier mon congé. « *Vous êtes inapte à exercer le métier de journaliste de l'audiovisuel* », devait-il déclarer en guise d'explication.

Durant les trois semaines qui ont suivi l'exécution de cette décision, il a été impossible d'obtenir la moindre information supplémentaire. Délégués du personnel et représentants syndicaux se sont succédé dans le bureau du directeur pour obtenir qu'il veuille bien étayer son jugement. En vain.

Aucune explication n'a jamais été fournie qui puisse venir éclairer un tant soit peu ce que la direction entendait par « *inaptitude* ». Une grève a été organisée et massivement suivie, pour forcer cette réserve, briser ce mutisme. En vain également. (...)

Une journaliste a été licenciée dans des conditions tragiques, injustes et absurdes. Pour l'exemple peut-être, pour mettre au pas les éléments d'une rédaction désormais terrorisée par la menace qui pèse sur elle. Il a en effet été démontré que l'arbitraire pouvait encore passer... Car ce licenciement a bel et bien été le plus bel acte arbitraire qu'on puisse imaginer, dans un milieu où l'on se déclare pourtant très attaché aux principes démocratiques.

Les films de la semaine



★ Raimu et Pierre Fresnay dans « Marius » de Marcel Pagnol (lundi 12, FR 3, 20 h 30).

● **OURAGAN SUR LE « CAINE », d'Edward Dmytryk. — Dimanche 11, TF 1, 20 h. 35.**

D'après un roman qui reçut le prix Pulitzer (le Goncourt américain) et qui fut également adapté au théâtre, un film ambigu sur la lâcheté d'un officier de marine paranoïaque et sur l'obéissance au pouvoir quel qu'il soit. Les affrontements psychologiques du procès — grand morceau cinématographique de la deuxième partie — sont bien traités, et Humphrey Bogart est inoubliable.

● **LA NUIT, de Michelangelo Antonioni. — Dimanche 11, FR 3, 21 h. 40.**

En vingt-quatre heures, le bilan de dix ans de vie commune, le récit de la mort d'un amour qui n'a pas résisté à l'épreuve du temps. Après la révélation de l'*Avventura*, le modernisme affirmé d'une écriture non psychologique, la poursuite d'une méditation sur l'angoisse contemporaine (la crise de civilisation des milieux intellectuels et bourgeois), le drame intérieur du couple et l'incommunicabilité. Il ne se passe presque rien — au sens dramatique — dans *la Nuit*. Le temps s'étire sur un rythme lent. Une femme se promène, s'arrête au pied d'un mur. Elle est cernée par la ville de béton. La réception nocturne n'a pas le grouillement qu'on trouverait dans un film de Fellini. Un jeu, une panne d'électricité à la suite d'un orage, sont les seuls incidents. Mais on sent tout un monde qui se décompose dans les salons dorés. Prisonniers de l'ennui, de l'atmosphère pesante de leurs sentiments dévalués, Giovanni (Marcello Mastroianni) et Lidia (Jeanne Moreau) vivent leur drame comme un mystère.

● **MARIUS, de Marcel Pagnol et Alexandre Korda. — Lundi 12 février, FR 3, 20 h. 30.**

Même si le Hongrois Alexandre Korda, grand homme du cinéma anglais, en a dirigé la réalisation, c'est Marcel Pagnol, le vrai père, le vrai créateur de ce film tiré de sa pièce. Jetons aux orties la vieille querelle du « théâtre filmé » née au début du parlant. L'histoire de Fanny séduite et abandonnée par Marius, qui lui préféra l'attrait des mers lointaines, de César le bougon au grand cœur, de Panisse le débonnaire et des habitués du bar de la Marine, est là, toute chaude de vie et d'humanité, marseillaise et universelle. Et quels acteurs !

● **PARMI LES VAUTOURS, d'Alfred Vohrer. — Mardi 13 février, FR 3, 20 h. 30.**

Encore le western allemand selon Karl May. Pierre Brice est toujours Vinnetou, Stewart Granger a remplacé Lex Barker et Alfred Vohrer a pris le relais d'Harald Reinl pour la réalisation, sans que cela fasse de différence.

● **NOUS VOULONS LES COLONELS, de Mario Monicelli. — Mercredi 14 février, FR 3, 20 h. 30.**

Organisation et échec vaudevillesques d'un coup d'Etat à la grecque, à Rome, par une ganache politique (le grand style d'Ugo Tognazzi) et des fantoches galonnés et gâteux. Mais le ton du film bascule d'une manière imprévue ; ce qui était d'une drôlerie irrésistible devient inquiétant. Mario Monicelli a réussi une étonnante comédie politique sur la mort possible de la démocratie italienne et l'instauration légale d'un nouveau fascisme.

● **LE MAJORDOME, de Jean Delannoy. — Jeudi 15 février, FR 3, 20 h. 30.**

Impossible de voir à la télévision *les Diaboliques* ou *la Vérité*, dont les droits ne sont pas libres. Pour son hommage à Paul Meurisse (dont on sait qu'il a rarement trouvé au cinéma des rôles à sa mesure), FR 3 a dû se rabattre sur cette médiocre parodie de série noire (Delannoy, hélas ! n'est pas Lautner pour un exercice de ce genre) où l'acteur joue, avec flegme, un personnage de routine.

● **LA MOUTARDE ME MONTE AU NEZ, de Claude Zidi. — Jeudi 15 février, A 2, 21 h.**

Après avoir dirigé les Charlots dans leurs ébats burlesques, Claude Zidi utilise habilement Pierre Richard, plus hurluberlu que jamais, dans ce vaudeville endiablé et jamais vulgaire où abondent quiproquos et poursuites, où la rencontre d'une société provinciale au maire collet monté et d'une extravagante troupe de cinéma a des effets explosifs.

RACHEL, RACHEL, de Paul Newman. — Vendredi 16 février, A 2, 23 h.

Histoire d'une fille de province ni belle ni laide, mais ordinaire et résignée à vivre dans la solitude, qui brusquement renaît à la vie, sauvée par le choc moral que lui a causé la goujaterie d'un homme. Paul Newman produisit et réalisa ce film — d'après un roman de Margaret Laurence — parce qu'il voulait que son épouse, Joan Woodward, jouât le personnage de Rachel. Etude de mœurs et portrait féminin, c'est une belle réussite du metteur en scène et de l'interprète.

● **AFRICA EXPRESS, de Michele Lupo. — Dimanche 18 février, TF 1, 17 h. 50.**

Les exploits et les charmes d'Ursula Andress, qui se déguise en nonne pour confondre Jack Palance, mais montre aussi ses seins, ne suffisent pas à sauver de la médiocrité, de l'insignifiance, ce film d'aventures africaines où cabotine la guenon Biba.

● **LE DERNIER TRAIN DE GUN HILL, de John Sturges. — Dimanche 18 février, TF 1, 20 h. 35.**

Les bons westerns étant rares ces temps-ci, on aimera, on appréciera celui-ci, qui date de la grande époque où John Sturges (*Coup de fouet en retour*, *Règlement de comptes à O.K. Corral*, *le Trésor du pendu*) était un authentique auteur du genre. Sujet dépouillé jusqu'à la tragédie et mise en scène baroque s'accordent dans un univers moral où est bien posé le problème de la justice sociale, où s'affrontent magnifiquement Kirk Douglas et Anthony Quinn.

● **LE CHEVALIER DE MAUPIN, de Mauro Bolognini. — Dimanche 18 février, FR 3, 22 h. 40.**

Prenant prétexte d'un roman de Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, dont l'héroïne s'habille en homme, Bolognini a satisfait sa misogynie en jouant des équivoques sexuelles du travesti. Sa Magdeleine (Catherine Spaak) attire les hommes lorsqu'elle passe pour un garçon et doit emprunter l'habit d'une prostituée pour se faire accepter comme femme. Le thème de l'homosexualité se déguise des aventures libertines d'un dix-huitième siècle avec guerre en dentelles. Esthétiquement, c'est d'un raffinement superbe : des tableaux qu'on dirait peints par Watteau et « l'enfer » d'un lupanar à la Goya.

● **FANNY, de Marcel Pagnol et Marc Allégret. Lundi 19 février, FR 3, 20 h. 30.**

Une fille enceinte abandonnée, un brave homme qui l'épouse et donne son nom à l'enfant, le retour du vrai père après la naissance, ce pourrait être un mélodrame. Marcel Pagnol a donné à tout cela la vérité du cœur, des sentiments, de la réalité quotidienne. Et Marseille, qu'on ne voyait pas au théâtre apporte au film son atmosphère. On est bien loin des fictions romanesques. On est en pleine vie avec ces acteurs qui sont à jamais les personnages de l'auteur. Dans les « Césars » de cinquante ans de cinéma français récemment décernés, Pagnol fait partie des grands oubliés. La trilogie *Marius*, *Fanny*, *César*, devrait figurer dans les dix meilleurs films de ces cinquante ans.

● **LA DERNIÈRE CORVÉE, d'Al Ashby. Lundi 19 février, TF 1, 20 h. 35.**

Sa présentation au Festival de Cannes 1974 et le Prix d'interprétation masculine donné à Jack Nicholson pour un numéro d'acteur très chargé, ont fait surestimer par la critique ce film certes brillant mais racoleur et faussement social, où sont accumulées toutes les conventions douteuses de l'initiation virile d'un jeunot paumé par deux marins (dont un Noir) roulant les épaules et traînant leur petit copain de beuverie en bordel.

Écouter-voir

● **ENQUÊTE : LE SAINT-SUAIRE DE TURIN. — Lundi 12 février, TF 1, 20 h. 35.**

Bien troublante, cette affaire du Saint-Suaire de Turin. En 1898, un avocat italien passionné de photographie découvre sur la relique conservée depuis quatre siècles dans une chapelle de la cathédrale, l'empreinte d'un homme crucifié. S'agit-il du linceul qui enveloppa le corps du Christ ? Plusieurs indices concordent : le tissu est identique à ceux de l'époque, les grains de pollen recueillis sur la pièce de lin prouvent que celle-ci a été exposée en Terre sainte, et les traces de blessures relevées sur la silhouette correspondent exactement au supplice décrit dans les Evangiles.

*Faut-il conclure à l'authenticité du Saint-Suaire ? Si l'hypothèse d'un faux semble pouvoir être écartée, nul ne peut dire, en l'état actuel des recherches, quelle est la matière dont est faite l'image ni par quel procédé celle-ci s'est imprimée. Le deuxième congrès de sindonologie (ou science du suaire) a fait le point récemment à Turin, à l'occasion de la présentation de la relique (*le Monde *du 11 octobre). Les travaux se poursuivent, et de nouveaux résultats seront publiés dans deux ans.*

● **DRAMATIQUE : LA FORCE DE L'HABITUDE. — Jeudi 15 février, France-Culture, 20 heures.**

Lucien Attoun présente, dans son Nouveau répertoire dramatique, la création radiophonique en langue française de l'une des plus belles pièces de Thomas Bernhard, l'un des plus grands écrivains contemporains de langue allemande et des plus joués dans les pays germaniques, dont les pièces sont encore inédites en France (seul l'Ignorant et le Fou *a été présenté l'an dernier au Théâtre Oblique).*

La virtuosité dans le refus de la vie à travers l'impossible transformation d'une troupe de cirque en ensemble musical, la mort bienfaisante et insupportable d'une culture : une pièce sinistre et drôle à la fois.

● **DRAMATIQUE : IL ÉTAIT UN MUSICIEN, LISZT. — Jeudi 15 février, A 2, 20 h. 30.**

Pianiste virtuose, chef d'orchestre admiré, compositeur souverain, Franz Liszt fut, à la cour de Weimar, pendant vingt ans, l'animateur d'une vie musicale exceptionnelle. « Prodigieusement radio-actif, *selon l'historien Emile Vuillermoz,* il envoûta les foules et les femmes ». *Pourtant, la cinquantaine passée, en pleine gloire, il décide de prendre les ordres mineurs et de renoncer, sinon aux fêtes mondaines, du moins aux aventures amoureuses. Peine perdue : après tant d'autres, de la comtesse d'Agoult à la princesse de Sayn-Wittgenstein, la comtesse Olga Janina le poursuit jusque dans l'enceinte de la villa d'Este. L'abbé succombera à la tentation.*

Claude Chabrol a choisi cet épisode de la vie de Liszt, sur un scénario de Jean Curtelin, pour introduire le profane à l'art du prestidigitateur des Rhapsodies hongroises.

● **UN HOMME, UNE VILLE : CAMUS A ALGER. — Vendredi 16 février et suivants, France-Culture, 14 h. 45.**

Pour explorer le monde de Camus, Jean Montalbetti et Jean-Claude Loiseau ont fait appel à Jules Roy, né en Algérie comme l'auteur de l'Etranger, *et, comme lui, issu d'un milieu modeste. De six ans aîné de Camus, Jules Roy, qui fut son ami, est donc retourné dans l'Algérie indépendante après avoir été l'un des témoins déchirés de ses drames.*

Sur le thème d' « une jeunesse algérienne », *la première période tourne autour du quartier de Belcourt, où Camus vécut ses dix-sept premières années, décrit l'école communale, le lycée, l'université, évoque la plage de Bab-el-Oued, où le Théâtre du travail donnait ses représentations. Les deux émissions suivantes s'intéresseront aux* « racines méditerranéennes », *puis au dilemme* « la justice et la mère ». *Des Algériens témoignent.*

● **OPÉRA-COMIQUE : LE ROI MALGRÉ LUI, de Chabrier. — Samedi 17 février, FR 3, 20 h. 30.**

L'histoire du roi malgré lui c'est celle d'Henri de Valois, futur Henry III, provisoirement roi de Pologne par la volonté de sa mère, Catherine de Médicis, et qui, après avoir tout fait (jusqu'au complot !) pour être chassé d'un trône qui l'afflige, décide de rester pour les beaux yeux d'une Polonaise dont il envoie le mari en ambassade ailleurs.

Créé en 1887 avec un succès qui semblait durable, l'opéra-comique d'Emmanuel Chabrier n'a connu depuis cette époque que des reprises éclatantes mais sans lendemain, sans doute parce que si la partition est un chef-d'œuvre d'invention piquante et de tendresse, le livret reste assez embrouillé. Le Théâtre du Capitole de Toulouse, qui avait été, en 1892, la première scène de province à accueillir l'ouvrage, a tenté, en avril dernier, de le ressusciter. Malgré les insuffisances de cette production, qui aurait exigé autant de soin que Fidelio, *malgré des coupures regrettables et une distribution seulement honnête, l'initiative du Capitole reste exemplaire face à l'inertie de la plupart des théâtres français et l'œuvre résiste parce qu'il y a trop de trouvailles rythmiques et tant de volupté dans l'instrumentation ou le traitement des voix qu'on ne peut tout de même pas s'y tromper : il s'agit bien d'un chef-d'œuvre.*

● **DOCUMENTAIRE : L'AVENTURE DE L'ART MODERNE. — Dimanche 18 février et suivants, FR 3, 20 h. 30.**

En treize émissions d'environ une heure chacune, André Parinaud entreprend de retracer l'aventure de l'art moderne : une aventure que traversent bien d'autres aventures, qui ne saurait s'étudier aujourd'hui hors du contexte historique, hors de l'évolution de la société du moment. Cette série prétend en tenir compte. A la vision, cela apparaît peu. Les commentaires « off », deux ou trois documents intercalés entre les œuvres et les entretiens, ne suffisent pas à sortir de l'éclairage traditionnel de l'art par l'art.

Il en est en fait de cette série comme de tous les essais de grandes synthèses encyclopédiques de vulgarisation, qui apportent certes des éléments d'information, donnent à voir, mais ne sont finalement satisfaisantes pour personne.

Le ton malgré tout est supportable, et l'ensemble doit de sa tenue à la caméra très professionnelle, mobile, tournante et ajustée de Carlos Vilar-Debo.

● **REPORTAGE : ENFANCE/MUSIQUE. Dimanche 18 février, TF 1, 22 h. 15.**

Pourquoi un enfant apprend-il à jouer du piano, du violon ou de la flûte ? Vocation, ambiance familiale, choix des parents ? Mais aussi, qui enseigne la musique, que valent les professeurs privés ? Il y a tant de façons de s'y prendre, tant de pédagogies diverses aux résultats imprévisibles...

Tous ces problèmes complexes entre l'enfant et la musique, l'émission réalisée par Benoît Jacquot pour la série « Arcana » se contente de les évoquer sans tirer de conclusions, sans autre commentaire que la juxtaposition de climats ambigus laissant au spectateur l'occasion d'exercer son sens critique. Pour ceux qui aiment la « musique-discipline » (avec le sourire), la séance de dressage sympathique pour violonistes en herbe conduits par Alfred Lowenguth apparaîtra comme l'idéal. D'autres préféreront le genre « professeur laissant son élève improviser « du Ber » et l'aidant ensuite à noter son inspiration ». On s'apitoiera sur les gammes, on s'amusera de la petite fille qui ne sait pas très bien si elle aime le piano... ; on sourira ou on trouvera le numéro de coquetterie féminine tellement triste qu'on soupçonnera le réalisateur d'un peu de complaisance, alors qu'il y aurait mieux à faire — pourquoi pas un dossier critique de l'enseignement musical ? Mais en quarante minutes ce serait sans doute un peu court.

RADIO-TELEVISION

Ces programmes sont donnés sous réserve, des mouvements de grève pouvant entraîner l'application du « programme minimum ».

Samedi 10 février

CHAINE I : TF 1

20 h. 35, Variétés : Autour du chapiteau, avec Sacha Distel, Sheila, Jean Vallée.

21 h. 35, Série américaine : Les héritiers.

L'idylle entre Rudy et Maggie est interrompue par les problèmes posés par la fille de Maggie, adolescente trop précoce.

CHAINE II : A 2

20 h. 30, Série : Les enquêtes du commissaire Maigret (Liberty Bar, de G. Simenon, réal. J.-P. Sassy, avec J. Richard, G. Leclerc, A. Van Verbeck).

William Brown, un Australien qui habite depuis dix ans près de Cannes, a été assassiné d'un coup de couteau. L'enquête se révèle difficile.

21 h. 55, Récital de piano.

CHAINE III : FR 3

20 h. 30, Retransmission théâtrale : Feu la mère de madame, de G. Feydeau ; mise en scène : R. Gérôme ; réal. J. Hubert, avec : B. Blier, J.-C. Arnaud, J. Gauthier, C. Muller.

Scènes de ménage et quiproquos.

21 h. 10, Reportage : Toute l'année du gnou, réal. A. Root (rediffusion).

L'histoire de la migration annuelle d'un million et demi de gnous à travers les plaines de Serengeti, en Afrique. On y voit les troupeaux agressés par les léopards et les lions, les traversées de rivières, les naissances...

FRANCE-CULTURE

19 h. 25, Les I-Ching ou la divination chinoise ;

20 h., « Vie et mort d'une parole », de J.-P. Colas, musique de C. Ravier, avec... L. Terzieff, S. Artel, N. Tabaglio, J.-L. Philippe et R. Bensimon ; 21 h 55, Ad lib., avec M. de Breteuil ; 22 h. 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

20 h. 3, Concours international de guitare ; 20 h. 30, Echanges internationaux... Entrée de jeu : « Cantate the Morning » (Horn) ; « Delphine », « Florio » (Schubert) ; « Ramenta o bella Irena », « l'Amour funeste », « Cette prière précieuse » (Donizetti) ; « Quatre chansons de Ronsard » (Milhaud), « Caprice pour une voix » (B. Jolas) ; « Lieder song, opus 68 » (Strauss), avec E. Pargelis, soprano, et M. Slorgec, piano ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., Jazz vivant ; 0 h. 5, Concert de minuit... Printemps de Prague 78 : Mozart, Brahms ; 1 h., Banc titres : Roussel, B. Jolas, E. Carter, E. Brown, G. Ligeti.

Dimanche 11 février

CHAINE I : TF 1

19 h. 25, Les animaux du monde.

Avec Claude Bernard.

20 h. 30, FILM : OURAGAN SUR LE CAINE, d'Ed. Dmytryk (1954) ; avec H. Bogart, J. Ferrer, V. Johnson, F. Mac Murray. (Rediffusion.)

En 1944, un jeune officier embarqué sur un dragueur de mines destitue le commandant — paranoïaque — qui a mis le navire en danger. Il est traduit pour mutinerie devant un conseil de guerre.

CHAINE II : A 2

19 h. 15, Ce monde merveilleux de Walt Disney.

20 h. 30, Téléfilm : La terre de la grande promesse (deuxième partie), d'A. Wadja.

Une vaste fresque du capitalisme naissant en Pologne. De l'ascension de trois industriels à la révolte de la classe ouvrière, à la fin du dix-neuvième siècle.

CHAINE III : FR 3

20 h., La grande parade du jazz : World's greatest jazz band.

20 h. 30, Reportage : Ribenne en Lozère (II. — Quand le train part, il faut le suivre), de P. Dumayet, P. Lamaison et E. Claverie, réal. H. Basle.

L'histoire d'un petit village du Gévaudan analysée à travers deux de ses institutions : le mariage et l'héritage.

21 h. 40, FILM : LA NUIT, de M. Antonioni, ou court métrage : DAMIA.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : A. Robbe-Grillet (et à 14 h.) ; 7 h. 7, La fenêtre ouverte ; 7 h. 15, Horizon, magazine religieux ; 7 h. 40, Chasseurs de son ; 8 h., Orthodoxie et christianisme oriental ; 8 h. 30, Protestantisme ; 9 h. 10, Ecoute Israël ; 9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : la libre pensée française ; 10 h., Messe dans la chapelle des Franciscaines à Paris ; 11 h., Regards sur la musique : le Ramède de fortune (G. de Machaut) ; 12 h. 5, Disques ; 12 h. 37, La lettre ouverte à l'auteur ; 12 h. 45, Inédits du disque ;

14 h. 5, « l'Intérieur de la tour », une étude du poète G. de Nerval ; 16 h. 5, Les musiciens français : P. Sciortino ; 17 h. 30, Rencontre avec... H. Caillavet ; 18 h. 30, Disques ; 19 h. 10, Le cinéma des cinéastes ;

20 h., Poésie : A. Robbe-Grillet et Jean Daive ; 20 h. 40, Atelier de création radiophonique : « Traces », par J. Bollery et R. Farabet ; 23 h., Black and blue ; 23 . 50, Poésie : Jean-Claude Milner.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Musique Chantilly : A. Adam, P. Duclos, Meyerbeer, H. Haydegg, E. Strauss, F. Lehar, H. Sandauer, J. Strauss ; 8 h., Cantate pour le dimanche de la Septuagésime ; 9 h. 7, Echanges internationaux : « l'Orgue mystique » (C. Tournemire) ; 9 h. 30, Concerts ; 11 h., En direct du Théâtre d'Orsay : « Sonate n° 2 en fa majeur » (Brahms), « Sonate en la majeur » (Beethoven), par E. Peclard, violoncelle, et J.-P. Heisser, piano ; 12 h., Musiques chorales : Britten ; 12 h. 35, Chasseurs de son ; 13 h., Portrait en petites touches (J.-S. Bach) ;

14 h., La tribune des critiques de disques : « Quatrième Symphonie », de Mahler ; 17 h., Concert-lecture : autour de Ivo Malec ; 18 h., Opéra-bouffon : « le Barbier de Séville » (Rossini) ; 19 h. 35, Jazz, s'il vous plaît ;

20 h., Equivalences : Schubert, Chopin, Ravel ; 20 h. 30, Les concerts publics « inédits » de Furtwaengler... à Wiesbaden, le 10 juin 1949, par l'Orchestre philharmonique de Berlin : « Préludes de Palestrina » (Pfitzner) ; « Symphonie n° 40 en sol mineur » (Mozart) ; « Symphonie n° 4 en mi mineur » (Brahms).

Lundi 12 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 50, Acilion et sa bande ; 14 h. 20, Les après-midi de TF 1 d'hier et d'aujourd'hui ; 18 h., TF 4 ; 18 h. 25, Pour les petits ; 18 h. 30, L'île aux enfants ; 18 h. 55, Feuilleton : L'étang de la Breure ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 45, C'est arrivé un jour.

20 h. 35, Enquête : Le témoin silencieux, le saint suaire de Turin, de D. W. Rolfe.

Lire nos « Ecouter-Voir ».

21 h. 35, Débat : avec MM. A. Legrand, membre de la commission internationale de sindonologie, Bréhant, membre de l'académie de médecine, I. Wilson, historien, Jammet, physicien atomiste.

22 h. 30, Magazine : Les grandes expositions de J. Plessis. (Cinq mille ans d'art en Inde).

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame (Les mal-lotis) ; 15 h., Téléfilm américain : Los Bravos.

Un poste a été établi au lendemain de la guerre de Sécession, à Fort-Bravo.

16 h. 25, Emission pédagogique ; 17 h. 25, Fenêtre sur... parlons de médecine ; 17 h. 55, Récré A 2.

18 h. 35, C'est la vie : les handicapés mentaux ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club (Enrico Macias).

20 h. 30, Variétés : Michel Sardou.

21 h. 40, Magazine : Question de temps (L'Europe de la santé).

Comment se soignent nos voisins anglais, allemands, italiens ? Quels avantages ou inconvénients leurs systèmes de santé présentent-ils par rapport au nôtre ? Trois enquêtes (en Grande-Bretagne : Grandeur et servitude de la médecine étatisée ; en Allemagne : Une population sur-soignée ; en Italie : Inflation des médecins) accompagnent le débat animé par J.-P. Elkabbach et M. Allain-Regnault.

22 h. 40, Magazine : Zig-zag (La ballade de Ben Shahn), réal. Cl. Ventura.

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : Olivier Clément ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, FILM (cinéma public) : MARIUS, de M. Pagnol et A. Korda (1931), avec Raimu, P. Fresnay, O. Demazis, A. Rouffe, Charpin, R. Vattier. (N. Rediffsuion.)

Malgré son amour pour une petite marchande de coquillages dont il a fait sa maîtresse, le fils d'un cafetier du Vieux Port, à Marseille, ne résiste pas à l'appel de l'aventure et s'embarque comme marin.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h., 19 h. 55 et 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins de la connaissance... Le prophétisme de Tolstoï ; à 8 h. 32, L'homme dans l'univers ; 8 h. 50, Echec au hasard ; 9 h. 7, Les lundis de l'histoire : « La société anglaise », de F. Bedarida, et « L'économie de la Grande-Bretagne à l'époque victorienne » ; 10 h. 45, Le texte et la marge ; 11 h. 2, Evénement-musique ; 12 h. 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Atelier de recherche vocale ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « Une passion pour Che Guevara », de J. Cau ; 14 h. 45, Les après-midi de France-Culture : pour une nouvelle condition de l'artiste ; 16 h. 50, Libre appel au sénateur H. Caillavet ; 17 h. 32, Nouvelle musique anglaise ; 18 h. 30, Feuilleton : « La certaine France de mon grand-père », d'H. Poulaille ; 19 h. 25, Présence des arts : l'audiovisuel et l'art ;

20 h., Paroles et écrits du bocage : « les Patiences au bord de l'eau », avec R. Dubillard et A. de Carvalho ; 21 h., L'autre scène ou les vivants et les dieux : l'amande mystique ; 22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : « Bleu de sax sur fond d'orgue » ;

13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ; 14 h., Musique en plus : Offenbach, Jussenhoven, Burkhard, Cieber ; 14 h. 35, « Concerto pour clavecin » (Bach) ; 15 h., Musique-France-Plus : Tansman ; 17 h., En direct du Studio 111... Récital de chant : M. Egel (Loewe) ;

18 h. 2, Kiosque ; 19 h. 5, Jazz pour un kiosque ;

20 h., Les grandes voix : hommage à Ninon Vallin ; 20 h. 30, En direct de l'Auditorium 105... « Variations sur un thème de Mozart » (Chopin) ; « Quatre dizains de la Délie de Scène » (Casanova) ; « Petite Symphonie » (Gounod) ; « Sonate pour piano » (Bartok) ; « Octuor » (Bull), par la formation de chambre du Nouvel Orchestre philharmonique, direction J. Baudry. Avec M. Drewnowski, piano ; 22 h., Ouvert la nuit ; 23 h., Le masque et le fantasme ; 1 h., Douces musiques.

Mardi 13 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 45, Acilion et sa bande ; 14 h. 15, Le regard des femmes ; 16 h. 35, FILM : LE SIXIEME CONTINENT, de B. Vailati et F. Quilici.

18 h., TF 4 ; 18 h. 25, Pour les petits ; 18 h. 30, L'île aux enfants ; 18 h. 55, Feuilleton : L'étang de la Breure ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 45, C'est arrivé un jour.

20 h. 35, Documentaire : Des paysans (n° 2, « le pain »).

Jean-Claude Bringuier et Hubert Knapp ont accompagné une équipe de chercheurs qui met en fiches un village des Pyrénées. Ils ont fait parler ces paysans un peu blessés d'être traités comme des objets d'enquête, et ils ont découvert — ou cru découvrir — la réalité d'un monde rural trop souvent méconnu.

21 h. 35, Dramatique : Le facteur de Fontcabrette, réal. R. Bernard, avec H. Genès, M. Sarcey, S. Martina, M. Amyl...

Sylveste, le facteur, « l'homme de lettres », comme on l'appelle, n'aime pas transmettre les mauvaises nouvelles. Alors il les remplace par des bonnes, mais la vérité n'y trouve pas son compte. Quand on s'en aperçoit, on le met au ban du village. Tout s'arrangera pourtant un soir de Noël : heureuse conclusion d'un conte simple et gai.

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame ; 15 h., Emissions pédagogiques : Cousons, cousines ; 15 h. 30, Libre cours ; 17 h. 25, Fenêtre sur... cinéma d'ailleurs ; 17 h. 55, Récré A 2 ; 18 h. 35, C'est la vie : les handicapés mentaux ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club (Enrico Macias).

20 h. 40, Les dossiers de l'écran, série Holocauste.

Lire nos articles page 9.

Vers 22 h., Débat : La montée du nazisme.

Avec MM. A. Grosser, professeur à l'Institut des sciences politiques ; R. Loewenthal, historien, G. Kiersch, professeur de sciences politiques à l'université de Berlin, historien.

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : le Centre national des indépendants paysans ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, FILM (cinéma pour tous) : PARMI LES VAUTOURS, d'A. Vohrer (1965), avec S. Granger, P. Brice, E. Sommer, G. George, W. Barnes, R. Baldini.

De dangereux aventuriers pillent et tuent, mettent leurs crimes sur le compte des Indiens. Un chef apache et un trappeur blanc, son ami, s'emploient à les démasquer.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h., 19 h. 55 et 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins de la connaissance... Le prophétisme de Tolstoï ; à 8 h. 32, L'homme dans l'univers ; 9 h. 7, Matinée des autres : les symboles en Afrique ; 10 h. 45, Un quart d'heure avec... E. de La Rochefoucauld ; 11 h. 2, Nouvelle musique anglaise ; 12 h 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Libre parcours variétés ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « Feux et Lieux », de G. Piroué ; 14 h. 45, Les après-midi de France-Culture : carrefour des Français ; à 16 h. 50, Libre appel au docteur N. Onetto, pédiatre ; 17 h. 32, Nouvelle musique anglaise ;

18 h. 30, Feuilleton : « La certaine France de mon grand-père », d'H. Poulaille ; 19 h. 25, Sciences : la richesse animale ;

20 h., Dialogues : post-marxisme et post-capitalisme, avec André Gorz et Paul Thibaud ; 21 h. 15, Musiques de notre temps : Georges Auric ; 22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : « Bleu de sax sur fond d'orgue » ;

13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ; 14 h., Musique en plume : Messager, Strauss, Mozart, Messner, Dvorak ; 14 h. 30, Les enfants d'Orphée ; 15 h. 5, Musique-France-Plus : Machaut, Faure, Liszt, Emmanuel ; 16 h. 30, Musiques rares ; 17 h., La fantaisie du voyageur ;

18 h. 2, Kiosque ; 18 h. 30, Rideau pour un kiosque ; 19 h. 5, Jazz pour un kiosque ;

20 h. 30, En direct du Grand Auditorium de la Maison de la Radio-France... « Manfred », ouverture (Schumann) ; « Concerto pour piano n° 1 en si bémol mineur » (Tchaïkovski) ; « le Prince de bois » (Bartok), par le Nouvel Orchestre philharmonique de Radio-France. Direction G. Amy. Avec E. Leonskaia, piano ; 23 h., Ouvert la nuit : le masque et le fantasme ; 1 h., Jazz-pastel.

Mercredi 14 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 35, Les visiteurs du mercredi ; 17 h. 50, Sur deux roues ; 18 h., TF 4 ; 18 h. 25, Pour les petits ; 18 h. 30, L'île aux enfants ; 18 h. 55, Feuilleton : L'étang de la Breure ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 45, C'est arrivé un jour ; 19 h. 55, Tirage du loto.

20 h. 35, Dramatique : Un fils pour l'automne, de J.-P. Marchand, avec J.-P. Dagot, S. Massarenti, G. Mnich, C. Tissot.

Marco, quarante ans, avait une vie solitaire, égoïste et tranquille, quand un enfant de douze ans lui apprend à aimer et à souffrir. Des personnages de toutes les couleurs, ni bons ni mauvais, surgissent sous le regard passionné de Jean-Pierre Marchand, un de nos vrais auteurs de télévision.

22 h. 10, Magazine : Euro 9 (Les enfants oubliés de l'Europe).

Les « enfants oubliés », ce sont les régions où se développent des mouvements autonomistes. La télévision allemande a enquêté en Bretagne et en Occitanie, en Ecosse et au Pays de Galles, en Wallonie et en Bavière.

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame ; 15 h. 15, Série : Les Robinsons suisses ; 16 h. 10, Récré A 2 ; 18 h. 35, C'est la vie : les handicapés mentaux. 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club (Enrico Macias).

20 h. 35, Les Muppets (avec Flo Henderson) ; 21 h. 5, Mi-fugue, mi-raison : Jeunes chercheurs et inventeurs.

A travers une visite au musée du Conservatoire des arts et métiers et le témoignage de jeunes scientifiques sur leurs travaux dans les domaines de l'aérospatiale et des télécommunications, une initiation à la recherche et un appel à l'invention...

22 h. 20, Magazine médical : Les jours de notre vie (Les sons retrouvés).

La précédente émission avait décrit le monde des surdités, du nouveau-né au vieillard. Ce deuxième volet traite des différentes armes dont dispose la médecine pour les combattre ou les prévenir.

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : la Confédération générale des cadres ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, FILM (un film, un auteur) : NOUS VOULONS LES COLONELS, de M. Monicelli (1973), avec U. Tognazzi, C. Dauphin, F. Périer, L. Puglisi, T. Bianchi.

A Rome, un député de droite organise un coup d'Etat avec de vieux officiers en retraite et des appuis dans la bourgeoisie d'affaires.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h., 19 h. 55 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins de la connaissance... le prophétisme de Tolstoï ; à 8 h 32, L'homme dans l'univers ; 8 h. 50, Echec au hasard ; 9 h. 7, Matinée des sciences et techniques ; 10 h. 45, Le livre, ouverture sur la vie ; 11 h. 2, Nouvelle musique anglaise ; 12 h. 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Orchestre national de chambre de Toulouse, dir. G. Armand ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « Rome sous la pluie », d'A. Burgess ; 14 h. 45, L'école des parents et des éducateurs ; 15 h. 2, Les après-midi de France-Culture... l'ethnologie ; à 16 h. 50, Libre appel sur l'actualité ; 17 h. 32, Nouvelle musique anglaise ;

18 h. 30, Feuilleton : « la Certaine France de mon grand-père », d'H. Poulaille ; 19 h. 25, La science en marche : vivre plus longtemps ;

20 h., La musique et les hommes : chant profond juif ; 22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Eveil à la musique ; 9 h. 17, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : « Bleu de sax sur fond d'orgue » ; 13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ;

14 h., Eveil à la musique ; 14 h. 15, Musique en plume : S. Lancen, Bonneau ; 14 h. 35, « Concerto pour hautbois et orchestre à cordes » (Roman) ; 15 h., Musique-France-Plus : Ballif ; 16 h. 30, La pause tartine ; 17 h., La fantaisie du voyageur ;

18 h. 2, Kiosque ; 18 h. 30, Ecran pour un kiosque ; 19 h. 5, Jazz pour un kiosque ;

20 h. 30, Musique à découvrir... « Poème pour quatuor à cordes » (Dupin) ; « le Temps » (Martelli) ; « Création » (Calmel), par le Quatuor Margand, dir. P.-M. Le Conte ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., Le masque et le fantasme ; 1 h., Douces musiques.

Les écrans francophones

Lundi 12 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Jean Christophe ; 21 h., *le Pistolero de la rivière Rouge*, film de R. Thorpe.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Mission impossible ; 21 h., *Quadrille*, film de Sacha Guitry.

TELEVISION BELGE : 19 h. 50, *Conseils juridiques* ; 20 h., Holocauste. — R.T. bis : 20 h., Lohengrin.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Passe et gagne ; 20 h. 30, Variété : Dian Dufresne ; 21 h. .0, A vous... Michel Soutter.

Mardi 13 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Ardéchois cœur fidèle ; 21 h., *Laissez aller, c'est une valse*, film de G. Lautner.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Boney ; 21 h., *les Voleurs de trains*, film de B. Kennedy.

TELEVISION BELGE : 20 h., Variétés ; 20 h. 45, Comptes à rendre. — *R.T. bis* : 20 h., Seniorama-jeu ; 20 h. 25, Li Babo.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Passe et gagne ; 20 h. 25, Tell quel.

Mercredi 14 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hit-parade ; 21 h., *la Comtesse de Hong-kong*, film de C. Chaplin.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Le riche et le pauvre ; 21 h., *la Nuit américaine*, film de F. Truffaut.

TELEVISION BELGE : 20 h., *l'Ecole des femmes* ; 21 h. 45, L'enfant et la société. — *R.T. bis*, 20 h., *Mr. Smith va au Sénat*, film de F. Capra.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Passe et gagne ; 20 h. 20, Concert par l'Orchestre de la Suisse romande (Beethoven, Schubert) ; 21 h. 15, *le Diable par la queue*, film de P. de Broca.

Jeudi 15 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Pot-Bouille ; 21 h., *Comptes à rebours*, film de R. Pigault.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Mannix ; 21 h., *Géant* (première partie), film de G. Stevens.

TELEVISION BELGE : 20 h., Article savoir ; 20 h. 20, *les Tueurs de San-Francisco*, film de R. Nelson.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Passe et gagne ; 20 h. 25, Temps présent ; 21 h. 25, U.. juge, un flic.

Vendredi 16 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., La course autour du monde ; 21 h., *la Guerre des cerveaux*, film de B. Haskin.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., François Gaillard ou la vie des autres ; 21 h., *Géant* (deuxième partie), film de G Stevens.

TELEVISION BELGE : 20 h., A suivre ; 21 h. 50, J.T. 2. — *R.T. bis* : 20 h., *La lumière des justes* ; 20 h. 50, Vendredi sports.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Passe et gagn ; 20 h. 20, *Concert de l'Orchestre de chambre de Lausanne* ; 22 h. 5, Je suis un fou.

Samedi 17 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Baretta ; 21 h., *la Chanson du souvenir*, fil. de C. Vidor.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Chrono ; 20 h. 30, Le redoutable ; 21 h. 10, *Jeff*, film de J. Herman.

TELEVISION BELGE : 20 h., Le jardin extraordinaire ; 20 h. 25, *le Prisonnier de la deuxième avenue*, film de M. Frank.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Rendez-vous ; 20 h. 25, La lumière des Justes ; 21 h. 20, Chansons à la carte.

Dimanche 18 février

TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Les brigades du Tigre ; 21 h., *l'Arrangement*, film d'E. Kazan.

TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Dan August ; 21 h. 10, *Passeport pour Pimlico*, film de M. Cornelius.

TELEVISION BELGE : 20 h., Chansons à la carte ; 21 h. 15, Caméra-sport.

TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h., Sous la loupe ; 20 h. 15, Alex Métayer ; 21 h Con 'urs international pour jeunes danseurs.

RADIO-TELEVISION

Jeudi 15 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 50, Objectif santé ; 14 h., Acilion et sa bande ; 18 h., TF 4 ; 18 h. 25, Pour les petits ; 18 h. 30, L'île aux enfants ; 18 h. 55, *Feuilleton : L'étang de la Breure* ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 40, Emission réservée aux formations des partis politiques : La majorité ;

20 h. 35, Série : Le roi qui vient du Sud (2. — Le panache blanc, 1576-1584), de C. Brulé, réal. M. Camus, avec J. Barney, C. Vernet, R. Carel, N. Silberg...

La vie tumultueuse du roi de Navarre, qui n'est pas encore roi de France, mais qui, devenu gouverneur de Guyenne, montre la voie de la tolérance. Catherine de Médicis s'inquiète de sa popularité croissante.

21 h. 30, Magazine : L'événement ; 22 h. 35, Ciné-première (avec J. Farran).

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame : Semblables et différents ;

Dernier volet de l'enquête consacrée aux maladies mentales et à leurs traitements.

15 h., Série : Les rues de San-Francisco ; 15 h. 55, L'invité du jeudi : Rolf Liebermann ; 17 h. 25, Fenêtre sur... Jean Becher, patron de grande pêche ; 17 h. 55, Récré A 2 ; 18 h. 35, C'est la vie : Les handicapés mentaux ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club (Enrico Macias et Plastic Bertrand) ;

20 h. 30, Il était un musicien : Monsieur Liszt, de Ch. G.-Rénal et R. Hanin. Réal. Cl. Chabrol.

Lire nos « Ecouter-Voir ».

21 h. 10, *FILM : LA MOUTARDE ME MONTE AU NEZ*, de C. Zidi (1974), avec P. Richard, J. Birkin, D. Minazzoli, C. Piéplu, H. Guybet.

A la recherche de copies du baccalauréat égarées à la suite d'une farce de ses élèves, un jeune professeur hurluberlu sème la perturbation dans une petite ville du Midi.

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : Le parti communiste ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, FILM (En hommage à Paul Meurisse) : LE MAJORDOME, de J. Delannoy (1965), avec P. Meurisse, P. Hubschmidt, G. Page, N. Roquevert, M. Luccioni, P. Préboist (N. Rediffusion).

Le valet de chambre d'un magistrat est conseiller juridique du « milieu » à ses heures. Il devient l'associé d'un gangster pour un hold-up sensationnel.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : *J.-C. Milner* (et à 14 h., 19 h. 55, 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins de la connaissance... le prophétisme de Tolstoï ; à 8 h. 32, L'homme dans l'univers ; à 8 h. 50, Sagesse d'ailleurs, sagesse des autres ; 9 h. 7, Matinée de la littérature ; 10 h. 45, Questions en zigzag, avec J. Morlaine ; 11 h. 2, Echos de Londres ; 12 h. 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Renaissance des orgues de France : Franche-Comté ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « le Musée de l'homme », de F. Nourissier ; 14 h. 45, Les après-midi de France-Culture... à Besançon ; *à 16 h. 50,* Libre appel à Ivo Malec ; 17 h. 32, Echos de Londres ;

18 h. 30, Feuilleton : « la Certaine France de mon grand-père », d'H. Poulaille ; 19 h. 25, Les progrès de la biologie et de la médecine ;

20 h., Nouveau répertoire dramatique : « la Force de l'habitude », de T. Bernhardt, avec R. Blin, J. Martin, N. Tabaglio.

Lire nos « Ecouter-voir ».

22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : « Bleu de sax sur fond d'orgue » ; 13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ;

14 h., Musique en plume ; 14 h. 35, « les Quatre Saisons » (Scarlatti) ; « les Heures du jour » (Telemann) ; 16 h. 30, Musiques rares (Dohnanyi) ; 17 h., La fantaisie du voyageur ;

18 h. 2, Kiosque ; 19 h., Jazz pour un kiosque ;

20 h., En direct du grand auditorium de la Maison de Radio-France... « le Roi Arthus » (Chausson), par l'Orchestre national de France et les Chœurs de Radio-France, dir. P. Dervaux, avec M. Garetti, R. Dume, A. Charles ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., *Le masque et le fantasme* ; 1 h., Douces musiques.

Vendredi 16 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 50, Vivre son âge ; 14 h. 5, Acilion et sa bande ; 18 h., TF 4 ; 18 h. 25, Pour les petits ; 18 h. 30, L'île aux enfants ; 18 h. 55, Feuilleton : L'étang de la Breure ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 45, C'est arrivé un jour :

20 h. 35, Au théâtre ce soir : la Mouette, de Tchékhov (retransmission), mise en scène *P. Franck, avec M. H. Breillat.*

Une actrice qui n'est plus si jeune, son amant qui est écrivain, son fils qui aurait pu l'être, une jeune fille ambitieuse et pathétique, conflits de générations et difficulté d'être dans l'intelligentsia russe d'avant 1917.

22 h. 10, Magazine : A bout portant (Jacques Fabbri).

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame : Climats et comportements ; 15 h., Feuilleton : les Eygletières (premier épisode) ; 16 h., Magazine : Delta ; 17 h. 25, Fenêtre sur... Le musicien Jimmy Gourley ; 17 h. 55, Récré A 2 ; 18 h. 35, C'est la vie ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club (Enrico Macias et Star shooter).

20 h. 35, Série policière : Un juge, un flic : les Ravis, de D. de La Patellière, avec M. Duchaussoy, J. Monod, P. Santini.

Autour d'une histoire d'héritage, un assassinat, une étrange communauté et deux justiciers...

21 h. 35, Magazine littéraire : Apostrophes : Vers la dictature de la science ?

Avec MM. L. Leprince-Ringuet (Science et bonheur de l'homme) ; *V. Packard* (L'homme remodelé) ; *F. Rougeon* (Pluri-sciences).

22 h. 55, Ciné-club, FILM : RACHEL, RACHEL, de P. Newman (1968), avec J. Woodward, K. *Harrington*, E. *Parsons*, J. *Olson*, B. Barrow (v.o. sous-titrée).

Une institutrice de province, célibataire frustrée, dominée, à trente-cinq ans, par sa mère, cherche à échapper à sa vie médiocre et à la solitude par une liaison avec un ancien camarade d'enfance.

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : Force ouvrière ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, V3 - le nouveau vendredi : Télévision et violence, de *Cl. Otzenberger.*

Lire nos articles page 9.

21 h. 30, Dramatique : Le tracteur, de P.-J. Hélias, réal. P.-A. Picton.

Le vieux Cariou a donné sa ferme à son fils mais les temps ont changé et le fils remplace le cheval par un tracteur. Un drame pour le père. Ecrite par l'auteur du Cheval d'orgueil, *cette pièce s'inspire de la réalité paysanne, engagée dans une phase de mutation sévère, qui ne va pas sans malaise.*

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h., 19 h. 55, 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins de la connaissance... *le prophétisme de Tolstoï* ; à 8 h. 32, L'homme dans l'univers ; 8 h. 50, Echec au hasard ; 9 h. 7, Matinée des arts du spectacle ; 10 h. 45, Le texte et la marge ; 11 h. 2, Echos de Londres ; 12 h. 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Musique extra-européenne ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « Un air de famille », de R. Grenier ; 14 h. 45, Les après-midi de France-Culture : Un homme, une ville... Jules Roy sur les traces d'Albert Camus à Alger ;

Lire nos « Ecouter-voir ».

16 h., Pouvoirs de la musique ;

18 h. 30, Feuilleton : « La certaine France de mon grand-père », de H. Poulaille ; 19 h. 25, Les grandes avenues de la science moderne ;

20 h., Centenaire de la naissance de Claude Bernard ; 21 h. 30, Musique de chambre (Mozart, Carpentier, Christov, Kazandjiev) ; 22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : bleu de sax sur fond d'orgue ;

13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ; 14 h., Musique en plume : Bonneau, Dohnanyi, Manfredini ; 15 h., Musique-France-Plus : La Barre, Brahms, Saint-Saëns, Martinet, Poulenc ; 17 h., Musica Hispanica ;

18 h. 2, Kiosque ; 18 h. 30, Café-théâtre pour un kiosque ; 19 h. 5, Jazz pour un kiosque ;

20 h. 20, Cycle d'échanges franco-allemands... « Symphonie n° 2 en ré majeur » ; « Symphonie n° 7 en la majeur » (Beethoven), par l'Orchestre symphonique de la radio de Stuttgart, direction K. Boehm ; 22 h. 15, Ouvert la nuit ; 22 h. 25, Les notes sur la guitare ; 22 h. 55, *Le masque et le fantasme* ; 1 h., Douces musiques.

Samedi 17 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 30, La vie en vert ; 12 h. 45, Jeunes pratique ; 13 h. 30, Les musiciens du soir ; 14 h., Toujours le samedi ; 14 h. 50, Sport : Tournoi des cinq nations (rugby) ; 18 h. 5, Trente millions d'amis ; 18 h. 40, Magazine auto-moto ; 19 h. 10, Six minutes pour vous défendre ; 19 h. 40, C'est arrivé un jour.

20 h. 35, Variétés : Numéro un (Nana Mouskouri).

21 h. 35, Série : Les héritiers, réal. J. Shelson.

22 h. 30, Télé-foot 1.

CHAINE II : A 2

11 h. 45, Journal des sourds et des malentendants ; 12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 35, Magazine : Des animaux et des hommes ; 14 h. 25, Les jeux du stade ; 17 h. 15, Salle des fêtes ; 18 h., La course autour du monde ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club.

20 h. 40, Des chiffres et des lettres (finale) ; 22 h. 15, Sur la sellette ; 23 h. 5, Terminus les étoiles.

CHAINE III : FR 3

12 h. 30, Magazine sécurité de la Mutualité sociale agricole : Les pieds sur terre.

14 h. 50, Cinéma 16 : Un été à Vallon, de J.-D. Simon.

Deux mondes s'affrontent dans un village de l'Ardèche : les paysans, les vacanciers.

18 h. 30, Pour les jeunes ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, Opéra comique : le Roi malgré lui.

Lire nos « Ecouter-Voir ».

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h., 19 h. 55 et 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., Les chemins *de la connaissance : regards sur la science* ; *8 h. 30,* Comprendre aujourd'hui pour vivre demain : le pouvoir ; 9 h. 7, Le monde contemporain ; 10 h. 45, Démarches... avec Iris Clert ; 11 h. 2, La musique prend la parole ; 12 h. 5, Le pont des arts ;

14 h. 5, Samedis de France-Culture : G. Brassens.

Lire notre article page ??

16 h. 20, Vingtième anniversaire du livre d'or : Schubert ; 17 h. 30, Pour mémoire : les lundis de l'histoire (Louis XIV) ; 19 h. 25, Les mantras ;

20 h., « le Bruit et la Fureur », de W. Faulkner, musique de J. Van Jones, avec Rufus, M. Ribowska, M. Cuvelier.

Lire notre article page 10.

21 . 55, Ad lib, avec M. de Breteuil ; 22 h. 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Musique pittoresque ; 7 h. 40, Musiciens pour demain ; 9 h. 2, Eveil à la musique (et à 14 h.) ; 9 h. 17, Et pourtant ils tournent ; 11 h., Vocalises ; 12 h. 40, Critiques-auditeurs ;

14 h. 15, Matinée lyrique : « Aniara » (Blomdahl) ; 17 h., En direct de l'auditorium 105 de la Maison de Radio-France : Hollinger, Hersant, Yun ;

19 h., Magazine des musiciens amateurs ; 20 h. 5, Concours international de guitare ;

20 h. 30, Musique de chambre... « Trio en la majeur » (Haydn) ; « Trio en ré mineur » (Mendelssohn) ; « Mobile II » (Prin) ; « Par quoi ? » (Alexander), par le trio Haydn de Vienne quatuor de percussions de Paris, ensemble intrumental, dir. A. Myrat, avec A. Ringart ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., Jazz vivant ; 0 h. 5, Concert de minuit... « Requiem Hashhirim ! » (Sinopoli) ; « A la mémoire de ma mort » (Bancquart) ; « Doruind » (Radulescu) ; 1 h., Banc titre : Gabrieli, Purcell, Couperin, Britten, Kalajian.

Dimanche 18 février

CHAINE I : TF 1

9 h. 15, Emissions philosophiques et religieuses : A Bible ouverte ; 9 h. 30, Orthodoxie ; 10 h., Présence protestante ; 10 h. 30, Le jour du Seigneur ; 11 h., Messe célébrée en l'église de Vallauris (Alpes-Maritimes), préd. : Père Marc Joulin.

12 h., TF 1-TF 1 ; 12 h. 30, Grand concours de la chanson française ; 13 h. 20, C'est pas sérieux ; 14 h. 15, Les rendez-vous du dimanche ; 15 h. 40, Série : L'homme qui venait de l'Atlantide (n° 4) ; *16 h. 30,* Sports première.

17 h. 50, FILM : AFRICA EXPRESS, de M. Lupo (1975), avec U. Andress, G. Gemma, J. Palance, G. Mafioli, L. Turina.

Aidée par un camionneur de la brousse africaine, une jeune femme, agent secret, cherche à démasquer un redoutable aventurier.

19 h. 25, Les animaux du monde.

20 h. 35, FILM : LE DERNIER TRAIN DE GUN HILL, de J. Sturges (1959), avec K. Douglas, A. Quinn, C. Jones, E. Holliman, B. Hutton.

Pour venger sa femme — indienne — violée et tuée, un shérif doit arrêter le fils de son vieil ami, un propriétaire tout-puissant.

22 h. 15, Emission musicale : Arcana (Enfance-musique).

Lire nos « Ecouter-Voir ».

CHAINE II : A 2

10 h. 30, Emission pédagogique ; 11 h., Quatre saisons ; 11 h. 30, La vérité est au fond de la marmite ; 12 h., Chorus (Herbie Hancock) ; 12 h., Cinémalices ; 13 h., Top-club (et à 13 h. 40)

14 h. 30, Feuilleton : Heidi ; 15 h. 20, En savoir plus ; 16 h. 20, Petit théâtre du dimanche (Emilienne et la fidélité) ; 16 h. 55, Monsieur Cinéma ; 17 h. 35, Chocolat du dimanche ; 18 h. 5, Le monde merveilleux de Walt Disney ; 18 h. 55, Stade 2.

20 h. 30, Feuilleton : Holocauste (Le chemin de Babi Yar).

Lire notre article page 9.

2 h. 20, Document de création : Portrait de l'univers (Les chercheurs d'eau), par J. Lallier et M. Tosello.

Le bilan « en eau » de la Provence : Qu'a-t-on fait de la Durance ? Qu'est-ce qu'une nappe phréatique ? Comment répondre aux besoins nouveaux ?

CHAINE III : FR 3

10 h., Emission de l'ICEI destinée aux travailleurs immigrés : Images du Maroc ; 10 h. 30, Mosaïque : les petits commerçants immigrés.

16 h. 35, Prélude à l'après-midi.

Ballet Balanchine ; Tzigane, *de Ravel* ; Divertissement n° 15, *de Mozart* ; Les 4 Tempéraments, *de Paul Hindemith.*

17 h. 30, Un comédien lit un auteur : Jean Carmet lit Antoine Blondin ; 18 h. 30, L'invité de FR 3 : Zouc.

19 h. 45, Spécial DOM-TOM ; 20 h., La grande parade du jazz : le groupe Pee wee Erwin.

20 h. 30, L'aventure de l'art moderne : I. — Le fauvisme.

Lire nos « Ecouter-Voir ».

21 h. 40, Encyclopédie audiovisuelle du cinéma : Les années 30 (Abel Gance) ; 22 h. 10, Ciné-regards (Philippe Sarde).

22 h. 40, FILM (cinéma de minuit, cycle du cinéma italien) : LE CHEVALIER DE MAUPIN, de M. Bolognini (1965), avec C. Spaak, R. Hossein, T. Milian, O. Piccolo, A. Alvarez (v.o. sous-titrée. Rediffusion).

Au dix-septième siècle, pour échapper aux malheurs de la guerre, une jeune fille se déguise en abbé. Prise pour un homme, elle est enrôlée dans l'armée et s'éprend de son capitaine sans oser lui révéler son sexe.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : J.-C. Milner (et à 14 h.) ; 7 h. 7, La fenêtre ouverte ; 7 h. 15, Horizon, magazine religieux ; 7 h. 40, Chasseurs de son ; 8 h., Orthodoxie et christianisme oriental ; 8 h. 30, Protestantisme ; 9 h. 10, Ecoute Israël ; 9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : la Grande Loge de France ; 10 h., Messe à l'abbaye Saint-Etienne de Caen ; 11 h., Regards sur la musique : les petites symphonies (D. Milhaud) ; 12 h. 5, Allegro ; 12 h. 35, La lettre ouverte à l'auteur ; 12 h. 45, Concert d'œuvres de compositeurs contemporains hongrois ;

14 h. 5, La Comédie-Française présente : « Poil de carotte », de J. Renard, et « la Visite de noces », d'A. Dumas ; 16 h. 5, Congrès international de musique juive ; 17 h. 30, Rencontre avec... Han Suyin ;

18 h. 30, Ma non troppo ; 19 h. 10, Le cinéma des cinéastes ;

20 h., *Poésie : Jean-Claude Milner* ; 20 h. 40, Atelier de création radiophonique ; 23 h., Black and blue ; 23 h. 5, Poésie : Miodrag Pavlovic.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Musique Chantilly : Dufranne, Weber, Schubert, Rose, Lehar, Delibes, Offenbach, Gould, Strauss ; 8 h., Cantate pour le dimanche de la Sexagésime ; 9 h. 7, Echanges internationaux : l'orgue mystique ; 9 h. 30, Concerts ; 11 h., En direct du *Théâtre d'Orsay* : « l'Intégrale des quatuors à cordes » (Schumann) ; 12 h., Musiques chorales : Jolivet ; 12 h. 35, Chasseurs de sons ; 13 h., Portrait en petites touches (Debussy) ;

14 h., La tribune des critiques de disques : préludes de Debussy ; 17 h., Concert lecture ;

18 h., Opéra bouffon : « le Barbier de Séville » (Rossini) ; 19 h. 35, Jazz, s'il vous plaît ; 20 h., Equivalences : Mendelssohn, Alain ;

20 h. 30, « Requiem pour soli, chœur, orchestre et orgue » (Dvorak), par l'Orchestre symphonique de l'O.R.T.F., les *Chœurs* de la société des amis de la musique de Vienne, dir. V. Neumann ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., Nouveaux talents, premiers sillons ; 0 h. 5, Filiations.

Lundi 19 février

CHAINE I : TF 1

12 h. 15, Réponse à tout ; 12 h. 30, Midi première ; 13 h. 50, Acilion et sa bande ; 14 h. 20, Les après-midi de TF 1 d'hier et d'aujourd'hui ; 14 h. 25, Série : Minouche : le Téléphone, réal. M. Fasquel et R. Bassi ; 18 h., TF 4 ; 18 h. 30, Un, rue Sésame ; 18 h. 55, Feuilleton : l'Etang de la Breure ; 19 h. 10, Une minute pour les femmes ; 19 h. 40, C'est arrivé un jour ;

20 h. 35, FILM : LA DERNIERE CORVEE, d'A. Ashby (1973), avec J. Nicholson, O. Young, R. Quid, C. James, M. Moriarty, L. Anders, C. Kane.

Chargés de conduire dans un pénitencier militaire un jeune marin, kleptomane un peu débile, deux sous-officiers durs à cuire lui offrent trois jours de « virée » avant la prison.

22 h. 10, Magazine : Pleins feux.

CHAINE II : A 2

12 h., Quoi de neuf ? ; 12 h. 15, Série : Les compagnons de Jéhu ; 13 h. 20, Magazine : Page spéciale ; 13 h. 35, Télévision régionale ; 13 h. 50, Feuilleton : Une Suédoise à Paris ; 14 h., Aujourd'hui madame ; 15 h., Téléfilm : Punch et Jody ;

16 h. 25, Emission pédagogique ; 17 h. 25, Fenêtre sur... Tchaikovski ; 17 h. 55, Récré A 2 ; 18 h. 35, C'est la vie ; 18 h. 55, Jeu : Des chiffres et des lettres ; 19 h. 45, Top-club ;

20 h. 35, Variétés : Paroles et musiques.

Avec Adamo, L. Chedid, L. Verkine, W. Scheller, M. Charlan, Dalecky.

21 h. 40, Magazine : Question de temps ;

22 h. 40, Série : Bande à part (Pension Tocqueville).

CHAINE III : FR 3

18 h. 30, Pour les jeunes ; 18 h. 55, Tribune libre : René Thom ; 19 h. 20, Emissions régionales ; 19 h. 55, Dessin animé ; 20 h., Les jeux.

20 h. 30, FILM (cinéma public) : FANNY, de M. Pagnol et M. Allégret (1932), avec Raimu, *O. Demazis, P. Fresnay, A. Rouffe*, Charpin, R. Vattier. (N. Rediffusion.)

Abandonnée par Marius, Fanny, enceinte, épouse Panisse qui assume la paternité de son enfant. Un jour, Marius revient.

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Poésie : Miodrag Pavlovic (et à 14 h., 19 h. 55 et 23 h. 50) ; 7 h. 5, Matinales ; 8 h., *Les* chemins de la connaissance : le temps et nous ; 8 h. 32, L'événement Soljenitsyne ; 8 h. 50, Echec au hasard ; 9 h. 7, Les lundis de l'histoire : « les Trois *Ordres* », de G. Duby ; 10 h. 45, Le texte et la marge ; 11 h. 2, Evénement-musique ; 12 h. 5, Agora ; 12 h. 45, Panorama ;

13 h. 30, Atelier de recherche vocale ; 14 h. 5, Un livre, des voix : « Un arbre dans Babylone », *de D. Boulanger* ; 14 h. 47, Centre de gravité ; 16 h. 50, Libre appel ; 17 h. 32, Semaines musicales internationales d'Orléans ;

18 h. 30, Feuilleton : « La certaine France de mon grand-père », de H. Poulaille ; 19 h. 25, Présence *des arts* : un certain art anglais ;

20 h., Paroles et écrits du bocage : « Hors des îles », de J.-L. Trassard ; 21 h., L'autre scène ou les vivants et les dieux : Brassens ; 22 h. 30, Nuits magnétiques : la Chine.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Quotidien musique ; 9 h. 2, Le matin des musiciens ; 12 h., Musique de table ; 12 h. 35, Jazz classique : *Roy Eldridge* ;

13 h., Les anniversaires du jour ; 13 h. 30, Les auditeurs ont la parole ; 14 h., Musique en plume : Moletzki, Eisbrenner, Haentzschel, Hotter ; 14 h. 35, « Concerto pour violon et orchestre en mi mineur » (Torelli) ; 15 h., *France-Musique-Plus* : Stepman, *Bruch*, Debussy, Prokofiev, Rameau, Gillet, Massenet, Bach, Lassus ;

18 h. 2, Kiosque ; 19 h. 5, Jazz pour un kiosque ;

20 h., Les grandes voix ; 20 h. 30, En direct de l'église Saint-Séverin... « *Prélude et fugue en si mineur* » ; « Choral » et « Fantaisie et fugue en sol mineur » (J.-S. Bach) ; « Suites » (Clérambault), par J. Patrice Brosse, orgue ; 22 h. 30, Ouvert la nuit ; 23 h., Autour du Festival de Malboro ; 1 h., Douces musiques.

Petites ondes - Grandes ondes

Régulières

FRANCE - CULTURE, FRANCE-MUSIQUE, *informations* à 7 h. (cult. et mus.) ; 7 h. 30 (cult. et mus.) ; 8 h. 30 (cult.) ; 9 h. (cult. et mus.) ; 11 h. (cult.) ; 12 h. 30 (cult. et mus.) ; 14 h. 50 (cult.) ; 15 h. 30 (mus.) ; 17 h. 30 (cult.) ; 18 h. (mus.) ; 19 h. (cult.) ; 19 h. 30 (mus.) ; 23 h. 55 (cult.) ; 0 h. (mus.).

EUROPE 1 (informations toutes les heures) : 6 h., P. Gildas ; 8 h. 45, A vos souhaits, de S. Collaro ; 11 h., La vie en or, de J. Martin ; 12 h., Sisco, de P. Bellemare ; *13 h., Journal* d'A. Arnaud ; 13 h. 30, Interpol ; 14 h., Histoire d'un jour, de P. Alfonsi ; 15 h., Qu'est-ce qui vous fait rire ? de R. Willar ; 17 h., Coca-Cola, music story, de P. Lescure ; 17 h. 30, Hit-parade, de J.-L. Lafont ; 19 h., Le journal, de P. Lescure ; 19 h. 30, Disco 1000 ; 20 h. 30, Chlorophylle, de F. Diwo ; 22 h. 30, Europe panorama ; 22 h. 45, G. Saint-Bris.

R.T.L. (informations toutes les demi-heures) ; 5 h. 30, M. Favières, avec L. Zitrone ; 8 h. 45, A.-M. Peysson ; 11 h., La grande parade, avec M. Drucker ; 13, Journal de Ph. Labro ; 13 h. 30, Histoires d'amour ; 14 h., Menie Grégoire ; 14 h. 30, Disque d'or ; 15 h. 30, Fabrice et Sophie ; 16 h. 30, Les grosses têtes ; 18 h. 30, Hit-parade ; 20 h. 30, Les routiers sont sympas ; 0 h., Station de nuit.

R.-M.-C. *(informations tous les* quarts d'heure) ; 8 h. 30, Clin d'œil au pays (et à 18 h. 45) ; 9 h. 15, La récréation ; 11 h. 30, A vous de jouer ; *11 h. 45*, Midi match ; 12 h. 30, Quitte ou double ; 13 h., Le journal de J. Paoli ; 13 h. 35, Deuxième Chance à la lettre ; 14 h. 30, Georges de Caunes ; 15 h., Les supertubes ; 15 h. 40, L'incroyable Vérité ; 16 h., Cherchez le disque ; 17 h., Radio plus ; 19 h. 10, Hit-Parade ; 20 h. 30, Venez dans ma radio ; 24 h. 40, Allo ! Nathalie ; 0 h., Moms.

Radioscopies

FRANCE-INTER : 17., Jacques Chancel reçoit Maryse Goldsmith-Dansaert (lundi), Georges Suffert (mardi), Jean Piat (mercredi), Marguerite Gurgand (jeudi), Pierre Soulages (vendredi).

Tribunes et débats

EUROPE 1 : 19 h., René Levesque (le 11).

R.T.L. 1 : 13 h. 15, André Giraud (le 11).

SOCIÉTÉ

HUMEUR

Les femmes n'aiment pas les pauvres

EN proie à ce grand froid qu'on appelle solitude, il vient me voir. Au troisième verre, il en oublie la discrétion que la tradition exige du gentleman. Ses sentiments, ou plutôt ses ressentiments, il veut absolument m'en faire part. Il me parle d'abord de l'insomnie qui lui « bouffe » le cerveau. Pour la première fois, question d'âge peut-être, un chagrin l'atteint physiquement. « Comme je suis déshérité ! » dit son regard.

« Ma femme est partie. Le grand problème de sa vie, c'était l'argent. Je ne le savais pas. Tant que j'ai touché les ASSEDIC : 40 % de mes appointements pendant trois mois, 35 % les neuf autres mois, elle n'a rien dit. Elle attendait. Maintenant, ajoute-t-il naïvement, je sais des femmes plus que je n'en aurais voulu savoir. Ma curiosité est rassasiée.

— T'a-t-elle écrit ?

— Oui. Un mot : « N'essaie pas » de me retrouver. A ta place, j'es- » saierais de ne plus penser à tout » ça. » Elle oubliait que certains souvenirs sont indestructibles. »

Je n'ose lui demander : Elle t'aimait ? Trop bête. L'amour peut être tant de choses. Encore un verre ?

« Elle est partie, insiste-t-il. Le coup de pied de l'âne. Perdre son travail, déjà... J'ai aussitôt pris la résolution de ne plus jamais dire à une femme : Je t'aime.

— Oui ? »

Je le sens hors de lui, ivre d'amertume. Je sais qu'il a souffert à en devenir presque fou.

« Elle n'était pas vraiment méchante. Mais elle n'était pas bonne non plus. »

... Ce qui est peut-être pire. Mais mieux vaut me taire.

« C'est simple, soliloque-t-il. A partir du moment où je ne « gagnais » plus, à ses yeux, je n'existais plus. Il ne devait y avoir pour elle que des gagnants ou des perdants.

— Le mythe américain des winners et des loosers ?

— Oui. Etre vainqueur ou vaincu est dépassé.

— Te voilà donc libre ?

— Pour quoi faire ? De toute façon, les entreprises ne prennent pas de cadres de plus de trente-cinq ans. »

Séparé de son passé, il n'attend rien de son avenir. Son unique chance de salut serait de tuer délibérément en lui toute sensibilité. Pour se protéger. Mais « elle » pèse encore trop sur sa vie.

« Que vas-tu faire ?

— Rien. Je me demande comment font les autres.

— Ils se le demandent sûrement aussi.

— C'est drôle. Longtemps j'ai pensé : les femmes sont bien meilleures que les hommes. Elle, je la savais changeante comme un caméléon. Mais elle a finalement pris sa vraie couleur. »

Je regarde ce misanthrope malgré lui. Quarante ans. Son monde à lui a disparu. Il survit à ses propres ruines. A quoi bon lui dire qu'il ne faut jamais caresser les chimères puisqu'elles finissent par griffer ?

« La femme de ma vie est devenue la femme de ma mort, répond-il, un peu gris, sans rire.

— Pense au mot qu'elle t'a envoyé.

— Facile à dire ! Oui, j'aimerai tirer à la mitraillette sur tout ce qui bouge encore dans mon pasé. Oui, j'aimerai l'arracher de mon cœur avec les racines, crie-t-il presque, non sans emphase. Mais depuis qu'elle n'est plus là, je ne fais plus que semblant de vivre. Tu ne peux pas comprendre. »

Je suis de plus en plus gêné. Mais parce que rien n'est plus triste que la mort d'une illusion et parce qu'il n'y a rien au monde de plus ridicule et de plus dégradant que l'amour ridiculisé, je n'ose l'interrompre.

« Ce que j'aimerais, vois-tu, c'est ne pas perdre la tête mais perdre la mémoire. J'ai beau penser qu'elle n'a jamais vu que ce que je ne faisais pas pour elle, jamais ce que je faisais, me dire qu'en m'épousant elle se vendait (j'étais riche ; se donner est une autre histoire), elle marche dans ma tête. Parce qu'enfin, reprend-il en colère, il n'y a pas trente-six façons de se marier ! Ou bien tu es amoureux, ou bien tu fais une proposition commerciale. Je n'ai jamais pu savoir avec elle. »

Il sait beaucoup de choses, mais la vie ne lui a pas enseigné l'art d'éviter les déceptions. Que faire ? Que dire à un homme qui sans doute n'a jamais été aimé par sa mère ? Il me suit des yeux, abominablement triste.

« Je sais. Je devrais renoncer au bonheur. Après tout, je ne suis pas une femme. »

Je détourne la tête. Cet homme dont la vie semble couverte d'un crêpe est gênant. Des gens meurent parce qu'ils ne sont pas aimés. Mais, à l'exception près, on ne meurt pas parce qu'on perd sa femme... Et c'est peut-être le plus terrible. Essayer de l'amener à parler d'autre chose ? Je ne peux pas le laisser boire jusqu'au matin.

« Et ton appartement ?

— Vendu. A regrets. Même vide, j'aurais voulu garder mon nid. C'est en rangeant mes papiers dans ma nouvelle chambre que je me suis senti le plus horriblement seul. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours, soupire-t-il. Je suis venu... »

Le difficile n'est pas de vivre seul mais de souffrir seul. Il l'a donc découvert à son tour ?

Il se redresse. Debout devant le charnier de ses rêves, en proie à sa haine amoureuse, il n'est visiblement plus en état de trouver un emploi. De plus en plus inquiet, je reviens à la charge.

« Tout de même, as-tu quelque chose en vue ?

— Rien. Et ça m'est égal. L'avantage des gros ennuis est qu'on en oublie les petits. »

Il cherche sa veste. Tête basse. Il pense toujours à celle que, pendant tant d'années, il a aimé pour rien.

« Les femmes n'aiment pas les pauvres, me jette-t-il en partant.

— Les hommes non plus. »

PIERRE LEULLIETTE.

LIVRE

Les « babarotes », vous connaissez ?

SEIZE filles — pardon ! celles-ci se nomment (elles-mêmes) des femmes — ont écrit les Babarotes, *sans compter dix à douze autres* « qui étaient là, qui n'ont pas écrit, qui sont parties, qui sont revenues »...

Non, j'aurais dû commencer autrement, j'aurais dû tenter de parler de façon simple et linéaire d'un petit livre qui est comme une spirale ou un tourbillon — et dans ce tourbillon, ô tendre surprise pour un mâle perdu, vaguement honteux et pris de vertige, le visage, je voulais dire l'écriture, irréductible de chacune de ces seize filles, même sans signature au bas du chapitre, se reconnaît pourtant...

Car ce petit bouquin, sorti voici quelques semaines aux Editions... des Femmes, s'il est né d'entretiens à trois, six, neuf, douze, seize et plus, s'il a brisé en deux ans, avant de naître, quelques magnétophones, n'est pas, mais pas du tout, un livre compte rendu, n'est pas le procès-verbal de quelque interminable « A.G. » d'un « mouvement », fût-il dissident...

Non, messieurs, si vous cherchez des tranches de vie — non pas l'image : la vérité nue que cache cette image — ici, vous en aurez, et chacune de ces tranche crie (quelquefois même en vers, le plus souvent en prose incandescente) une vie tout entière, la vie de quelqu'un — pardon, de quelqu'une...

Alors, accrochez-vous à votre profond fauteuil d'homme, car à la page 32, bien sûr, vous sentirez couler et chanter une enfance, de celles qui devraient être heureuses, mais à la page 56, c'est un avortement, tout aussi banal, tout aussi unique, et à cette autre page, pas très loin, une nuit d'amour, mais oui ! et la première, et pas si loin encore (le livre ne compte pas 150 pages), on ébauche un suicide — et je songeais là aux dernières feuilles du Journal *de Virginia Woolf, la sœur, à peine aînée, de ces babarotes...*

A propos, et avant que je renonce une bonne fois à vous « résumer » ce livre tous azimuts, ce recueil fracassant et si tendre, rappelons aux Parisiens et à quelques autres qu'ici, à Nice, où vivent ces seize femmes (sauf une, peut-être, que Paris vient de nous happer), « avoir la babarote » *signifie à peu près, je dis bien : à peu près,* « avoir une araignée dans le plafond ».

Seulement, voilà : ce plafond, où si souvent nos doigts « vainqueurs », ou distraits, croient se promener, c'est toujours la Terra Incognita.

YVES POGGIOLI.

VU DU LANGUEDOC

Le blanc et le bleu

NON, décidément, je n'aime pas la neige...

Celle qui eut le mauvais goût de tomber ces derniers temps sur le Languedoc méditerranéen a transformé collines et mas en gâteaux grotesques, surchargés d'un sucre livide, que le plus médiocre pâtissier aurait refusé de reconnaître pour siens.

Et de quoi avaient l'air, emplâtrés comme des pierrots, ces malheureux oliviers, ces chênes verts, ces lauriers-roses dont la couleur et la forme ne s'accordent qu'à l'azur et au soleil ? Ne parlons pas des cyprès, véritablement ubuesques sous leur capuchon de Ku Klux Klan, ni des pins pignons au parasol mal blanchi et troué comme une ombrelle mitée.

Non, je n'aime pas la neige...

A la Devèze, où est ma bergerie, son apparition incongrue plonge bêtes et gens dans la consternation. Passe encore les loirs qui hibernent ! Mais les oiseaux ? Les petits rongeurs ? On peut suivre à la trace, sur le molleton blanc, leurs pas effarés et craintifs, minuscules étoiles pour les uns, brefs poinçons en quinconce pour les autres.

Neige lâche qui affame et tue les plus faibles (ni les renards ni les sangliers n'en souffriront mortellement). Neige funèbre avec son linceul enveloppant tout ce qui vit et veut vivre. Neige qui n'est pas de chez nous, mais qui, avec le gel son cousin, a fait tant de mal, durant l'hiver 1956 qu'aucun vigneron n'a oubliée.

Nous n'aimons pas la neige parce qu'elle n'est pas à sa place ici. Sur le Canigou, en revanche, d'où, par temps exceptionnellement clair, ses scintillements nous parviennent, elle a une beauté, une noblesse que nous lui reconnaissons volontiers.

Le soleil, notre allié, a heureusement déclaré un beau matin la guerre à la neige. Dans le ciel d'un bleu assuré, on a pu lire les signes avant-coureurs d'une éclatante victoire. Le combat entre le blanc et le bleu fut l'affaire de quelques heures : le blanc ne fut bientôt plus qu'une boursouflure, puis une pellicule à travers laquelle réapparut la terre ocre et mouillée.

Aujourd'hui, la garrigue est sèche. Et sur les lauriers-roses — c'est à ne pas en croire ses yeux, — de frêles bourgeons pointent à l'aisselle des feuilles.

MAURICE CHAVARDÈS.

TÉMOIGNAGE

Un brigadier « sans illusions »

(Suite de la page 7.)

Dans la poche de son imperméable, celle où il avait la main rentrée, nous trouvons un magnifique cran d'arrêt, lame de 18 centimètres environ, sortie, c'est-à-dire prête à l'emploi (certainement pour se faire les ongles, me direz-vous...). A cette vue, la jeune fille, qui nous avait si bien injuriés, a failli s'évanouir de peur. Et moi, j'avoue avoir surmonté ma colère de justesse, car je pense qu'une bonne paire de claques ou une bonne fessée, comme l'on donne à une enfant gâtée et désagréable, lui aurait fait le plus grand bien, comme à beaucoup de personnes qui critiquent sans savoir et parlent à tort et à travers, sans connaître le fond des choses. Dire que ce couteau, nous aurions pu le prendre dans le ventre ! Pour quoi ? Pour qui ? Pour des gens qui n'en valent pas la peine. Eh bien, croyez-moi, quelle leçon encore avons-nous apprise ce jour-là. Ecœurés, nous avons simplement confisqué le « joujou » du monsieur basané et nous l'avons laissé repartir sans rien faire, tant notre désillusion était grande. Des histoires comme celle-là, je pourrais vous en citer des dizaines, et vous comprendrez, je l'espère maintenant, pourquoi tant de nos collègues ne veulent plus rien faire et regardent à gauche quand il se passe quelque chose à droite.

Quant aux critiques, telles que : « *Il va au poste, comment ressortira-t-il ?* », cela finit de m'achever et de m'écœurer.

La seule chose dommage, c'est que nous ne puissions pas dire aux gens de cette sorte, lorsqu'ils sont victimes de basanés ou autres : « *De quoi vous plaignez-vous ?* » Mais, dans ces cas-là, nous entendons la même personne nous dire : « *Mais qu'attendez-vous tous pour vous les faire, leur faire une tête, les renvoyer chez eux...* »

Quel revirement d'opinion selon la situation du moment !

Un rapace de l'ombre : le chat-huant

(Suite de la page 7.)

A cette saison, il est bien d'autres passereaux, tel le minuscule roitelet, pesant à peine 5 grammes, le troglodyte, guère plus lourd mais que le vent ne peut empêcher de traverser la France quand l'instinct migratoire le pousse à gagner des cieux nouveaux plus cléments, au contraire des verdiers, aux ailes, à la queue galonnée de jaune vif, venant passer chez nous la saison des frimas. Parfois, des cris de détresse épouvantés fusaient d'un bois enténébré, un oiseau au repos venait d'être harponné par les serres mortelles.

Mais même la draine solitaire et discrète, la plus grasse de nos grives, qui préfère à toutes les autres, malheureusement pour notre goût, les baies argentées, amères du gui, ne parvenait pas à elle seule à satisfaire l'appétit nocturne du rapace. Il lui fallait une chair plus abondante, et qu'importe qu'elle fût coriace comme celle de la pie de préférence choisie. On le sait, il est peu d'oiseaux aussi pillards que ce passereau furetant partout pour découvrir un nid, en gober les œufs, déchiqueter les nouveau-nés. Je dois cependant signaler à son actif qu'elle épouille les pins d'une chenille redoutable, que les rongeurs lui paient un tribut appréciable ; enfin, elle consomme nombre d'insectes, de graines, de fruits. En somme son comportement est moins noir qu'il n'y paraît à première vue.

Le chat-huant n'avait pas toujours son attaque facile. La pie, même sommeilleuse, possédait la prescience du danger. Au déclin du jour, avant de se coucher, elle avait longtemps palabré avec d'autres commères puis, n'ayant pas encore bâti un nid solide et sûr fait de murs épais de baguettes épineuses recouverts d'un bouclier, une sorte de dôme à claire-voie, la tête baissée, son bec enfoncé dans les plumes noires aux reflets verts, violets, pourpres de sa poitrine, elle s'endormait à la pointe d'un peuplier et, dans la nuit laiteuse, son habit demi-deuil luisait doucement. Le chat-huant qui rôdait à toucher les cimes, l'apercevant, pensait la surprendre : il s'approchait de son curieux vol cotonneux, mais souvent la pie, subitement réveillée, à la seconde d'être prise, se dérobait d'un brusque coup d'aile, alertant par ses cris d'effroi et de colère les autres « jacasses » d'alentour.

∴

Depuis le début de février, l'ombre alors est transparente, envahie par la lune pleine ; le nocturne, esseulé, recherchait une compagne. Il montait au faîte d'un arbre ; là, les pattes réunies, immobile, il regardait la terre dénudée, attentif aux moindres bruits environnants, craquement d'une branche, tombée cascadante d'un cône de pin jusqu'à sa chute étouffée par des feuilles mortes, boulée fracassante d'un sanglier au travers d'un taillis. Rien qui pouvait l'inquiéter. Pour attirer une femelle invisible, la persuader de venir partager sa solitude, il chantait l'amour. Il lançait d'abord un premier appel, deux ou trois syllabes qui portaient au loin dans l'air glacé, se taisait un instant, écoutant si un autre ululement lui parvenait en écho. Puis, après un bref rappel suivi d'un nouveau silence, très court, il jetait une suite de cris nettement frappés, terminés en trille.

De nouveau une assez longue pause, et l'appel insistant reprenait, répété jusqu'à l'aube. Un soir, cependant, il n'eût pas à renouveler longtemps ses invites. Soudain, un chant plus court, plus rapide, lui répondit et le mâle, volant aux lueurs de l'astre mort, alla à sa rencontre. Il émettait, durant son approche, un ululement prolongé, adouci, pareil à un roucoulement entrecoupé de cris précipités, et la femelle, séduite, rejointe, tous deux, côte à côte, s'enfoncèrent silencieusement dans le bois familier. Sauf quand ils partaient chasser chacun de leur côté, ils ne se quittèrent plus, unissant même leur chant pour saluer la nuit montante. Désireux de vivre sans voisinage, le couple évitait les autres couples de chouettes, s'étant tous d'ailleurs partagé d'un commun accord le terrain de battue.

A la fin du mois, la femelle s'inquiéta de trouver un nid. Le rapace n'en bâtit pas, préférant l'« ouvrage tout fait », m'expliqua un jour Robert Lafasie, le garde-champêtre, pour qui les vies animales n'ont pas de secrets. Chaque nuit, les deux hulottes inspectaient soigneusement la sylve, découvrant dans les vieux arbres des cavités, agrandies, creusées par des piverts en forme de bouteille, à l'intérieur lissé avec soin, tapissé de fins copeaux.

Mais l'ouverture par le haut de ces chambrettes obscures ne leur paraissait pas suffisante pour leur permettre d'y entrer à l'aise, et ils jetèrent leur dévolu sur le nid d'hiver abandonné d'un écureuil. Placé à la fourche d'un hêtre au point où deux branches partaient du tronc, solidement maintenu, il était intact, grosse boule de branchettes entrelacées, protégée de la pluie, du vent, par un dôme légèrement conique. Chaudement garni de mousse, le nid offrait deux accès, l'un à sa base, assez grande, du côté du soleil levant, l'autre percé plus haut à l'extrémité opposée, permettant à l'animal surpris de s'enfuir.

Certaine de pouvoir élever une nichée commodément, la femelle, le temps qu'elle ne passait pas à capturer un gibier, restait perchée sur le hêtre prête à défendre le gîte choisi, et le mâle, souvent, tournoyait au-dessus des hautes branches, fouillant de sa vue perçante l'obscurité pour s'assurer que sa compagne ne s'était pas éloignée, avant de s'abattre auprès d'elle, et le vent qui passait gonflait leurs plumes épaisses et douces. Quand la neige, tombant drue, et un gel noir rendaient les champs et les bois déserts, les chats-huants, la faim au ventre, se hasardaient à pénétrer dans un grenier ; ils trouvaient toujours pour l'apaiser des souris errant sur le plancher, des rats venus procréer parmi des bottes de foin odorantes et tièdes.

Aux prémices du printemps, les nuits moins bousculées de pluies, de vents, sans givre sur les buissons, et les herbes s'attiédiront, la hulotte pondra dans le nid d'écureuil, une dernière fois soigneusement inspecté, quatre à cinq œufs, presque ronds, d'un blanc mat, qui seront couvés une trentaine de jours et qu'elle ne quittera pour ainsi dire pas, se contentant d'aller happer au plus près un mulot flânant sous le soleil nouveau.

A leur naissance, les jeunes seront hideux, avec des yeux trop grands pour un corps chétif vêtu d'un fin duvet blanc. Les deux premières semaines, la mère restera auprès d'eux la plupart du temps, se hâtant d'aider le père à nourrir une progéniture perpétuellement affamée. Plus tard, elle prolongera ses randonnées nocturnes au-dessus d'un monde endormi dont elle saisira tous les soupirs. Restés seuls pendant le jour, engourdis par la lumière diffuse baignant le nid, qui les gêne, les fait se blottir en de grosses boules plumeteuses, les jeunes s'agiteront dès le crépuscule. Se poussant alors jusqu'au bord du nid, ils battront des ailes, criaillant, aspirant de tous leurs sens en éveil la nuit reconnue avant même d'y plonger. Un soir, les parents les poussant du bec les jetteront dans l'ombre pour leur apprendre à trouver une proie, et les jeunes chats-huants lanceront leur premier ululement de poursuite.

JEAN TAILLEMAGRE.

LÉGITIME DÉFENSE

« Votre fils a été tué cette nuit »

MME Colette Robert, dactylo, avait deux enfants. Deux garçons qu'elle élevait seule depuis son divorce. Deux frères jumeaux, Pascal et Olivier Quinqueton, vingt-deux ans, plutôt calmes, timides, inquiets pour leur avenir dans cette cité H.L.M. de la Poterne, à Massy, dans la banlieue sud de Paris. Un décor de macadam et de béton, quelques tours carrées tendues vers le ciel, battues par les courants d'air, où vivent trois à quatre mille personnes, où les commerçants ont refusé de s'installer, et où le chômage attaque foyer après foyer.

Le 31 août 1978, dans la matinée, Mme Robert a reçu un coup de téléphone. « *Votre fils Olivier, lui dit une voix, a été tué cette nuit. Une balle en plein cœur. Il a été surpris par le propriétaire d'un pavillon qu'il cambriolait à Verrières-le-Buisson.* » Mme Robert s'est précipitée au commissariat de Palaiseau. « *Sous le coup, sans vraiment comprendre ce qui arrivait*, raconte-t-elle. *Olivier ne pouvait faire de mal à personne. La veille au soir, après le film à la télévision, il m'avait dit qu'il allait faire un tour. Il avait un blouson neuf et venait de se faire couper les cheveux.* » Elle fut interrogée par la police mais ne put obtenir presque aucun détail. « *Il s'agissait de légitime défense* », lui a-t-on simplement expliqué.

Le meurtrier de son fils, M. Marcel Hucleux, ingénieur, homme d'une excellente réputation, qui était, selon ses propres explications, « *venu inspecter sa résidence secondaire inhabitée, déjà cambriolée* », avait une arme sur lui mais pas de permis. Ni Olivier ni ses trois camarades, complices de l'expédition nocturne, n'étaient armés. Ils avaient laissé la lumière allumée pour pouvoir fouiller les livres de collection qui se trouvaient dans la pièce du rez-de-chaussée. « *Des loubards ? Non !* », s'exclame un éducateur qui les connaît bien. « *Mais plutôt des chômeurs en déroute.* » M. Marcel Hucleux, libéré après trente-six heures de garde à vue, est exempt de toute poursuite judiciaire. Mme Colette Robert a décidé de porter plainte. « *Ce que je veux*, répète-t-elle, *c'est seulement que l'on fasse toute la lumière sur cette affaire.* »

A peine avait-elle manifesté cette intention qu'on est venu arrêter Pascal, brisé par la mort de son frère jumeau. Il était accusé d'avoir « visité », lui aussi, trois pavillons plus ou moins abandonnés, durant l'été précédent, et d'y avoir dérobé quelques broutilles. Il a été incarcéré sur l'insistance du parquet d'Evry, qui, trois fois, s'est opposé à sa mise en liberté. Le 12 janvier 1979, le tribunal correctionnel a annulé toute cette procédure pour vice de forme. Mais Pascal avait déjà fait trois mois et demi de prison.

Pourquoi, pourquoi ?...

Mme Colette Robert n'a pas renoncé et vient de porter plainte. On lui a réclamé une consignation de 5 000 F. Elle a dû emprunter pour la payer. Epuisée, malade, elle ne s'est pas rendue à son travail depuis plusieurs semaines. Avec Pascal, elle ressasse des souvenirs, contemple les photos d'Olivier extraites de l'album de famille. Surtout elle voudrait comprendre ce qui, précisément, s'est passé dans la nuit du 30 au 31 août. Pourquoi son fils, dont on lui a dit qu'il avait été tué sur le coup, d'une balle en plein cœur, présentait-il, lorsqu'elle a vu son corps, une blessure au côté droit ? Pourquoi son visage était-il déformé par de multiples contusions, au nez, aux arcades sourcilières ?

Autour d'elle, dans la cité, la solidarité s'est organisée. Un comité de soutien a été créé. « *Je ne m'y attendais vraiment pas*, assure-t-elle. *On a trop dit que les gosses de cette cité sont tous des loubards*, conclut un voisin, *la légitime défense, c'est vraiment trop commode, et on ne prend même pas la peine de dire à une mère toute la vérité sur la mort de son fils.* »

STÉPHANE BUGAT.

LES GRANDS FLEUVES

L'Orénoque, du monde perdu à la terre promise

(Suite de la première page.)

L'attrait du mystère qui plane encore sur le « monde perdu », une nature pure et grandiose, des populations indiennes proches *de l'âge de pierre,* d'immenses étendues pratiquement inexplorées, justifient la fascination qu'exerce le haut bassin du premier fleuve vénézuélien. De Puerto Ayacucho jusqu'aux contreforts de la sierra Parima (3), près de 200 000 km2 de forêt, de parois roses, de soubassements rocheux noirâtres en forme de tortues ou d'éléphants, de rivières paresseuses, de marécages, de rapides écumants. Tourbillons de Maipures et Atures : « *De très loin on entend la rumeur des chutes* », a écrit Romulo Gallegos...

Midi. Les cumulus de l'aube s'allongent, s'étirent, se gonflent, annonçant la tornade du soir, et secouent les ailes de l'Aerocommander. A l'aplomb du rio Sipapo, domaine des Indiens Piaoras, le cerro Autana, la « montagne du bien et du mal », comme un arbre géant de 1 000 mètres de haut, brutalement scié au sommet, et cachant la tache verte de la lagune, découverte par hasard par le roi *Léopold III de Belgique* (4). Une piste en terre rouge, une église en bois, quelques *bongos* au bord du fleuve : San-Fernando, ancienne capitale du territoire Amazonas, contrôle un énorme « triangle » d'eau : le confluent de l'Orénoque, large de plus d'un kilomètre, avec le Guaviare, qui vient des Andes de Colombie, et l'Atabapo, qui descend du sud. Des conflits sanglants ont marqué la conquête de ce « carrefour » aujourd'hui un peu oublié. Jules Verne, dont le *Superbe Orénoque* s'inspire du récit de l'expédition Chaffanjon de 1886, l'avait choisi comme but de ses héros, disputant, déjà, sur le cours véritable du fleuve principal en amont de San-Fernando. L'Orénoque était-il bien l'Orénoque, ou bien fallait-il lui préférer le Guaviare ou l'Atabapo ? A 100 mètres au-dessus de la majestueuse et triple confluence, la « patte de poulet », le doute n'est pas permis. L'Orénoque est bien le plus puissant. Sa rencontre tumultueuse avec le Ventuari se déroule une centaine de kilomètres plus à l'est, dans l'écume des rapides et un dédale d'îles boisées.

Quatre cases, cinq ou six familles indiennes, une bande de cochons : comment croire que Santa-Barbara, aujourd'hui « antenne » *du ministère de* l'environnement, au confluent du Ventuari, était au siècle dernier une colonie jésuite importante regroupant plusieurs centaines d'Indiens ? Ici, comme à la Esmeralda ou dans l'immense « plaine » du Casiquiare, moustiques et nuages de moucherons noirs, la « plaga », ont rebuté bien des tentatives de « colonisation ».

Jusqu'à San-Carlos-de-Rio-Negro, « porte » du Brésil, la forêt est presque sans faille. Parfois, pourtant, de larges et surprenantes clairières de sable trahissent la fragilité du sol. Le pilotage se fait à vue, en repérant les méandres des rivières et les sommets des « tepuys » à l'horizon : le « cercueil » du Yapacana, la falaise abrupte du Duida, ou ce « doigt » de grès minuscule, plein ouest, vers Maroa, au-delà des sources du Temi et de l'Atacavi, *affluents* de l'Atabapo « *Quand le temps est trop mauvais*, dit le pilote, *on descend le plus possible, et on suit les cours d'eau.* »

En aval de la Esmeralda, un bras jaune se détache de la rive gauche de l'Orénoque et file en méandres réguliers à travers la plaine végétale : c'est la célèbre « bifurcation » du Casiquiare. Phénomène de capture ? déversoir ? les géographes se disputent encore sur les causes de cette exceptionnelle anomalie hydrographique : le Casiquiare, découvert en 1744 par le Père jésuite Manuel Roman, permet une communication naturelle entre les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone. Simple « bras » ou « canal », à la bifurcation, où il « capte » cependant près de 20 % des eaux de l'Orénoque, le Casiquiare, nourri à son tour par plusieurs affluents, « descendant » de la ligne de crête marquant la frontière entre le Brésil et le Venezuela, se jette après une course sinueuse de plusieurs centaines de kilomètres dans le rio Negro, affluent de l'Amazone. L'immense « plaine » du Casiquiare a une pente faible *mais* réelle : 6 centimètres par kilomètre.

Même en période de crue maximale, en juillet-août, au cours de laquelle la grande forêt est partiellement inondée, le courant du Casiquiare va toujours dans le même sens, vers le rio Negro. Tout indique que le volume des eaux « perdues » par l'Orénoque tend à grandir... « *Et s'il disparaissait ?* », dit en riant le pilote. Quelques kilomètres seulement en aval de la « bifurcation », l'apport des eaux du rio Cunucunuma, domaine des Indiens Mariquitares, forts, intelligents et excellents mariniers, compense heureusement et largement la « perte » du Casiquiare... Les planificateurs vénézuéliens recommandent *la construction* d'un « vrai » canal de 120 kilomètres de long à travers la plaine du Casiquiare permettant de raccourcir la route fluviale suivie actuellement par les gabarras (barges) de 130 tonnes : une dizaine de jours depuis Samariapo (le port de Puerto Ayacucho en amont des rapides d'Atures) jusqu'à San-Carlos. Un rêve du vingt et unième siècle...

Une autre piste en terre détrempée, des paillottes, quelques pirogues échouées dans une flaque de rouille : Yavita est le point de départ d'une « route » d'une trentaine de kilomètres à travers la forêt jusqu'à Maroa, sur le rio Guainia, affluent du rio Negro et navigable. Trente kilomètres, trente ponts de fortune pour franchir des *canos*, petites rivières serpentant sous les frondaisons et invisibles du ciel.

Les hommes vivent au rythme des crues du fleuve limoneux. Saison des pluies d'avril à octobre, saison sèche de novembre à mars, mais en fait les précipitations ne cessent guère au voisinage de l'Equateur. Des déluges apocalyptiques peuvent à toute époque gonfler soudainement les eaux du haut Orénoque, du Padamo, du haut Ventuari ou de l'Atabapo. Dans les *llanos* et jusqu'au delta, la respiration du monstre se fait plus régulière. A Ciudad-Bolivar, les crues ont une amplitude de 15 à 18 mètres avec un maximum en juillet et en août. Les habitants surveillent la montée des eaux sur la « pierre du milieu », une île granitique grisâtre face à la ville et longue de 350 mètres, surnommée par Humboldt l' « orinocomètre », par analogie avec les « nilomètres » du delta du Nil.

« Il descend... »

Dès la fin septembre, c'est un cri qui court le long des rives verdoyantes du haut bassin. « *Il descend ; on voit les plages...* » L'écho rebondit aux confluents larges comme des lacs, dans les cases indiennes au sommet des berges d'argile rouge, le long des rues de Puerto-Ayacucho, capitale « far-west » du territoire Amazonas. « *Il descend...* » A Caicara, des violoneux chantent encore la geste séculaire du fleuve. Des îles géantes, des marécages où l'on voit *galoper des chevaux* surgissent des *llanos* submergés depuis six mois. A Puerto-Ordaz, les chutes de la Llovizna, ultime et spectaculaire rupture de niveau du fougueux Caroni avant sa rencontre avec l'Orénoque, sont à leur apogée, un poudroiement de miel et de vapeur d'eau. D'autres îles, d'autres bras incertains, le damier vert et géométrique des plantations de pins d'Uverito et le delta apparaît comme un dédale de canaux.

Des furoncles grisâtres trouent cette terre plate et indécise, vert pâle et rouille, imbibée, gorgée de l'eau du ciel et du fleuve, jusqu'à la ligne indistincte de l'océan. Le delta forme un arc de quelque 275 kilomètres de large et sa superficie atteint 30 000 kilomètres carrés. Chaque année, le grand fleuve déverse des millions de mètres cubes d'alluvions dans la mer et le delta progresse d'une cinquantaine de mètres. Au plus fort de la crue, les eaux de l'Orénoque transforment le golfe de Paria en une « mer d'eau douce », un phénomène qui avait stupéfié Christophe Colomb lors de son troisième voyage aux Indes-Occidentales. A la décrue, c'est l'eau salée de l'océan qui envahit *canos* et *canitos* du delta jusqu'à Tucupita, capitale du territoire Amacuro.

« *L'Orénoque ne pardonne pas les erreurs...* », murmurent les mariniers de Samariapo qui remontent jusqu'à San-Carlos par le Casiquiare, en huit ou dix jours de navigation. *Bongos* et *falcas* (5) encombrent le dernier port du haut Orénoque : une simple crique boueuse en amont des rapides de Maipures et inaccessible en basses eaux. Libellules géantes et nuages de moucherons noirs s'abattent sur les épaules nues des marins. La puissance du courant surprend. L'homme de proue surveille les rides du fleuve, signale d'un geste bref hauts fonds et rochers submergés. Des *familles* d'Indiens remontent à petite vitesse le long des rives, sous les lianes enchevêtrées. A la pointe de l'île Raton, la *chapelle* en *bois* et le collège des pères salésiens : 215 élèves indiens venant en pirogue du haut bassin et même de Colombie.

Tous les 30 kilomètres, une échancrure dans la muraille verte, une berge rouge, un village, quelques cases aux toits de palme, des femmes la poitrine nue qui remontent du fleuve, cruche à l'épaule. Les jeunes garçons ont des tee-shirts américains et le capitaine du village dispose d'une *curiara* à moteur sur la barge et d'une réserve d'essence sous l'avant-toit de sa case. Qu'est-ce *qu'un Indien* ? A Tucupita, dans le delta des Guaraos en loques, ayant quitté leurs pilotis pour les hasards de la ville, croupissent dans la pestilence de la Maison de l'Indien. Près de Puerto-Ayacucho, Piaroas ou Guahibos regroupés dans des cités préfabriquées, vêtus, assistés, sont déjà aux antipodes des Waikas, nus, une *chique* de tabac verdâtre aux lèvres, du Padamo, ou des Guaharibos souvent encore inaccessibles de la Parima. A Cacuri, dans le haut Ventuari, deux jésuites dirigent une communauté de plusieurs centaines de Maquiritares, respectant leur culture et leurs coutumes. Cacuri dispose d'un petit chantier de construction et d'une modeste centrale électrique. « *La civilisation*, dit l'un d'eux, *c'est le rhum pour les hommes et la prostitution pour les femmes...* » Qu'est-ce qu'un Indien ? Et combien sont-ils encore ? Et pour combien de temps ? 20 000 peut-être dans le seul territoire Amazonas. Autant de tribus : Maquiritares, Waikas, Guaharibos, Banibas, Kuripako, Yanoamas, autant de langues, de caractères. De Puerto-Ayacucho à la montagne du Brouillard, *sur quelque 500* kilomètres, tous les âges de l'homme au bord des rivières : l'arc, la flèche, le curare, le couteau, le moteur.

Partout, la forêt, somptueuse, exubérante mais fragile. Une lutte permanente pour la lumière, ordonnée, plongeant dans le tapis de pourriture d'un sol imbibé d'eau, une lutte à trois étages, des troncs fins et élancés de 50 mètres dominant les fougères et les taillis *inférieurs*. Mais à peine l'épaisseur de deux poings d'humus, des racines emmêlées à ras le sol, et lorsque un arbre tombe c'est toute une futaie qui s'effondre. Les dangers de cette jungle sont *à la* fois réels et surestimés. Il y a sans doute des jaguars, des *tigritos*, des araignées venimeuses, des *serpents-corail* (dont le venin est sans antidote connu), des anacondas géants sortant la nuit pour chasser le long des rives.

Dans l'Orénoque et ses affluents on trouve des poissons caribes carnivores, cousins des piranhas brésiliens, des tembladors, longues et grasses anguilles noires, chargées d'électricité, des raies venimeuses, des lamantins étranges et archaïques, des tortues paresseuses. « *Mais on ne compte plus guère que cent cinquante caïmans sur tout l'Orénoque* », dit un expert. Les accidents sont très rares. « *Les serpents fuient l'homme...* »

L'Eldorado existe

Changer de rivière, c'est changer de couleur. Eaux « noires » descendant du bouclier guyanais comme le Ventuari, le Caura, le Caroni. Eaux « blanches », plus acides, des affluents venant des Andes lointaines : Guaviare, Meta, Apure. *Les eaux « noires »* sont en fait plus claires, transparentes. Mais à ras de pirogue, c'est le vert, le jaune, le limoneux, le bleu qui l'emportent selon les confluents et les embouchures larges d'un kilomètre. Les mariages sont difficiles. L'Orénoque « jaune » et le Caroni « noir » ne se mélangent que plusieurs kilomètres après leur rencontre en aval de Ciudad-Guyana.

L'Eldorado existe. Quatre siècles après la quête fiévreuse de Raleigh, la terre promise de Guyana est devenue réalité. A Puerto-Ordaz, l'Orénoque a soudain des allures de Rhin tropical. Lourdes fumées orange des aciéries de Sidor, panaches grisâtres des usines d'*aluminium*, jeu de construction géant du plan IV, autoroutes urbaines, damiers des cités ouvrières de San-Felix, premiers buildings du nouveau « centre » de Ciudad-Guyana : en quelques années la Rhur vénézuélienne s'est rapidement développée. Au sud-est vers la grande savane, paradis d'un tourisme encore « sauvage », les cités de l'or, El Callao, El Dorado somnolent après le boom brillant *mais fugace du* dix-neuvième siècle. Mais le fer du Cerro-Bolivar, la « montagne magique », l'énergie fantastique des eaux du Caroni au barrage de Guri, la bauxite du Pijuano (500 millions de tonnes de réserve) ont pris ou vont prendre le relais de l'or et des diamants. Puerto-Ordaz, base de l'Orinoco Mining Company dans les années 40, est une cité de trois cent mille habitants. A deux heures d'avion seulement de la splendeur sauvage du Haut-Orénoque, la puissance de l'industrie lourde, et, déjà, des embouteillages à la sortie des ateliers pour franchir le pont de San-Felix à Puerto-Ordaz. De Ciudad-Bolivar à Ciudad-Guyana, *sur quelque 130 kilomètres*, c'est une incessante noria de camions et de bus. Au nord du fleuve, le pétrole lourd attend d'être exploité et des explorations *off shore* ont commencé au large du delta. Soixante-quinze millions de pins doivent être plantés autour d'Uverito.

Dans le delta, une digue de 130 kilomètres protège l'île de Guara des crues de l'Orénoque et a permis l'installation de fermes expérimentales. Le but : nourrir le *million de* travailleurs de la Ruhr vénézuélienne des années 80. Tucupita, capitale du delta, est une boom-city de trente mille habitants. Elle a une cathédrale neuve, non encore inaugurée, des maisons basses rose et pistache, un faux air de Venise tropicale près du *cano* Manama, une forêt vierge à la porte — prévue comme jardin public, — un centre sportif moderne. Dans l'île, déjà trente mille bœufs et des milliers de chevaux sauvages errants dont on ne sait que faire...

Mais à l'échelle de l'Orénoque, les bulldozers monstrueux du Plan IV et du Cerbo *Bolivar ne* font qu'égratigner l'immensité guyanaise. Malgré ses promesses, l'île de Guara est un point minuscule dans l'immense delta. Les premiers damiers verts d'Uverito sont survolés en cinq minutes. Nourri par les glaciers des Andes et les pluies permanentes de l'Equateur, l'Orénoque recèle encore cent fois plus de richesses inexploitées.

La puissance hydroélectrique des 60 kilomètres de *rapides* d'Atures et Maipures qui ont arrêté les explorateurs pendant des siècles, celle du Ventuari ou du Caura *sont à peine* évaluées. Jules Verne faisait naviguer un véritable vapeur de Ciudad Bolivar à Caicara. Quelques barcasses seulement remontent aujourd'hui le cours moyen du fleuve vers le carrefour du Meta, leur tirant d'eau étant limité à 2 mètres en saison « sèche ». Les projets d'aménagement *de la* « plaine » du Casiquiare, permettant de relier aisément le bassin de l'Orénoque et le bassin de l'Amazone *sont encore du domaine du rêve fabuleux.* Les *llanos*, trop secs ou trop inondés, sont à peu près vides.

Les hommes ont encore à peine griffé les berges de l'Orénoque. La fascination et l'éternité sont ailleurs : vers les « taches blanches », *terra incognita* de la Parima, les boucles gracieuses du Casiquiare, les îles chargées d'arbres et de boue du cours moyen, le delta-planète, et les « tepuys » du monde perdu...

MARCEL NIEDERGANG.

(3) La sierra Parima ne mérite guère en fait le nom de « montagnes ». C'est plutôt comme la sierra Pacaraima, et, à sa suite, une ligne de crêtes plus ou moins élevées sur l'effondrement du rebord méridional du bouclier guyanais.

(4) Le roi Léopold III de Belgique a dirigé en 1952 une expédition dans le bassin du Haut-Orénoque qui a duré deux mois (descente du Casiquiare vers le rio Negro et retour par le bassin de l'Atabapo).

(5) Bongos, falcas, curiaras : noms des pirogues indiennes construites à partir d'un tronc d'arbre évidé au feu.

MER DES CARAIBES — TOBAGO — TRINIDAD — CARACAS — Barcelona — Maturin — Tucupita — San Felix — Ciudad Guyana — Puerto Ordaz — AMACURO — Orénoque — Ciudad Bolivar — San Fernando de Apure — Apure — Rio Meta — Puerto Carreño — Puerto Ayacucho — El Callao — El Dorado — BOLIVAR — GRANDE SAVANE — AMAZONAS — San Fernando — Santa Barbara — Esmeralda — Raudal de los Guaharibos — San Carlos de Rio Negro — Sierra de la Neblina — Negro — BRESIL — GUYANA — VENEZUELA — 0 100 200 km

L'Orénoque a 2 140 kilomètres de long et son bassin recouvre 948 000 km2 dont environ 690 000 km2 au Venezuela, soit 70 % du territoire. Son débit est de 18 000 m3/seconde et il déverse chaque année 300 millions de m3 de sédiments dans l'Atlantique.

Il reçoit les eaux de plus de mille affluents. Les principaux, sur la rive gauche, sont l'Inirida, le Guaviare, le Vichada, le Meta, l'Apure recevant lui-même plusieurs *dizaines* d'affluents des llanos. Sur la rive droite, le Padamo, le Cunucunuma, le Ventuari, le Caura, l'Aro, le Caroni dont le débit est de 5 000 m3/seconde, trois fois plus que celui de l'Apure.

L'Orénoque a sa plus grande largeur, 22 kilomètres, à San-Rafael-de-Barrancas. Au défilé de Ciudad-Bolivar, sa profondeur est de 80 mètres, soit près de 100 mètres au maximum de sa crue.

BIBLIOGRAPHIE

« L'Orénoque aux deux visages »

Petit-neveu de Claude Bernard, l'explorateur et naturaliste français Jean Chaffanjon a remonté les bassins du haut Caura et du haut Orénoque, de 1885 à 1886. Il a, à cette occasion, étudié le bras du Casiquiare, qui unit l'Orénoque à l'Amazone, et a cru découvrir les sources du plus grand fleuve vénézuélien. En fait, il n'en était pas très éloigné, mais il faudra attendre les expéditions officielles du vingtième siècle pour reconnaître la totalité du cours. Il n'empêche ! Jean Chaffanjon, qui devait ultérieurement conduire une expédition en Asie centrale, à travers les massifs de l'Altaï et les déserts de Gobi, a largement contribué à dissiper quelques-uns des mystères du haut Orénoque. Sa relation de voyage a permis à Jules Verne d'écrire son Superbe Orénoque, dans la collection des « Voyages extraordinaires ».

Petit-fils de Jean Chaffanjon, Arnaud Chaffanjon a eu l'heureuse idée de rassembler en un seul ouvrage les récits de l'explorateur et le roman de l'écrivain. Une parenté indiscutable.

M. N.

★ L'ORÉNOQUE AUX DEUX VISAGES, Arnaud Chaffanjon. Edit. Denys Pierron, 375 p.

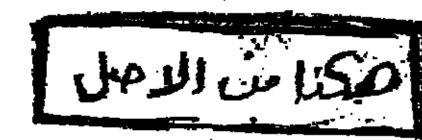
1498 : Christophe Colomb...

L'EMBOUCHURE de l'Orénoque a été reconnue le 1er août 1498 par Christophe Colomb, mais les sources du premier fleuve vénézuélien n'ont été découvertes qu'en novembre 1951. Conquistadores, missionnaires, aventuriers, pirates et savants se sont succédé dans l'intervalle. En 1531, Diego de Ordaz remonte le fleuve jusqu'à proximité de l'embouchure du Caura et l'un de ses lieutenants, Alonso de Herrera, pousse deux ans plus tard jusqu'au Meta.

En 1595, l'Anglais Sir Walther Raleigh cherche le fabuleux Eldorado au-delà du confluent Caroni-Orénoque. Son fils est tué à Santo-Tomas par des Espagnols. En 1744, le père Manuel Roman découvre le bras du Casiquiare, utilisé par les Portugais venant du Brésil à la recherche d'esclaves indiens. En 1760, Diez de la Fuente parvient sur le haut Orénoque aux rapides des Guaharibos, au-delà de La Esmeralda. Alexandre de Humboldt parcourt l'Orénoque et le Casiquiare en 1800 et il emprunte également la voie « terrestre » de Yavita à Maroa, par Piminchin.

En 1838, le géographe allemand Schomburg découvre le massif du Boraima, traverse le haut Caroni et gagne le haut Caura, puis La Esmeralda et San-Carlos par le Casiquiare. En 1881, le Français Jules Crevaux explore le Guaviare et, en 1886, le Français Jean Chaffanjon croit parvenir aux sources de l'Orénoque. En fait, il restait quelque 100 kilomètres coupés de nombreux rapides, que l'expédition franco-vénézuélienne victorieuse de 1951 mettra près de deux mois à parcourir.

Autres explorateurs notables : l'Allemand Koch-Grunberg, mort de fièvre sur le rio Branco après avoir descendu le Ventuari ; l'Américain Spencer Dickey, qui dépasse, en 1930, le point atteint par Chaffanjon quarante ans plus tôt. L'Américain Hamilton Rice, qui fait un relevé du haut Orénoque et du Casiquiare en 1920.



Le Monde

culture

LE JOUR DES MUSIQUES

Les beaux week-ends de l'Olympia.

L'Olympia. Tous les grands, naguère, pour l'O.R.T.F. ou pour Europe 1, rameutaient les foules, aux Capucines, dans les doubles concerts de dix-huit heures et de minuit. A ce même lieu retourne l'enfant prodigué, l'enfant indomptable : le jazz, le samedi à minuit ou, parfois, le dimanche à 21 heures.

Michel Portal (avec « son groupe », comme disait l'affiche) avait rassemblé des petits morceaux, des rythmes divers qu'il avait élus, des formes variées qu'il avait pensées, des musiques multiples qu'il avait croisées. L'humour était là, normalement. S'exprimait, très évidemment, un itinéraire. Nous y avons vu, pour notre part, plus que l'ébauche d'un art nouveau. Le jazz, en tout cas, poussait sa vie en Olympe, et Portal interprétait, comme allant de soi, « Nectar and Ambrosia Blues ». Ce samedi, joue Dizzy Gillespie et, le 17, Johnny Griffin. — L.M.

Catherine Ribeiro chante Prévert.

Catherine Ribeiro, chanteuse fraternelle et violente, a rencontré un soir les mots à parler de Jacques Prévert, les mots de vie et d'amour, les mots libres et baroques, ceux de la mémoire affective et ceux de la générosité.

Abandonnant alors ses propres textes, qui ont la naïveté et l'apparent laisser-aller des poètes, Catherine Ribeiro, qui conduit son aventure de chanteuse avec le goût de la liberté et une rigueur rare, a choisi des « paroles » de Prévert parues dans Choses et autres, *dans* Fatras, *dans* Histoires. *Sébastien Maroto a mis en musique ces « paroles » qui parlent de rêve et d'ordinateur, de jeunesse et de « câble confidentiel », de fleur qui « éclate de vivre, [qui] éclate de rire* et d'inquiétude et de détresse aussi ». — C. F.

★ 33 tours Phonogram, 9101201, « Jacqueries ».

Chants de l'Amérique latine.

Le Petit Forum des Halles présente, du 13 février au 10 mars, une série de concerts ayant pour thème la chanson et la musique populaire de l'Amérique latine. Du 13 au 17 février, cinq musiciens des Andes (Bolivia Manta) joueront des thèmes traditionnels et des chants populaires des hauts-plateaux ; du 20 au 24 février, l'Argentin Higinio Mena chantera ses chansons, accompagné au violoncelle par Michel Valensi ; du 27 février au 3 mars, le Chilien Daniel Salinas sera accompagné par les guitares classiques de Fidel Barrera et Pablo Texier ; du 6 au 10 mars, le groupe andin Karumanta interprétera, notamment, des thèmes traditionnels de Bolivie, d'Argentine, du Chili et du Pérou.

L'ancien et le nouveau.

A réunir l'ancien, le batteur Max Roach, un des pères du style bop, qui donna à la batterie, dans les années 50, ses lettres de noblesse, et le nouveau, le saxophoniste Anthony Braxton, une des figures du free jazz, qui voulut libérer la musique de sa trame harmonique, on pouvait craindre la juxtaposition de deux langages indépendants : au contraire, dans tous les morceaux de ce disque enregistré à Milan en septembre dernier, l'art de chacun des instrumentistes se nourrit de celui de l'autre, le classicisme du premier disciplinant l'imagination du second, qui féconde en retour l'invention de son partenaire. Birth and Rebirth, *l'album porte bien son titre : naissance d'une musique inspirée et renaissance du jazz, enrichi de ses traditions les plus vivantes.* — T. F.

(*) Black Saint, dist. Musica.

[Ca]lendrier du rock.

Siouxsie et les Banshees, le 11 février au Palace ; les Byrds, le 12 février au Palace ; Billy Joël, le 14 février, salle Pleyel ; Queen, le 17 février à Lyon, le 25 à Poitiers ; les 27 et 28 au Pavillon de Paris ; Elton John, les 20, 21, 22, 23, 24 et 25 février au Théâtre des Champs-Elysées ; Average White Band, le 26 février au Palace ; The Jacksons (ex-Jacksons 5), le 28 février au Palace.

Rock

Les énigmes d'Elvis Costello

Elvis Costello cultive le mystère comme un jeu privilégié dont il est le seul à tirer les *ficelles*. Un « mystérioso » des temps modernes qui prémédite chacune de ses actions afin de n'en dévoiler qu'une *infime* partie. Les texte sont tellement obscurs que, une fois la signification des termes assimilée, le *sens général* échappe encore à la compréhension. Simplement, Costello a le don des phrases éclairs, de ces associations de *mots* qui vous *font* regretter de ne pas les avoir trouvées avant, il a ce pouvoir évocateur qui laisse à l'auditeur le soin d'apposer ses images propres.

Bien entendu, il n'imprime jamais les paroles de ses chansons sur les pochettes de ses disques. Non, Costello préfère enregistrer des morceaux différents *selon* les pays où sont édités ses albums, ou offrir des 45 tours gratuits, pour ajouter à la confusion, dessiner un puzzle complexe. *Il* n'est pas question non plus d'espérer qu'il s'explique sur le sens de ce qu'il raconte, Costello méprise les journalistes et, s'il accorde exceptionnellement une interview, c'est pour exprimer toute la haine qu'il porte au *show-business*. Rien d'autre. Ainsi, de lui, on ne connaît pas grand-chose. Il est apparu en 1976, sans dévoiler son passé, et c'est à peu près tout. Les légendes les plus attirantes se fabriquent de cette manière et Costello en est conscient, accumulant une somme de détails qui restent inexpliqués.

Costello est un maniaque de l'énigme, un mégalomane aussi qui se délecte de sa personne, imprime son nom sur le manche de sa guitare, monte sur scène sans un sourire à son public, sans une phrase. Il est comme ça, Costello, petit, sombre, nerveux, des lunettes qui lui dissimulent la moitié du visage, et il joue le rock comme on retire une épine du pied. Teigneux et douloureux. Il a enregistré trois albums avec son groupe, les Attractions, trois merveilles de cohérence. Costello a un son, quelque *chose qui n'appartient qu'à lui*, et *cela tient* peut-être à son phrasé de guitare, ample et sec, mais, surtout, à sa voix au timbre sombre, qui *change souvent* de tonalité, évolue autour de la mélodie en imprimant ses accents passionnés, courroucés.

Avec son nouvel album, *Armed Forces* (les Forces armées), Costello a fait un effort particulier sur les arrangements, qui rappellent parfois l'esprit des Beatles au même titre que les chœurs. Il y a ces mélodies singulières, intimistes malgré leur force, qui accrochent l'oreille à l'évidence. Une inspiration et une approche de l'instrument qui font de ce Britannique un conquérant potentiel du marché américain. Le style de Costello est l'un des plus spécifiques qui soient apparus en Grande-Bretagne depuis deux ans : une forte personnalité, une image intrigante, une production propre, des compositions riches en harmonies et en intensité. A ce stade, Costello ne cache plus son jeu, il est l'homme à ne pas manquer.

ALAIN WAIS.

★ Chez WEA.

Billy Joël à Paris

De nouveau depuis quelques années, le rock et le show-business puisent leurs héros dans les rues de New-York. *Il y eut Lou Reed transportant avec* lui le monde souterrain de la grande métropole et Elliott Murphy, écrivant des textes sur *les* fantasmes de toute une jeunesse. Il y a Bette Midler parodiant le rock des années 50 ou s'adaptant aux *styles* les plus divers, *il y a* Bruce Springsteen jetant, gueulant, hurlant avec fureur et sensualité le climat de la rue à New-York, tout un univers où l'on « *arrache les os du dos* » et où l'on rencontre des « *envahisseurs chromés* », des machines-suicides et des « *pièges de mort* », il y a Patti Smith mêlant New-York, Antonin Artaud et *Rimbaud, il y a* Eddy Money qui forme à douze ans à Brooklyn son premier groupe de rock, il y a enfin Billy Joël, le dernier venu. Lui aussi est entré jeune adolescent dans un orchestre et a fait le coup de poing dans les rues de New-York en *s'intégrant à une bande de jeunes.*

Billy Joël n'apparaît pas brusquement dans la musique rock. Son premier album date de 1970, avec des titres comme *Revenge is sweet*, *Brain Invasion* et *Amplifier furie*, et, en 1974, Billy Joël chante *Piano man* et *Captain Jack*, qui rencontrent le succès. Les chansons de Billy Joël empruntent à la vie, évoquent l'angoisse du New-Yorkais, *l'atmosphère de la 52e rue*, le métier de musicien, donnent des croquis sur le vif pleins de punch. Les mélodies sont larges, sophistiquées. Mais surtout, il y a chez Billy Joël, comme chez Bruce Springsteen, l'incontestable présence sur scène, *la manière de conduire* un spectacle comme on mène un combat de boxe qui serait entrecoupé d'humour et de gags.

Billy Joël se présente Salle Pleyel, le mercredi 14 février, accompagné par Doug Stegmeyer (guitare basse), Liberty Devitto (drums), Richie Cannata (keyboards), Russell Javors et David Brown (guitares).

CLAUDE FLÉOUTER.

SPORTS

NATATION

50 mètres : le vrai sprint

La réunion internationale de Boulogne-Billancourt (9, 10, 11 février) à laquelle participent plus de trois cents nageurs, dont deux *cents étrangers*, a comblé une lacune en remettant au goût du jour, en France, le 50 mètres nage libre, c'est-à-dire la course de vrai sprint qui fait défaut à la *natation. De vrai* sprint parce qu'il est logique que l'effort le plus bref, dans cette *discipline*, tourne autour de 25 secondes — un peu moins pour les garçons, environ 23 secondes, un peu plus pour les filles, environ 26 secondes.

La Fédération internationale de natation amateur (FINA), depuis sa *création* en 1908, a toujours fait la sourde oreille et n'a jamais voulu donner *satisfaction* à ceux, nombreux, qui réclamaient l'inscription du 50 mètres au programme des grandes compétitions. Pour la FINA, l'épreuve de sprint *demeure* le 100 mètres, en dépit de sa durée (50 sec. pour les garçons, 55 sec. pour *les filles*).

Longtemps, un mauvais argument a été avancé pour écarter la création du 50 mètres. Il s'agissait de la difficulté de départager correctement les concurrents avec le chronométrage manuel. Cet obstacle, pour peu qu'il ait été *jadis* réel, est aujourd'hui levé. Le perfectionnement des installations électriques de classement — elles permettent de mesurer les écarts au centième, et même au *millième de seconde* — écarte tout risque d'erreur. On en veut pour preuve qu'un peu partout on nage sur 50 mètres ou sur 50 yards et que les touches au but, *même extrêmement serrées*, ne donnent jamais lieu dans les piscines bien équipées, à la moindre réclamation.

Malgré l'hostilité ou l'indifférence de la FINA, dans quelques pays d'Europe occidentale, aux Etats-Unis, au Canada, en République démocratique allemande, le 50 mètres fait son chemin. La logique voudrait que cette course soit, un jour ou l'autre, institutionnalisée par la FINA, quitte à alourdir le programme olympique. Dès que cette distance sera reconnue, il est certain qu'une nouvelle *catégorie* de nageurs apparaîtra et que les *sprinters* authentiques ne seront plus pénalisés. On a souvent vu, notamment aux Etats-Unis, des nageurs dont les qualités de vitesse n'ont jamais été récompensées. *Premier au passage des 50 mètres,* leur manière de nager s'accommodait *mal de la deuxième partie* du 100 mètres. A ce jour, dans les grandes compétitions internationales, ils ont presque toujours été battus par des adversaires plus résistants mais moins « *taillés sur mesure* » pour la *vitesse pure.*

La *nouvelle catégorie de sprinters* serait à coup sûr formée de nageurs *très grands et robustes*, capables de tenir un rythme élevé sur 50 mètres, respirant éventuellement très peu. C'en serait aussi fini du bagne qu'exige pour les autres distances la natation moderne.

Alors qu'un nageur de 100 mètres doit parcourir *quotidiennement* plus de 10 kilomètres, que des spécialistes de *demi-fond* ou de fond approchent 15 et 20 kilomètres par jour, le vrai sprinter pourrait limiter son entraînement au tiers de cette dernière distance. Pour eux, au moins, la natation redeviendrait humaine.

FRANÇOIS JANIN.

Musique

Georg Solti et l'Orchestre de Paris

L'Orchestre de Paris a applaudi jeudi Georg Solti, à l'issue du *Concerto pour orchestre*, de Bartok, *manifestant ainsi sa joie de* retrouver son ancien chef, même si leurs rapports ne furent pas toujours idylliques. Ils l'étaient, *ce soir-là, dans une interprétation* merveilleuse de la *Troisième Symphonie en fa majeur*, de Brahms, dominée par une vision très contemplative, avec de grandes résurgences épiques. L'Orchestre scintillant, aux sonorités *fraîches et* dorées, la finesse de la trame polyphonique, les *embrassements* de thèmes *mariés* dans une sublime harmonie, les puissantes montées lyriques, tout cela culminait dans un rêve sans aspérités, mais sans mièvrerie, recréant l'atmosphère de ces vacances heureuses et libres de 1883 *où Brahms parcourait* les forêts et les sites romantiques de la vallée du *Rhin. C'était* bouleversant de beauté simple et de paix.

Seconde œuvre royale du *programme, le Concerto pour orchestre*, de Bartok, mettait en lumière les qualités de tous les *pupitres instrumentaux, émaillant* une interprétation de Solti qui insiste moins sur le pathétique, *parfois spectaculaire*, que sur le lyrisme de cette œuvre quasi testamentaire. Comment ne pas *voir une sorte* d'espérance prophétique dans ces pages de 1944, où des jeux olympiens alternent avec *des jaillissements de colère*, des bouffées de gloire et des épisodes d'une poésie si touchante, surtout dans le final plein de lumière, de visions édéniques, de jubilations, où l'on dirait que le musicien hongrois exilé en Amérique vit par avance ce retour au pays où il ne reviendra plus ?

JACQUES LONCHAMPT.

« Epiphanie », de Caplet

Sous la direction de Jean-Claude Casadesus, l'Orchestre de Paris a donné au Théâtre des Champs-Elysées un concert particulièrement *intéressant* au programme duquel figuraient, outre l'ouverture de « Benvenuto Cellini » de Berlioz, que le chef a su parfaitement maîtriser, tout comme la « Première Symphonie » de Henri Dutilleux toujours aussi vive, forte et pleine de jeunesse quoique *écrite il y a trente ans déjà*, l'« Epiphanie » de Caplet et le « Boléro » de Ravel. Cette dernière œuvre a été marquée par un incident assez difficile à comprendre : *l'un des solistes a attaqué la* célèbre mélodie une mesure trop tôt, mettant en péril l'équilibre de l'ensemble. Tout s'est bien terminé cependant. Aussi est-ce l'ouvrage d'André Caplet qui a laissé l'impression la plus durable.

***Cette longue mélopée, profondément* humaine et émouvante avec ses *brisures de comète triste et ses* ciels d'orages lointains, procède du concerto presque autant que du poème symphonique. On y lit les grands élans inachevés d'une âme en déroute, *l'éblouissement d'un roi* d'Afrique devant l'humble majesté de la crèche ; tout cela est rendu si simplement qu'on regrettait seulement que le violoncelle solo, Albert Tétard, n'ait pas tout le rayonnement voulu. Il est dommage aussi que *l'esprit de l'œuvre*, ainsi tirée vers l'impressionnisme, ait été méconnu, car c'est une page admirable et on l'entend trop rarement.**

G. C.

Théâtre

« LES THERMES VÉNITIENS »

Les Thermes vénitiens d'Yvane Daoudi, au Petit-Athénée, dans la mise en scène de Pierre Romans, les décors et costumes de Dominique Borg, illustrent d'une manière presque exhaustive les pièges d'un plateau minuscule. Quand on dispose de *quelques* mètres carrés, il y a deux solutions pour donner l'illusion de l'espace : faire le vide, jouer sur le *hiératisme et les fausses perspectives* ; ou bien accumuler le brillant, jouer sur la hauteur et le mouve*ment. Pierre Romans a choisi cette* dernière solution et prouve que ce n'est pas la bonne.

Comme il y a quatre femmes, un homme, une pianiste, un piano, un escalier, les gens passent leur temps à entrer et sortir, à descendre et monter dans du noir luisant (seules *taches de couleur terne*, le bleu horizon des capotes de pioupious).

L'histoire se passe dans un bordel *de luxe, l'imagination* de quatre femmes qui se rêvent et rêvent de l'homme. L'autre côté du *Balcon* de *Genet sur le mode ironique. Peut*-être l'humour d'Yvane Daoudi, fait de parenthèses insolites glissées *dans des clichés lyriques bien* assumés, a-t-il besoin d'une grande surface pour s'épanouir. La pièce est *construite en petites scènes* multicolores, douces, aigres, corrosives, que l'on s'attendrait à recevoir *comme une dégelée de gifles sèches.* Là elles se chevauchent et s'embrouillent dans tout ce noir, et le *va-et-vient systématique dans des* éclairages pas très inventifs tourne au ridicule.

COLETTE GODARD.

★ Petit Athénée, 20 h. 30.

Architecture

L'ACTION D'ALEXANDRE PERSITZ

A la suite de notre article sur le 200e numéro de l'Architecture d'aujourd'hui (le Monde *du 4 janvier), plusieurs lecteurs nous ont n'ayons pas évoqué le nom n'ayons pas évoqué le nom d'Alexandre Persitz. Ainsi M. Yves Haguenauer et Mme Danielle Valeix, qui nous dit en particulier :*

Ayant été *moi-même* secrétaire de rédaction de *l'A.A.* de 1953 à 1967 et ayant ainsi bien connu les hommes qui l'ont faite et les événements qui s'y sont déroulés, je suis très surprise que, dans l'historique que vous en avez donné, vous passiez de 1945 (date à laquelle *l'A.A.* reparaît après la guerre) à 1966 (date de la mort d'André Bloc).

Vous laissez ainsi dans l'ombre une période de plus de vingt ans, pourtant pleine de combats et de réussites, et l'action d'un homme, Alexandre Persitz, qui, ayant collaboré à *l'A.A.* dès 1934, en devint le secrétaire général et, en 1947, le rédacteur en chef, poste qu'il occupa jusqu'en 1964, date à laquelle il donna sa démission.

L'influence d'Alexandre Persitz, pas plus que l'importance de *l'A.A.* pendant cette période, ne me paraissent devoir être passées sous silence. Il n'y a pas *l'A.A.* d'avant 1933 *et l'A.A.* que dirige aujourd'hui Marc Emery. Il y eut, entre les deux, une continuité qu'il me paraît anormal d'ignorer.

Faut-il vous rappeler les combats de la revue pour une intégration des arts, la fondation du *groupe Espace par André Bloc*, le projet de Paris parallèle en lieu et place de la lèpre des banlieues disséminées n'importe où et n'importe comment autour de Paris et que défendit *l'A.A.* autant qu'elle le put ? (...)

Alexandre Persitz ne fut pas seulement le rédacteur en chef de *l'Architecture d'aujourd'hui*, mais un architecte à qui l'on doit, entre autres multiples réalisations, le mémorial du martyr juif inconnu (en association avec Georges Goldberg).

[Si nous avons « passé sous silence » l'influence d'Alexandre Persitz, nous n'ignorons nullement l'importance de cet excellent architecte, auteur *en particulier du très émouvant mémorial du martyr juif.* Les dimensions d'un article ne nous permettaient pas de faire toute l'histoire de « l'Architecture d'aujourd'hui » (il y faudrait un travail de grande étendue et de type universitaire). *Nous nous sommes limités* aux premières années de la revue et à sa situation actuelle, mais nos lecteurs ont eu raison de nous rappeler que d'autres hommes ont contribué à son rayonnement, ainsi, et au tout premier chef, Alexandre Persitz et, plus récemment, *Bernard* Huet. — A. Fe.]

■ Les organisateurs japonais de l'exposition « André Malraux et le Japon éternel », *qui fut présentée en* novembre et décembre au musée Idemitsu de Tokyo, étaient à Paris ces derniers jours pour remercier le gouvernement français, le Musée de l'ordre de la Libération et les nombreux prêteurs de l'aide qu'ils ont apportée à cette exposition. M. Kyosuke Suematsu, conservateur du musée Idemitsu a remis, de la part de M. Saxo Idemitsu, magnat et mécène, un chèque de 50 000 dollars, au Musée de l'ordre de la Libération.

Formes

OBSCURE LAMPE...

Noces de la poésie et de l'image... Parmi les *événements de la semaine* je place à part et très haut la pourtant peu spectaculaire exposition (1) organisée *autour de la rencontre fructueuse* d'un poète, d'un peintre et d'un jeune éditeur : Salah Stétié, Raoul Ubac, Jacques Brémond.

... Tombe une lampe en feu
Dans le jardin d'une eau de ténèbres...

Claire, brûlant d'une ardeur contenue, *la flamme qui s'élève des bois* gravés d'Ubac donne une réplique parfaite aux vingt textes du poète libanais, *Obscure lampe de cela*, suite poétique amoureusement tirée sur une presse à bras à Villeneuve-lès-Avignon. *Peu de mots, passionnés et limpides,* peu de traits, créant et recréant un pur ovale noir et blanc, suffisent pour *transfigurer notre existence quotidienne.* Ces poèmes, ces estampes étalés sur les murs de la galerie sont complétés par d'autres œuvres d'Ubac, puissant évocateur des réalités les plus simples. Ici l'Ardenne austère rejoint l'Orient. On hésite à *voir autre chose après cela.* Et pourtant...

La hantise de la mort est omniprésente dans les toiles d'Uwe Herbst (2). Pour le visiteur impatient qui ne serait pas oppressé par ses insidieux effluves, quelques indices, quelques clins d'œil, cette faux par exemple qui trouve chaque fois une main pour l'empoigner, le rappellent à l'évidence. Le poids d'une atmosphère de cauchemar, teintée de bleus et de verts *livides*, s'abat sur un Christ jouant aux cartes avec Judas (peut-être), sur maints personnages écrasés par la masse d'une *ville*, etc. *Héritier* des visionnaires flamands ou germaniques, ce jeune Allemand vit en Normandie : le décor villageois de *telle* ou *telle* scène le confirme. Si cette symbolique nous touche, c'est qu'elle s'exprime par une peinture aux vertus *solides, parfois* revêtue de vernis trop brillants, qui autorise beaucoup d'espoirs.

Comme Herbst, Liseran (3) est une nouvelle venue dans le monde des arts. Fausse naïve (l'étiquette la mettrait *en fureur*), *mais* vrai peintre, *qui* sait poser et accoler les tons justes. Elle abonde en trouvailles gentiment *poétiques. Quelle fraîcheur dans l'envo*lée d'Hugh Weiss cramponné des deux mains à des tableaux l'entraînant en *plein ciel ! Seulement attention : cet* humour est sans pitié et pourrait se prêter à des interprétations moins *innocentes. Le surréalisme* n'est pas loin, un surréalisme qui heureusement s'ignore. Liseran ne prend au sérieux qu *la qualité de son* travail.

En face de cette peinture narrative, ils sont trois, réunis le temps d'une *exposition*, qui *persistent à réduire* l'univers à des *traces*, celles que le passage des choses laisse dans l'in*conscient (4). Fort différents* les uns des autres, et pourtant le rio se complète. Victor Laks fait proliférer ses *frémissants entrelacs (sans jeu de mots)* jusqu'à obturer presque totalement l'espace, à l'assaut d'un ciel qui, Dieu merci, *résiste*.

De son côté, Wanda Davanzo se découvert un somptueux papier de Madagascar : *il donne une consis*tance charnelle aux signes multipliés d'une « écriture » qui s'incorpore avec *bonheur au support. Ces déferlements* oniriques, qui ne semblent nullement gratuits, sont séduisants, certes. J'avoue *pour ma part que m'attirent davantage* encore les constructions de Riccardo Licata. Graphismes linéaires auxquels les craies grasses ou la tempera *confèrent* une intensité polychrome. Ce sont des étagements sobres de bandes rectangulaires parallèles, de thèmes avec *variations qui vont plus loin* qu'une simple recherche. Chaque œuvre contient un monde clos et ouvert à la fois dont le regard n'a plus envie de sortir.

JEAN-MARIE DUNOYER.

(1) Principe, 12, rue de la Ferronnerie.
(2) Club des poètes, 30, rue de Bourgogne.
(3) La Galerie, 67, rue Saint-André-des-Arts.
(4) Simone Badinier, 15, rue Guénégaud.



● Ambiance musicale ■ Orchestre - P.M.R. : prix moyen du repas - J... h. : ouvert jusqu'à... heures

DINERS

ASSIETTE AU BŒUF - POCCARDI 9, bd des Italiens, 2e. T.l.jrs ●	Propose une formule Bœuf pour 27 F s.n.c., le soir jusq. 1 h. du mat. avec ambiance musicale. Desserts faits maison. Ouvert dimanche.
ASSIETTE AU BŒUF T.l.jrs Face église St-Germain-des-Prés. 6e	Propose une formule « Bœuf » pour 27 F s.n.c. jusqu'à 1 h. du matin avec ambiance musicale. Desserts faits maison. Ouvert dimanche.
LAPEROUSE 326-68-04 51, q. Grands-Augustins, 6e. F/dim.	On sert, jusqu'à 23 h. 30. Grande carte. Ses salons de deux à cinquante couverts. Cadre ancien de réputation mondiale.
BISTRO DE LA GARE 59, bd du Montparnasse, 6e. T.l.jrs	3 hors-d'œuvre, 3 plats, 27 F s.n.c. Décor classé monument historique. Desserts faits maison. Jusqu'à 1 h. du matin. Ouvert dimanche.
ASSIETTE AU BŒUF 123, Champs-Elysées, 8e. T.l.jrs	Propose une formule « Bœuf » pour 27 F s.n.c., le soir jusqu'à 1 heure du matin. Desserts faits maison. Ouvert le dimanche.
LE SARLADAIS 522-23-62 2, rue de Vienne, 8e. F/dim.	J. 22 h. Cuisine périgourdine. Menu 87 F - 1/2 vin de pays + café + alcool de prune, avec foie gras, cassoulet au confit. SA CARTE.
LA MENARA 742-06-92 8, bd de la Madeleine, 8e. F/dim.	Jusqu'à 23 h. 30 dans le cadre féerique d'un palais marocain : Pastilla aux pigeons - Méchoui - Ses tagines et brochettes. MENU 90 F.
BISTRO DE LA GARE 72, Champs-Elysées, 8e. T.l.jrs	Michel OLIVER propose 3 hors-d'œuvre, 3 plats, 27 F s.n.c. Desserts faits maison. Le soir jusqu'à 1 h. du matin. Décor d'un bistrot d'hier.
TOKYO Saint-Lazare SHINTOKYO Montparnasse	9, rue de l'Isly, 8e, 387-19-04 22, rue Delambre, 14e. 326-45-00 Curieux barbecue Coréen et toutes les spécialités japonaises.
BRASSERIE CROMWELL 727-97-75 131, av. Victor-Hugo, 16e. T.l.jrs	Jusqu'à 23 h. 30. BANC D'HUITRES : Plateau 64, Spéc. alsaciennes : Choucroute jarret fumé 36. Foie gras frais au Riesling de chez FLO 31.
LE CONGRES, Porte Maillot. T.l.j. 80, av. Grande-Armée, 17e. 574-17-24	Jusqu'à 2 h. BANC D'HUITRES et poissons. Spéc. de viandes de Bœuf de premier choix grillées à l'os. Ses plats et desserts du jour
AUB. DE RIQUEWIHR 770-62-39 12, faubourg Montmartre, 9e. T.l.j.	Jusqu'à 2 heures du matin. Ambiance musicale. Ses spécialités alsaciennes. Ses vins fins d'Alsace et MUTZIG, la Reine des Bières.
BRASSERIE DU TABAC PIGALLE 606-72-90, place Pigalle, 18e. T.l.jrs	Ouvert jour et nuit. BANC D'HUITRES t.l.jrs renouvelé. Son plat du jour, ses spécialités : Choucroute 35. Gratinée 15. Ses grillades flambées. Buffet froid. Spécialités : Bière LOWENBRAU MUNICH.

RACINE - 14-JUILLET PARNASSE

Simone de Beauvoir

un film de MALKA RIBOWSKA et JOSÉE DAYAN

LE PARIS - BALZAC - CAMÉO - ABC - CLICHY PATHÉ - MONTPARNASSE 83 - GAMBETTA GAUMONT SUD - CAMBRONNE - CLUNY PALACE - ATHÉNA - U.G.C. GARE DE LYON

LE TEMPS DES VACANCES

LA CHANSON « LE TEMPS DES VACANCES »
DE JEAN-JACQUES DEBOUT
EST CHANTÉE PAR CHANTAL GOYA



UN FILM DE CLAUDE VITAL
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ : ALAIN POIRÉ
LES VEDETTES : ELEONORE KLARWEIN
SON PARTENAIRE : FRANÇOIS-ÉRIC GENDRON
ONT PARTICIPÉ A CE FILM
NATHALIE DELON JEAN LEFEBVRE
DANIEL CECCALDI BERNARD MENEZ
JEAN-LOUP LAFFONT
DEUX GRANDS ACTEURS
LES PETITS : MALENE ET LIONNEL

LE TEMPS DES VACANCES

● Les enfants en raffolent
● Les jeunes rêvent de vivre la même aventure
● Les parents retrouvent leur jeunesse

BELLE-ÉPINE - CHAMPIGNY - ARGENTEUIL - GAUMONT ÉVRY - PARIS NORD - MAISONS-ALFORT - ORSAY - PARLY 2 - LES QUATRE PERRAY - PANTIN - ENGHIEN - ET DANS LES MEILLEURES SALLES DE PROVINCE

SPECTACLES

Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles
« LE MONDE INFORMATIONS SPECTACLES »
704.70.20 (lignes groupées) et 727.42.34
(de 11 heures à 21 heures,
sauf les dimanches et jours fériés)

Samedi 10 - Dimanche 11 février

théâtres

Les salles subventionnées

Opéra : Giselle (sam., 19 h. 30) ; Concert (dim., 18 h. 30).
Salle Favart : le Ballet de l'Opéra (sam., 19 h. 30).
Comédie-Française : le Temps des cerises (sam., 20 h. 30 ; dim., 14 h. 30 et 20 h. 30).
Chaillot, Grand Théâtre : Bernard Haller (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.). — Gémier : le Belvédère (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Petit Odéon : Le jour où Mary Shelley rencontra Charlotte Brontë (sam. et dim., 18 h. 30) ; les Incertains (sam. et dim., 21 h. 30).
TEP : Jules César (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Petit TEP : M'appelle Isabelle Langrenier (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).

Les salles municipales

Châtelet : Rose de Noël (sam. et dim., 20 h. 30).
Carré Silvia Monfort : Cirque Gruss à l'ancienne (sam. et dim., 15 h.) ; le Scapino, ballet (sam. et dim., 14 h. 30 et 16 h.).
Théâtre de la Ville : Stéphane Grappelli (sam., 18 h. 30) ; les Trois Sœurs (sam., 20 h. 30).

Les autres salles

Aire libre : Délire à deux (sam., 20 h. 45).
Antoine : le Pont japonais (sam. et dim., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Atelier : la Culotte (sam., 21 h. ; dim., 15 h. et 21 h.).
Athénée, salle C.-Bérard : Les papas naissent dans les armoires (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 30). — Salle II : les Thermes vénitiens (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 30).
Bouffes-Parisiens : le Charlatan (sam., 21 h. ; dim., 15 h.).
Cartoucherie de Vincennes, Aquarium : la Sœur de Shakespeare (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.). — Théâtre de la Tempête : Têtes mortes (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.). — Atelier du Chaudron : Sens (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Cité internationale, Resserre : Iakov Bogomolov (sam., 20 h. 30). — Galerie : le Silence des oubliés (sam., 20 h. 30).
Comédie Caumartin : Boeing-Boeing (sam., 21 h. 10 ; dim., 15 h. 10 et 21 h. 10).
Essaïon, I : Tu me mènes en bateau (sam., 18 h. 30) ; Abraham et Samuel (sam., 20 h. 30) ; la Maison dans les murs (sam., 22 h.). — II : le Chant général (sam., 20 h. 30) ; Un certain Plume (sam., 22 h. 15).
Fontaine : Je te dis, Jeanne, c'est pas une vie la vie qu'on vit (sam., 21 h.).
Gaîté-Montparnasse : Toutes les mêmes, sauf maman (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.) ; le Gros Oiseau (sam., 22 h. ; dim., 17 h.).
Gymnase : Coluche (sam., 21 h. ; dim., 15 h.).
Huchette : la Cantatrice chauve ; la Leçon (sam., 20 h. 30).
Il Teatrino : la Vénitienne (sam., 20 h. 30) ; Louise la Pétroleuse (sam., 22 h.).
La Bruyère : les Folies du samedi soir (sam., 21 h. ; dim., 15 h. et 18 h. 30).
Le Lucernaire, Théâtre noir : Bonsoir, Rrose Selavy (sam., 18 h. 30) ; Façades (sam., 20 h. 30) ; Paris, c'est Brest en plus petit (sam., 22 h. 45). — Théâtre rouge : Une heure avec F.G. Lorca (sam., 18 h. 30) ; J. Di Giacomo (sam., 20 h. 30) ; A la recherche du temps perdu (sam., 22 h. 15).
Madeleine : le Préféré (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. et 18 h. 30).
Maison de l'Allemagne : Magic Afternoon (sam., 21 h.).
Marigny : le Cauchemar de Bella Manningham (sam., 21 h. ; dim., 15 h.).
Michel : Duos sur canapé (sam., 21 h. 15 ; dim., 15 h. 15 et 21 h. 15).
Moderne : Comme tu me veux (sam. et dim., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Mogador : le Grand Music-Hall d'Israël (sam. et dim., 20 h. ; dim., 15 h.).
Nouveautés : la Petite Hutte (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 18 h. 30).
Oblique : l'Arbre à palabres (sam., 18 h. 30 ; dim., 15 h.) ; Elektra (sam., 20 h. 30 ; dim., 18 h. 30).
Orsay, I : Diderot à corps perdu (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.). — II : Zadig (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Palace Croix-Nivert : Rocky Horror Show (sam. et dim., 20 h.).
Palais-Royal : le Tout pour le tout (sam. et dim., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Péniche : Naïves hirondelles (sam., 20 h. 30).
Plaine : Sur la grand' route (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).
Poche-Montparnasse : le Premier (sam., 20 h. 30 et 22 h. 15).
Porte-Saint-Martin : Gospel Caravan (sam., 20 h. 30, dernière).
Présent : Zut (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).
Ranelagh : la Cantate à trois voix (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Saint-Georges : Attention ! fragile (sam., 20 h. 45 ; dim., 15 h.).
Théâtre d'Edgar : le Fer à cheval irlandais (sam., 20 h. 45).
Théâtre du Marais : De l'éducation des insectes (sam., 20 h. 30) ; le Pompier de mes rêves (sam., 22 h.).
Théâtre Marie-Stuart : Phèdre (sam., 20 h. 15) ; Finnegans Wake (sam., 22 h. 30).
Théâtre 13 : Prothèses (sam., 21 h., dernière).
Théâtre 93 : Prothèses (sam., 21 h., (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Théâtrosphère Odéon : la Mouette échouée dans le dampezzo (sam., 20 h. 45).
Tristan-Bernard : Changement à vue (sam., 21 h. ; dim., 15 h. et 18 h.).
Variétés : la Cage aux folles (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. et 20 h. 30).
Le 28-Rue-Dunois : la Vie en pièces (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 30).

Les chansonniers

Deux-Anes : A.-M. Carrière, M. Horgues (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).
Caveau de la République : Et voilà l' travail (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).

Les théâtres de banlieue

Bezons, Théâtre : Sonate pour deux femmes seules et une cité H.L.M. (sam., 21 h.).
Blanc-Mesnil, Centre de jeunesse : Sol (sam., 21 h.).
Boulogne-Billancourt, T.B.B. : Tiare Tahiti (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 30).
Brétigny, C.C.C. : J.-P. Farré (sam., 20 h. 30).
Aubervilliers, Théâtre de la Commune : Platanov (sam., 20 h. 15 ; dim., 16 h.).
Champigny, le Soleil-dans-la-Tête : Abraxas (sam., 21 h.).
Choisy-le-Roi, Théâtre Paul-Eluard : C. Legros, Plume et Goudron (sam., 21 h.).
Colombes, M.J.C.-Théâtre : On le raconte rue Biroko, danse (sam., 20 h. 30).
Courbevoie, Maison pour tous : Alicante (sam., 20 h. 30).
Créteil, Maison André-Malraux : Océan (sam., 20 h. 30) ; Quatuor de flûtes Arcadie (dim., 15 h. 30).
Gennevilliers, Théâtre : Rêves et erreurs du manœuvre Paul Bauch aux prises avec le sable, le socialisme et les faiblesses humaines (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).
Nanterre, Théâtre des Amandiers : l'Enfance de Vladimir Kobalt (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Rosny-sous-Bois, Salle des fêtes : Henri Tachan (sam., 20 h. 30).
Saint-Denis, Théâtre G.-Philipe : Pauvre B... (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.). — Grande salle : Hamlet Machine et Mauser (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).

Les concerts

Conciergerie : la Grande Ecurie et la Chambre du roy, dir. J.-Cl. Malgoire (Vivaldi) (sam. et dim., 17 h. 30).
Eglise Saint-Merri : R. Mathieu, orgue (Franck, Langlais, Mathieu) (sam., 21 h.).
Lucernaire : B. Drandavora, clavecin (Frescobaldi, Couperin, Bach, Scarlatti) (sam. et dim., 19 h. 30).
Salle Gaveau : Y. Lefébure, piano (Schubert, Schumann) (sam., 17 h. 15).
Théâtre d'Orsay : E. Peclard, violoncelle ; J.-F. Heisser, piano (Martinu, Fauré, Prokofiev) (dim., 10 h. 45).
Eglise Saint-Thomas-d'Aquin : A. Bedois, orgue (Titelouze, Buxtehude) (dim., 17 h. 45).
Notre-Dame de Paris : S. Soularue-Terwilleger, orgue (Widor, Franck, Tournemire, Duruflé) (dim., 17 h. 45).
Eglise Saint-Louis des Invalides : A. Fleury, orgue (Buxtehude, Dupré, Mozart, Franck, Fleury, Vierne) (dim., 16 h.).
Ranelag : P. Reach, piano (Mozart, Schubert, Schumann) (sam., 18 h. 30).
Eglise Saint-Julien-le-Pauvre : L. Caravassilis, flûte ; P. Brida, violon (Bach) (sam., 21 h.).
Troglodyte : M. Lobko, C. d'Alwis (musique contemporaine) (sam., 20 h.).
Café d'Edgar : Temo (musique kurde) (sam., 18 h. 30).
Riverbop : S. et P. Muller, alto et violoncelle (Beethoven, Danzi, Lutoslawski) (sam., 20 h. 30) ; J. Léandre (sam., 21 h. 30).
Théâtre Marie-Stuart : Ensemble de cuivres Da Camera (Poulenc, Gabrielli, Pezel, Maurer, Walton, Mache, Vallier) (dim., 17 h.).

La danse

Palais des sports : Ballet du vingtième siècle M. Béjart (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).
Espace Cardin : Petits pas et crac (sam., 20 h. 30).
Cité internationale : Ma, danse, rituel, théâtre (sam., 20 h. 30).
Musée Guimet : Mohanty, danse indienne (dim., 17 h. 30).

Jazz, pop', rock, folk

Golf Drouot : Taxis (sam., 21 h. 30).
Caveau de la Huchette : Cat Anderson (sam., 21 h. 30) ; Dany Doriz Orchestra (dim., 21 h. 30).
Théâtre Campagne-Première : Alligator (sam. et dim., 20 h.) ; J.-Cl. Vannier (sam., 22 h. 30). — Salle II : P. Cauvin (sam., 22 h. 30).
Riverbop : Herbie rouge (sam., 20 h. 30) ; les Babouches, percussions (sam., 22 h.).
Palace : Siouxsie and the Banshees (dim., 17 h.).
Chapelle des Lombards : C. Murray Quintet (sam., 20 h. 30 ; Faton, Seguin, Vitous (sam., 22 h. 30).
Forum des Halles : Cuarteto Cedron (sam., 20 h. 30 ; dim., 18 h.).
Olympia : Dizzy Gillepsie and New Quintett (sam., 24 h.).
Collectif, 28, rue Dunois : François Tusques, piano solo (sam., 18 h. 30).
Stadium : Dominique Gaumont « Energy » (sam., 21 h.).
Marie-Stuart : Martin Saint-Pierre (sam. et dim., 18 h. 30).
Espace Cardin : Panama Francis Jazz Sultan (dim., 20 h. 30).
Le Patio : M. Zanini, J. Dall, I. Martin, D. Amelot, P. Authier (sam. et dim., 22 h.).
La Péniche : Quartet chilien Tamarugo (dim., 20 h. 30).

NE CHERCHEZ PAS LE GRAND MAGIC CIRCUS A PARIS... IL EST SUR LES ROUTES
Jusqu'au 24 Fév.
LONDRES SHAFTESBURY
TEL 836 65 96





GRAND REX 2800 places VF • ÉLYSÉES CINÉMA matinées VF soirées VO
NAPOLÉON VF MIRAMAR VF MISTRAL VF
MAGIC CONVENTION VF UGC GOBELINS VF UGC ODEON VF
en VF : VERSAILLES Cyrano • CRÉTEIL Artel • NOGENT Artel
ROSNY Artel • ENGHIEN Français • SAINT-GERMAIN C2L • PANTIN Carrefour
AULNAY Parinor • LA VARENNE Paramount • ARGENTEUIL Gamma • ORSAY Ulis

WALT DISNEY présente
LE CHAT QUI VIENT DE L'ESPACE
RENCONTRE D'UN DRÔLE DE TYPE



SPECTACLES

cinémas

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans.

(**) aux moins de dix-huit ans.

La cinémathèque

Chaillot, sam., 16 h. : le Comte de Monte-Cristo, de C. Autant-Lara ; 18 h. : Regards sur le jeune documentaire algérien ; 20 h., Hommage à G. Sadoul : la Momie, de C. Abdessalam ; 22 h. : Le Italiane e l'Amore. — Dim., 16 h., Cinéma roumain : Tudor, de L. Bratu ; 18 h. : la Fille aux cheveux d'or, de T. Lykouressis ; 20 h., Hommage à G. Sadoul : Scènes de chasse en Bavière, de P. Fleischman ; 22 h. : le Franciscain de Bourges, de C. Autant-Lara.

Beaubourg, sam., 15 h. : Prisonnières des Martiens, d'I. Honda ; 17 h. : la Machine à tuer les méchants, de R. Rossellini ; 19 h. : Orfeo Negro, de M. Camus ; 21 h. : la Forêt des pendus, de L. Ciulei. — Dim., 15 h. : les Demoiselles de Rochefort, de J. Demy ; 17 h. : Voyage en Italie, de R. Rossellini ; 19 h. : Boulevard du Rhum, de R. Enrico ; 21 h. : Edition spéciale, de M. Daneiluc.

Les exclusivités

L'ADOLESCENTE (Fr.) : Capri, 2e (508-11-69) ; Paramount-Marivaux, 2e (742-83-90) ; Publicis Saint-Germain, 6e (222-72-80) ; Paramount-Elysées, 8e (359-49-34) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Passy, 16e (288-62-34) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

L'ADOPTION (Fr.) (**) : Impérial, 2e (742-72-52) ; Saint-Germain Studio, 5e (033-42-72) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-83) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Olympic, 14e (542-67-42)

ALERTEZ LES BEBES (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86).

L'AMOUR EN FUITE (Fr.) : Saint-Germain Huchette, 5e (633-87-59) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Lumière, 9e (770-84-64) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; P.L.M. Saint-Jacques, 14e (589-68-42) ; Mayfair, 16e (525-27-06) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

L'ARBRE AUX SABOTS (It., v.o.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Bonaparte, 6e (326-12-12) ; Elysées Point Show, 8e (225-67-29).

L'ARGENT DES AUTRES (Fr.) : Quintette, 5e (033-35-40) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Parnassien, 14e (329-83-11).

AU NOM DU FUHRER (Belg.) : La Clef, 5e (337-90-90).

LA BALLADE DES DALTON (Fr.) : Madeleine, 8e (073-56-03) ; Ternes, 17e (380-10-41).

BAKO, L'AUTRE RIVE (Fr.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98) ; Styx, 5e (633-08-40) ; La Clef, 5e (337-90-90).

BELFAGOR LE MAGNIFIQUE (It., v.o.) : Contrescarpe, 5e (325-78-37).

BLUE COLLAR (A., v.o.) : Quintette, 5e (033-35-40).

LES BRONZES (Fr.) : Biarritz, 8e (723-69-23) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; Bienvenüe-Montparnasse, 15e (544-25-02).

LA CAGE AUX FOLLES (Fr.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Biarritz, 8e (723-69-23).

CAP HORN (Fr.) : Vendôme, 2e (073-97-52).

LA CARAPATE (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Fauvette, 13e (331-56-86).

LE CAVALEUR (Fr.) : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; Helder, 9e (770-11-24) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (331-06-19) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

LE CIEL PEUT ATTENDRE (A., v.o.) : Paris, 8e (359-53-99).

CINEMA PAS MORT, MISTER GODARD (Fr., Am., v. am.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).

LA CLE SUR LA PORTE (Fr.) : Bretagne, 6e (222-57-97), Biarritz, 8e (723-69-23), Paramount-Opéra, 9e (073-34-37).

COMME LES ANGES DECHUS DE LA PLANETE ST-MICHEL (Fr.) : la Clef, 5e (337-90-90) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81).

COMME CHEZ NOUS (Hong., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38).

CONFIDENCES POUR CONFIDENCES (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33), Quintette, 5e (033-35-40) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23).

LE CYCLE (Ira., v.o.) : la Clef, 5e (337-90-90) ; Palais des arts, 3e (272-62-98).

LES DENTS DE LA MER (A., v.f.) (deuxième partie) : Calypso, 17e (380-10-68).

L'ESCLAVE DE L'AMOUR (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (548-62-25). H. sp.

LE FAISEUR D'EPOUVANTES (A., v.f.) (*) : Omnia, 2e (233-39-36) ; Caméo, 9e (246-66-44).

LA FEMME QUI PLEURE (Fr.) : Saint-Germain-Village, 5e (633-87-59) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Français, 9e (770-33-88) ; Parnassien, 14e (329-83-11).

LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR (A., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34) ; v.f. : Maxéville, 9e (770-72-86).

LA FILLE DE PRAGUE AVEC UN SAC TRES LOURD (Fr.) : le Seine, 5e (325-92-46).

LA FRISEE AUX LARDONS (Fr.) : Paramount-City-Triomphe, 8e (225-45-76) ; Paramount-Opéra, 9e (073-34-37).

FURIE (A.) (*) v.o. : U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08), Marignan, 8e (359-92-82) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93), Ermitage, 8e (359-15-71), Ciné-monde, 9e (770-01-90), Fauvette, 13e (331-56-86), Mistral, 14e (539-52-43), Miramar, 14e (320-89-52), Magic-Convention, 15e (828-20-64).

GALACTICA (A.) (v.o.) : Cluny-Palace, 5e (033-07-76), Ambassade, 8e (359-19-08) ; v.f. : Richelieu, 2e (233-56-70), Français, 9e (770-33-88), Gaumont-Sud, 14e (331-51-16), Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23), Wepler, 18e (387-50-70), Gaumont-Gambetta, 20e (797-02-74).

LE GENDARME ET LES EXTRA-TERRESTRES (Fr.) : Richelieu, 2e (233-56-70), Berlitz, 2e (742-60-33), Danton, 6e (329-42-62), Marignan, 8e (359-92-82), France-Elysées, 8e (733-71-11), Diderot, 12e (343-19-29), Fauvette, 13e (331-56-86), Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23), Gaumont-Sud, 14e (331-51-16), Cambronne, 15e (734-42-96), Victor-Hugo, 16e (727-49-75), Wepler, 18e (387-50-70) Gaumont-Gambetta, 20e (797-02-74).

LE GOUT DU SAKE (Jap.) (v.o. : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

GREASE (A. (v.o.) : Elysées Point Show, 8e (225-67-29), Cluny-Ecoles, 5e (033-20-12) ; v. f. : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32), Richelieu, 2e (233-56-70), Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

L'HOMME DE MARBRE (Pol.) (v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38).

INTERIEURS (A.) (v.o.) : Studio Alpha, 5e (033-39-47), Paramount-Odéon, 6e (325-59-83), Publicis-Champs-Elysées, 8e (720-76-23), v.f. : Paramount-Opéra, 9e (073-34-37), Paramount-Montparnasse, 14e (326-22-17), Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

KOUNAK, LE LYNX FIDELE (Sov., v.f.) : Cosmos, 6e (548-62-25), hors spectacle.

MARTIN ET LEA (Fr.) : Quintette, 5e (033-35-40) ; 14-Juillet-Montparnasse, 6e (326-58-00) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81), Cambronne, 15e (734-42-96).

MIDNIGHT-EXPRESS (A., v.o.) (**) : U.G.C.-Marbeuf, 8e (225-18-45).

MOLIÈRE (Fr.) (deux époques) : Grands-Augustins, 6e (633-22-13) ; Studio Raspail, 14e (320-38-98).

LES MONSTRES SONT TOUJOURS VIVANTS (A., v.o.) : Mercury, 8e (225-75-90). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (742-83-90) : Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

MORT SUR LE NIL (A., v.o.) : Paramount-City-Triomphe, 8e (225-45-76) ; Studio Jean-Cocteau, 5e (033-47-62). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (742-83-90).

NOSFERATU, FANTOME DE LA NUIT (All., v.o.) (*) : Quartier-Latin, 5e (326-84-65) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Gaumont-Champs-Elysées, 8e (359-04-67) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; Parnassien, 14e (329-83-11). — V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70) ; Impérial, 2e (742-72-52) ; Montparnasse-83, 6e (544-14-27) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27).

PAIR ET IMPAIR (It., v.f.) : Capri, 2e (508-11-69).

PAREIL, PAS PAREIL (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86).

PARLONS-EN (A.), v.o. : Action-Christine, 6e (325-85-78) ; v.f. : J.-Renoir, 9e (874-40-75), Mac-Mahon, 17e (380-24-81).

LE POT DE VIN (It.), v.o. : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08), Biarritz, 8e (723-69-23).

QUAND JOSEPH REVIENT (Hong., v.o.) : Epée-de-Bois, 5e (337-57-47). Olympic, 14e (542-67-42).

RHINOCEROS (A., v.o.) : Studio Logos, 5e (033-26-42).

LE ROUGE DE CHINE (Fr.) : Marais, 4e (278-47-86). H. sp.

SIMONE DE BEAUVOIR (Fr.) : 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00), Racine, 6e (633-43-71).

SONATE D'AUTOMNE (Suéd., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77) : Elysées-Point-Show, 8e (225-67-29).

LE SUCRE (Fr.) : Cin'Ac Italiens, 2e (742-72-19), U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45).

SUPERMAN (A., v.o.) : Boul'Mich, 5e (033-48-29) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Publicis Matignon, 8e (359-31-97) ; v.o.-v.f. : Ermitage, 8e (359-15-71) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; Rotonde, 6e (633-08-22) ; Paramount-Marivaux, 2e (742-83-90) ; Paramount-Opéra, 9e (073-34-37) ; Paramount-Bastille 11e (343-79-17) ; Paramount-Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Moulin-Rouge, 18e (606-34-25) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

LE TEMPS DES VACANCES (Fr.) : ABC, 2e (236-55-54) ; Cluny-Palace, 5e (033-07-76) ; Montparnasse-83, 6e (544-14-27) ; Balzac, 8e (359-52-70) ; Paris, 8e (359-53-99) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; Athéna, 12e (343-07-48) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Gaumont-Sud, 14e (331-51-16) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41) ; Gaumont-Gambetta, 20e (797-02-74).

UNE HISTOIRE SIMPLE (Fr.) : Impérial, 2e (742-72-52) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Gaumont-Sud, 14e (331-51-16) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23)

UN MARIAGE (A., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (033-34-83) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; v.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32).

LES YEUX DE LAURA MARS (A., v.o.) (*) : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; v.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; U.G.C. Gobelins, 13e (331-06-19) ; Bienvenüe-Montparnasse, 15e (544-25-02).

Les films nouveaux

JE VOUS FERAI AIMER LA VIE, film français de Serge Korber : Omnia, 2e (233-39-36), Berlitz, 2e (742-60-33), Quintette, 5e (033-35-40) ; George-V, 8e (225-41-46), Parnassien, 14e (329-83-11), Gaumont-Convention, 15e (828-42-27), Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).

PERCEVAL LE GALLOIS, film français d'Eric Rohmer : Gaumont-Rive gauche, 6e (548-26-36), Madeleine, 8e (073-56-03), Marignan, 8e (359-92-82), Hautefeuille, 6e (633-79-38), Olympic, 14e (542-67-42).

SERGENT PEPPER'S, film américain de Michaël Schultz (v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17), Colisée, 8e (359-29-46) ; v.f. : Richelieu, 2e (233-56-70), Montparnasse-83, 6e (544-14-27), Gaumont-Opéra, 9e (073-95-48), Les Nations, 12e (343-04-67), Gaumont-Convention, 15e (828-42-27), Wepler, 18e (387-50-70).

SALSA, film américain de L. Gast et J. Masucci (v.o.) : Saint-Séverin, 5e (033-50-91), Eldorado, 10e (208-18-76).

CES FLICS ETRANGES VENUS D'AILLEURS, film français de P. Clair : U.G.C.-Danton, 6e (329-42-62), Normandie, 8e (359-41-18), Caméo, 9e (246-66-44), Maxéville, 9e (770-72-86), U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59), U.G.C.-Gobelins, 13e (331-06-19), Miramar, 14e (320-89-52), Mistral, 14e (539-52-43), Murat, 16e (651-99-75), Images, 18e (522-47-94), Secrétan, 19e (206-71-33).

L'INVASION DES PROFANATEURS, film américain de P. Kaufman (*) (v.o) : Studio Médicis, 5e (633-25-97), Paramount-Elysées, 8e (359-49-34) ; v.f. : Max-Linder, 9e (770-40-04), Paramount-Opéra, 9e (073-34-37), Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03), Paramount-Orléans, 14e (540-45-91), Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10), Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00), Paramount-Maillot, 17e (758-24-24), Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).

LE CHAT QUI VIENT DE L'ESPACE, film américain de N. Tokar (v.o., v.f.) : Elysées-Cinéma, 8e (225-37-90) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93), U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08), U.G.C.-Gobelins, 13e (331-06-19), Miramar, 14e (320-89-52), Mistral, 14e (539-52-43), Magic-Convention, 15e (828-20-64), Napoléon, 17e (380-41-46).

Les festivals

TOUT ROHMER, Olympic, 14e (542-67-42) : la Collectionneuse (sam.) ; la Marquise d'O (dim.).

CHATELET-VICTORIA, 1er (508-94-14) (v.o.). I. 13 h. : Lawrence d'Arabie ; 16 h. 5 : le Dernier Tango à Paris ; 18 h. 10 : l'Epouvantail ; 20 h. 10 (+ sam. 0 h. 15) : Cabaret ; 22 h. 15 : Taxi Driver ; II. 14 h. : Citizen Kane ; 16 h. 10 : Pourquoi pas ? 18 h. : Cria Cuervos ; 20 h. : To be or not to be ; 22 h. 15 (sam., 0 h. 20) ; Midnight Express.

F. ZEFFIRELLI (v.o.), Le Palace, 15e (374-95-04), v.o., en alternance : François ou les chemins du soleil, Roméo et Juliette.

GRANDS FILMS AMERICAINS (v.o.), Acacias, 17e (754-97-83), 14 h. : Une étoile est née ; 16 h. 20 : Missouri Breaks ; 18 h. 30 : Portier de nuit ; 20 h. 30 : Rocky Horror Picture Show (+ sam. 24 h.) ; 22 h. 15 : le Tournant de la vie.

STUDIO 28, 18e (606-36-07) (v.o.) : la Clef sur la porte (sam.) ; la Malédiction de la panthère rose (dim.).

CHEFS-D'ŒUVRE ET NANARS DU CINEMA FRANÇAIS, Action République, 11e (805-51-33) : le Drame de Shanghaï (sam.) ; la Famille Duraton (dim.).

ANTHOLOGIE DU WESTERN, v.o., Olympic, 14e (542-67-42) : l'Homme de la plaine (sam.) ; Nevada Smith (dim.).

JOHAN VAN DER KEUKEN, v.o., Action République, 11e (805-51-33) : le Nouvel Age glaciaire (sam.) ; la Jungle plate (dim.).

MARX BROTHERS, v.o., Nickel-Ecoles, 5e (325-72-07) : la Soupe au canard (sam.) ; Une nuit à l'Opéra (dim.).

GRETA GARBO, v.o., Action La Fayette, 9e (878-80-50) : Anna Christie (sam.) ; Grand Hôtel (dim.).

LES GRANDS ROMANTIQUES, v.o., Action La Fayette, 9e (878-80-50) : le Temps d'aimer et le Temps de mourir (sam.) ; Pour qui sonne le glas (dim.).

COMEDIES MUSICALES, v.o., A. Bazin, 13e (337-74-39), Chantons sous la pluie (sam.) ; Beau fixe sur New-York (dim.).

FESTIVAL DES CESARS, Berlitz, 2e (742-60-33) : la Règle du jeu (sam.) ; la Kermesse héroïque (dim.).

BOITE A FILMS, 17e (v.o.) (754-51-50). I. 12 h. 50 : la Fureur de vivre ; 14 h. 40 : Jeremiah Johnson ; 16 h. 30 : le Lauréat ; 18 h. 10 : Nos plus belles années ; 20 h. 20 : Phantom of the Paradise ; 21 h. 55 : Panique à Needle Park ; V., S., 23 h. 50 : The song remains the same. — II. 13 h. : Help ; 14 h 30 : Let it be ; 16 h. : A l'est d'Eden ; 17 h. 50 : Mort à Venise ; 20 h. : Love ; 22 h. 15 : Délivrance ; V., S., 0 h. 15 : Freaks.

STUDIO GALANDE, 5e (v.o.) (033-72-71, v.o.) 13 h. 40 : les Damnés ; 16 h. 15 : Frankenstein jr. ; 18 h. 10 : Rocky horror picture show ; 19 h. 50 : Un tramway nommé Désir ; 22 h. 05 : Salo ; S., 0 h. 15 : Répulsion.

Les séances spéciales

A BIGGER SPLASH (Angl., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42), 18 h. (sauf S., D.).

A CHEVAL SUR LE TIGRE (It., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34), 12 h.-24 h.

L'AN 01 (Fr.) : le Seine, 5e (325-92-46). 16 h. 35.

BOF (Fr.) : le Seine, 5e, 18 h. 15.

BONNIE AND CLYDE (A., v.o.) : Olympic, 14e, 18 h. (sauf S., D.).

CHINOIS, ENCORE UN EFFORT POUR ETRE REVOLUTIONNAIRES (Fr.) : le Seine, 5e, 20 h.

DUELLISTES (A., v.o.) : Olympic, 14e, 18 h. (sauf S., D.).

LA FLUTE ENCHANTEE (Suède, v.o.) : le Seine, 5e, 14 h.

L'EMPIRE DES SENS (Jap., v.o.) (**) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18), 12 h., 24 h.

HAROLD ET MAUDE (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77), 10 h., 12 h., 24 h.

L'INCOMPRIS (It., v.f.) : les Tourelles, 20e (636-51-98), Mar., 21 h.

INDIA SONG (Fr.) : le Seine, 5e 12 h. 20 (sauf D.).

J'IRAI COMME UN CHEVAL FOU (Fr.) : Lucernaire, 6e 12 h., 24 h.

MASCULIN-FEMININ (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e, 12 h.

LA MONTAGNE SACREE (Mex., v.o.) (**) : le Seine, 5e, 22 h. 15.

LES NAINS AUSSI ONT COMMENCE PETITS (All., v.o.) : Olympic, 14e 18 h. (sauf S., D.).

PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) : Luxembourg, 6e, 10 h., 12 h., 24 h.

LE PRIVE (A., v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e, 24 h.

SISTERS (A., v.o.) : Olympic, 14e, 18 h. (sauf S., D.).

UN CADAVRE AU DESSERT (It., v.o.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16), Mar., 21 h.

UNE PETITE CULOTTE POUR L'ETE (Ja., v.o.) (**) : le Seine, 5e, 12 h. 30 (sauf D.).

Les grandes reprises

ABATTOIR 5 (A., v.o.) : Dominique, 7e (705-04-55).

ANNIE HALL (A., v.o.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).

BLUE JEANS (Fr.) : Daumesnil, 12e (343-52-97)

CASANOVA DE FELLINI (It., v.o.) : Templiers, 3e (272-94-56).

CENDRILLON (A., v.f.) : U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) ; La Royale, 8e (265-82-66) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Calypso, 17e (380-10-41) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRES LA PLUIE (Jap., v.o.) : 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).

2001 ODYSSEE DE L'ESPACE (A., v.f.) : Haussmann, 9e (770-47-55).

EASY RIDER (A., v.o.) : Escurial, 13e (707-28-04).

FRA DIAVOLO (A., v.o.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66).

FRANKENSTEIN Jr (A., v.f.) : Haussmann, 9e.

FRITZ THE CAT (A., v.o.) (**) : Studio Git-le-cœur, 6e (326-80-25) ; Haussmann, 9e (770-47-55).

FRENZY (A., v.o.) : New-Yorker, 9e (770-63-40).

LA GRANDE BOUFFE (It., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77).

LE GRAND SOMMEIL (A., v.o.) : Action-Christine, 6e (325-85-78).

HATARI (A., v.o.) : Action-Ecoles, 5e (325-72-07).

IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (A., v.f.) : Royal-Rivoli, 3e (272-61-44).

JEREMIAH JOHNSON (A., v.f.) : Escurial, 13e.

JETONS LES LIVRES, SORTONS DANS LA RUE (Jap., v.o.) : Panthéon, 5e (033-15-04).

JOHN AND MARY (A., v.o.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16). (Sf Mar.)

LENNY (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77).

LITTLE BIG MAN (A., v.o.) : Noctambules, 5e (033-42-34).

MACADAM COW-BOY (A., v.o.) : Daumesnil, 12e (343-52-97).

MARATHON MAN (A., v.o.) : Luxembourg, 6e.

LA MELODIE DU BONHEUR (A., v.o.), 70 mm : Kinopanorama, 15e (306-50-50).

MISSOURI BREAKS (A., v.o.) : Les Templiers, 3e.

MONTY PYTHON (Ang., v.o.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Cluny-Ecoles, 5e (033-20-12).

NOSFERATU (All., v.o.) : Studio Cujas, 5e (033-89-22) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14).

NUIT ET BROUILLARD (Fr.) : Cinoche Saint-Germain, 6e.

ORANGE MECANIQUE (A., v.o) (**) : Lucernaire, 6e.

ORFEU NEGRO (Brés., v.o.) : Espace-Gaîté, 14e (320-99-34).

LA PLANETE INTERDITE (A., v.o.) : Studio Bertrand, 7e.

PORTIER DE NUIT (It., v.o.) : Champo, 5e (033-51-60).

SAMSON (Pol., v.o.) : Marais, 4e (278-47-86).

SEBASTIANE (Ang., v.o.) (**) : Studio de l'Etoile, 17e (380-19-93).

LE SHERIF EST EN PRISON (A., v.o.) : Les Templiers, 3e.

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE (A., v.o.) (**) : Cinoche Saint-Germain, 6e.

LE TROISIEME HOMME (Ang., v.o.) : Actua-Champo, 5e (033-51-60).

INFORMATIONS PRATIQUES

Journal officiel

Sont publiés au *Journal officiel* du samedi 10 février 1979 :

DES ARRETES

● Relatif à la commercialisation du gazole et du fuel domestique ;

● Relatif à la taxe parafiscale perçue au profit de l'Institut français du pétrole ;

● Prorogeant la validité des cartes de déporté et d'interné résistant et politique.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE - D.O.M. - T.O.M.	128 F	235 F	343 F	450 F
TOUS PAYS ETRANGERS PAR VOIE NORMALE	225 F	435 F	643 F	850 F
ETRANGER (par messageries)				
I. — BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	155 F	290 F	425 F	560 F
II. — SUISSE - TUNISIE	203 F	385 F	568 F	750 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) : nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

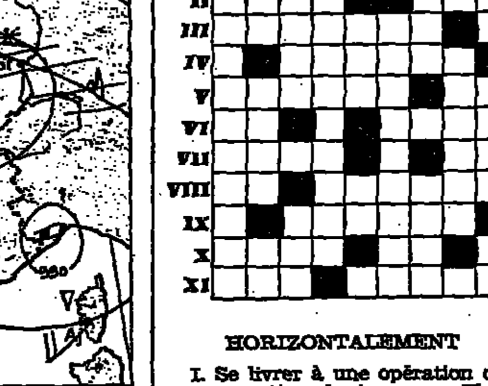
Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 10-02-79 A 0 h G.M.T.

A D Re Os St He Lo Be Br Vi Ma Al 975 980 985 990 1000 1005 1010 1015

PRÉVISIONS POUR LE 11-II-79 DÉBUT DE MATINÉE



Evolution probable du temps en France entre le samedi 10 février à 0 heure et le dimanche 11 février à 24 heures :

Le temps sera souvent perturbé sur la France dont la majeure partie sera sous l'influence de l'air atlantique ou méditerranéen, moins chaud que les jours précédents, mais plus instable. La partie nord de ces perturbations s'atténuera ; elle sera bloquée par l'air froid qui stagne de la mer du Nord à l'Allemagne. Cet air froid envahira lentement nos régions du Nord et du Nord-Est, et pourra gagner au cours de la journée de dimanche la Normandie et le Bassin parisien.

Dimanche 10 février, sur les régions du Nord et du Nord-Est, la Normandie et le Bassin parisien, le temps sera généralement très nuageux avec de petites chutes de pluie ou de neige (verglas probable dans le Nord et dans le Nord-Est), quelques éclaircies pourront apparaître l'après-midi avec des vents d'est modérés ; les températures seront voisines de 0 °C.

Sur les autres régions, le temps sera moins doux que les jours précédents, mais il deviendra plus instable, souvent nuageux avec des pluies qui prendront un caractère d'averses, parfois assez fortes. Une nouvelle perturbation, qui affectera le matin les régions du Sud-Ouest et l'après-midi le Centre et le Sud-Est, donnera à son passage un temps couvert avec des précipitations modérées ou assez fortes (neige en montagne au-dessus de 1 800 puis 1 500 mètres environ). Les vents seront irréguliers, souvent modérés, temporairement forts sur les côtes, de secteur sud-ouest dominant ; ils s'orienteront temporairement à nord-ouest.

Samedi 10 février, à 7 heures, la pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, de 991 millibars, soit 743,3 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 17 février ; le second, le minimum de la nuit du 17 au 18) : Ajaccio, 16 et 13 degrés ; Biarritz, 21 et 10 ; Bordeaux, 19 et 10 ; Brest, 11 et 9 ; Caen, 9 et 4 ; Cherbourg, 8 et 2 ; Clermont-Ferrand, 14 et 9 ; Dijon, 12 et 8 ; Grenoble, 16 et 9 ; Lille, 2 et — 1 ; Lyon, 16 et 8 ; Marseille, 16 et 13 ; Nancy, 3 et 0 ; Nantes, 13 (max.) ; Nice, 14 et 10 ; Paris-Le Bourget, 6 et 3 ; Pau, 22 et 9 ; Perpignan, 11 et 12 ; Rennes, 11 et 9 ; Strasbourg, 2 et 0 ; Tours, 11 et 9 ; Toulouse, 15 et 10.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 28 et 14 degrés ; Amsterdam, 2 et — 2 ; Athènes, 15 (max.) ; Berlin, 2 et — 3 ; Bonn, 2 et — 4 ; Bruxelles, 3 et — 1 ; îles Canaries, 22 (max.) ; Copenhague, 1 et — 10 ; Genève, 14 et 5 ; Lisbonne, 16 et 12 ; Londres, 4 et 2 ; Madrid, 18 et 6 ; Palma-de-Majorque, 20 et 15 ; Rome, 16 et 12.

Éducation

● *Enseignement de la langue corse.* — Des cours de corse sont organisés pour les élèves présentant l'option corse au baccalauréat. Les cours ont lieu au lycée Lavoisier, 19, rue Henri-Barbusse 75005 Paris, le mercredi de 14 heures à 18 heures (débutants) et de 16 heures à 18 heures et le lundi de 19 heures à 21 heures ; au lycée Marcelin-Berthelot, place Maurice-Berteaux à Saint-Maur (94) le mercredi de 14 heures à 17 heures ; au collège Emile-Verhaeren, 118 boulevard de la République à Saint-Cloud, le mardi et le vendredi de 18 heures à 19 h. 30. D'autre part, des cours pour adultes sont organisés gratuitement le mardi de 19 heures à 21 heures à l'école primaire 54, rue Boissière 75016 Paris.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2305

(Grille de 9 colonnes, numérotées 1 à 9, et 11 lignes, numérotées I à XI.)

HORIZONTALEMENT

I. Se livrer à une opération qui va *permettre de jouer.* — II. A besoin de bonnes mâchoires ; Peut qualifier un front. — III. Sorte de boulette quand elle est lourde. — IV. Nom qu'on donne à des solutions. — V. Chants autour du feu ; Bout de bois. — VI. Suffisamment *(épelé)* ; Qui a donc été bien transporté. — VII. Traita comme un vaurien, par exemple ; Un agrément d'autrefois. — VIII. Roulé ; Qu'on trouvera donc à l'intérieur. — IX. Souvent associé au *menu.* — X. Peut se porter sur le côté ; Pour lier. — XI. Est souvent tiré par les oreilles ; Pas déliés.

VERTICALEMENT

1. Nous facilitent bien les choses quand on veut changer de couvert. — 2. On change souvent de tenue quand il arrive ; Pas blanchi ; Fleuve. — 3. Bois de la bière ordinaire ; Consterne un éleveur. — 4. *Qui* doit encore attendre pour devenir un homme. — 5. Baie ; Adverbe. — 6. Peuvent un peu se considérer comme prévenues. — 7. Se fait avec *précipitation* ; *Se mettaient autrefois* dans des niches. — 8. Pronom ; Evoque un souffle chaud. — 9. On peut en faire un plat ; Peu accessibles ; On n'aime pas se les faire couper.

Solution du problème n° 2304

Horizontalement

I. Impatience ; Ages. — II. Nauséabond ; Eta. — III. Visa ; Me ; Erronés. — IV. In ; Ibn ; Meute. — V. Minée ; Idée ; Ce. — VI. *Clerc* ; *Adoré* ; Ru. — VII. Riant ; En ; Cor. — VIII. Baissier ; Férus. — IX. Lités ; Arme ; El. — X. Atala ; Rêver. — XI. Ri ; Bile ; Om ; Ere. — XII. Marelle ; Adent. — XIII. Abécédaire ; Oter. — XIV. Suse ; St ; Pie. — XV. Nu ; Rosiers.

Verticalement

1. Invincible ; Main. — 2. Main ; AI ; Rab. — 3. Pus ; Méritoires. — 4. Asa ; Irisé ; Ecus. — 5. Té ; Incassables. — 6. Iambe ; Ni ; Tilde. — 7. Ebène ; Te ; Aléa. — 8. No ; Râle ; Iso. — 9. Cnémide ; Râ ; Arta. — 10. Edredon ; Ode. — 11. Ruer ; Ferme ; Pé. — 12. Otée ; Noir. — 13. Géné ; Crevettes. — 14. Eté ; Crouler. — 15. Sasseurs ; Recrue.

GUY BROUTY.

RELIGION

A LA CONFÉRENCE ÉPISCOPALE DE PUEBLA

Ombres et lumières

De notre envoyé spécial

Puebla. — A trois jours de la *fin de la conférence épiscopale* de Puebla, ses participants et ses observateurs ne peuvent pas ne pas se poser quelques questions.

Si la valeur d'une assemblée se mesure à l'application de ses membres et au travail fourni, celle de Puebla est exemplaire ; irréprochable aussi, si la fidélité au pape est un critère déterminant ; irréprochable, encore, par le désir affiché des évêques de se montrer des pasteurs et d'essayer de ne pas s'écarter de la *« saine doctrine »* qui leur a été enseignée au séminaire ; irréprochable, enfin, par la piété des assemblées liturgiques quotidiennes.

Mais si la valeur d'une assemblée se mesure à un juste équilibre entre ses ambitions et ses possibilités, Puebla est une conférence téméraire. Elle s'essoufle depuis quelques jours à préparer un document de cent vingt-cinq pages, qui demanderait quelques mois pour être mené à bien, surtout en l'absence d'experts qualifiés. Puebla a voulu imiter une assemblée conciliaire sans en avoir ni les moyens, ni le temps, ni la compétence.

Si la valeur d'une assemblée se mesure à la vigueur de ses conclusions et au souffle de son style, Puebla risque de ne pas tenir ses promesses. Les rédacteurs chargés d'élaborer le texte final sont, en effet, plus d'une vingtaine, et on devra intégrer *au dernier moment*, et en toute hâte, d'innombrables amendements. Il est vrai qu'une introduction ou (et) une post-face essaieront de mettre du liant entre des documents disparates.

Si la valeur d'une assemblée chrétienne se mesure à son esprit œcuménique, alors Puebla fait triste figure. Le frère Roger Schutz, prieur de Taizé, est trop délicat pour s'en plaindre, et même pour en parler à l'extérieur ; mais on a tout de même su que le secrétaire général de la conférence et un théologien belge, qui occupe de hautes fonctions dans l'Eglise, s'étaient mis à deux pour l'empêcher de recevoir l'eucharistie au cours de l'office du matin. Pour tout autre que le frère Roger, cette interdiction paraîtrait déjà mesquine ; mais pour le prieur de Taizé, ami personnel de Paul VI et orfèvre en œcuménisme, cela frise la provocation, et a été ressenti comme tel par l'immense majorité des évêques.

Que la main de Rome se fasse sentir à Puebla peut, à la rigueur, se comprendre, mais il y a des limites à ne pas dépasser. Dans son discours inaugural de Puebla, Jean Paul II avait montré qu'il savait parfaitement *« jusqu'où il ne pouvait pas aller »*. Certains de ses représentants à l'assemblée mexicaine ne l'ont pas imité.

HENRI FESQUET.

« Le Signe de contradiction », un livre du cardinal Wojtyla

La mort de Dieu et le mystère de l'homme

En 1976, Paul VI invita le cardinal Wojtyla, alors archevêque de Cracovie, à prêcher la retraite de carême au Vatican. Les vingt-deux méditations du futur Jean Paul II, qui viennent d'être publiées en français (1), permettent de mieux cerner la pensée, à la fois dense et claire, d'un pasteur que l'on qualifie volontiers de philosophe et de théologien. Etant donné le genre de l'exercice — une retraite prêchée devant le pape et ses collaborateurs, — la spiritualité et la piété prédominent dans ce recueil.

Mais Mgr Karol Wojtyla ne peut pas s'empêcher de citer tel ou tel auteur qui nourrit sa vaste culture, ni d'entrer en dialogue avec des penseurs aussi antinomiques que Pascal et Feuerbach, saint Augustin et Marx, saint Thomas et Sartre... Malheureusement, ce ne sont que des apartés, jalonnant un parcours classique de réflexions sur les mystères du Rosaire, les vérités de la foi et la passion du Christ.

Ce mélange des genres laisse le lecteur sur sa faim, et il faut espérer que Jean Paul II trouvera le temps, malgré sa lourde charge, de continuer ses interrogations de la pensée philosophique moderne. Dans sa thèse sur Max Scheler (2), Mgr Wojtyla s'était surtout efforcé de montrer l'insuffisance d'une lecture purement phénoménologique de l'éthique chrétienne, puisqu'une telle lecture en reste au plan de l'expérience subjective, alors que la Révélation fournit au chrétien une morale objective.

On retrouve la même démarche — déductive, à partir de la vérité révélée — au fil de ce livre, intitulé *le Signe de contradiction*. Le titre est une citation du cantique de Siméon, qui dit du Christ : *« Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être le signe en butte à la contradiction. »* Telle est la trame de toute la retraite prêchée par l'archevêque de Cracovie.

« Un interlocuteur valable »

Le cardinal Wojtyla interpelle constamment le monde moderne, qui va jusqu'à proclamer *« la mort de Dieu »*, qui construit des systèmes fondés sur le seul matérialisme et qui cherche l'oubli dans les biens de consommation. La clé de ce refus de Dieu, pour l'auteur, se trouve dans la chute de l'homme : *« Cela peut paraître étrange*, note-t-il, *mais je dirai qu'on ne comprend ni Sartre ni Marx si l'on n'a pas lu et médité les trois premiers chapitres du livre de la Genèse. »*

A rester sur ce terrain, le débat demeure stérile, finalement, entre le croyant et l'incroyant. Là, en revanche, où le dialogue devient possible, c'est à propos du mystère de l'homme. C'est un des thèmes préférés, nous commençons à le savoir, du pape actuel (*cf.* son message de Noël), et les chapitres les plus féconds de ce livre sont sans doute ceux qui traitent de ce mystère (XIV à XVI). A travers un commentaire de la grande constitution conciliaire *Gaudium et Spes* (sur l'Eglise dans le monde de ce temps), Mgr Wojtyla cherche à montrer qu'il n'y a pas rupture ou contradiction entre les aspirations profondes de l'homme contemporain et le message chrétien formulé à nouveau par le concile. Refusant *« le meilleur des mondes »* (allusion au célèbre roman d'Aldous Huxley), et rappelant que *« si l'on proclame la mort de Dieu, on prépare également la mort de l'homme »*, le pape confronte la vision chrétienne de l'homme à celle du marxisme.

« Celui-ci, dit-il, *explique l'homme à partir des conditions économiques, c'est-à-dire un ensemble déterminé de la matière identifiée à l'être, qui « détermine » la conscience », donc l'homme. »* Vatican II, en revanche, dans sa constitution dogmatique sur l'Eglise, *Lumen gentium*, enseigne que, *« par le labeur de l'homme, la technique et la culture, les biens créés sont exploités pour l'utilité de tous les hommes absolument, distribués plus justement entre eux, et, à leur façon, contribuent dans la liberté humaine et chrétienne au progrès universel. »*

« Dans ce texte admirable, commente le cardinal Wojtyla, *Vatican II voit dans la praxis humaine la manifestation de la royauté de l'homme, sa domination sur la terre, sur la nature, sur le monde. »* Malgré ses mises en garde contre les abus de liberté qui guettent l'homme, Jean Paul II se montre résolument optimiste sur la destinée humaine, et on peut penser qu'en lui, les marxistes auront trouvé un « interlocuteur valable » — à condition qu'un véritable dialogue ne soit pas refusé, de part et d'autre.

ALAIN WOODROW.

(1) *Le Signe de contradiction*, par le cardinal Wojtyla, éditions Fayard, 258 pages, 25 francs.

(2) *Le système phénoménologique de Max Scheler peut-il être employé comme instrument d'élaboration de l'éthique chrétienne ?* (publié en polonais à Lublin en 1959, suivi d'un résumé en français).

JEAN PAUL II CÉLÈBRE UNE MESSE EN FRANÇAIS POUR L'OUVERTURE DE L'« ANNÉE BERNADETTE »

Jean Paul II célèbre une messe en français, ce samedi 10 février, à la chapelle Sixtine, retransmise par Radio-Vatican, à l'occasion de l'année du *centenaire de la mort* de sainte Bernadette (16 avril 1879). La première apparition de la Vierge à Lourdes a eu lieu, rappelons-le, le 11 février 1858.

L'« année Bernadette » sera marquée, à Lourdes même, par diverses cérémonies et pèlerinages du 11 février au 16 avril (*le Monde* du 20 janvier).

D'autre part, cet anniversaire a donné lieu à la publication d'un certain nombre de livres sur la visionnaire de Lourdes. Citons, parmi d'autres :

● *La Vie de Bernadette*, par René Laurentin (en grande édition et en Livre de poche) aux éditions Desclée de Brouwer.

● *Bernadette Soubirous*, par André Ravier et Helmuth Nils Loose, aux Editions du Centurion.

● Un cahier spécial de la revue *Fêtes et Saisons* : *« Il y a cent ans, Bernadette »*, par René Laurentin (29, boulevard de Latour-Maubourg, 75340 Paris, Cedex 07).

Directeur d'une U.E.R. de la « Catho »

LE PÈRE PIERRE LIÉGÉ EST MORT

Le Père Pierre Liégé, dominicain, directeur de l'U.E.R. de théologie et de sciences religieuses à l'Institut catholique de Paris, est mort le 9 février d'une pancréatite aiguë. Il avait cinquante-huit ans.

[Né le 22 juin 1921 à Coiffy-le-Bas (Haute-Marne), Pierre Liégé fait ses études à Langres, à Montbéliard puis à la faculté des lettres de Paris, à la faculté de théologie du Saulchoir et enfin à l'université de Tubingen.

Licencié en philosophie et docteur *en théologie, il entre dans l'ordre des* dominicains en 1939 et est ordonné prêtre en 1944.

Il était professeur de théologie fondamentale et de théologie pastorale depuis 1950 à l'Institut catholique de Paris et depuis 1973 il était doyen de ce même institut, de l'U.E.R. de théologie et de sciences religieuses. De 1961 à 1965, il a été expert au concile de Vatican II et de 1967 à 1970 il a été prieur des dominicains à Paris.

Membre du bureau de la section française de conférence chrétienne pour la paix, Pierre Liégé a publié de nombreux ouvrages notamment « Vivre en chrétien » (1960), « l'Eglise dans le monde » (1968), « l'Etre ensemble des chrétiens » (1974).]

MÉDECINE

L'ÉTUDE SUR LE GASPILLAGE DES MÉDICAMENTS EST CONFIÉE A TROIS PERSONNALITÉS

L'étude sur le gaspillage des médicaments, annoncée par Mme Simone Veil, ministre de la santé et de la famille, lors du conseil des ministres du 31 janvier 1979, a été confiée à trois *personnalités : le professeur* Simon, chef du département de pharmacologie à la faculté de médecine de la Pitié-Salpêtrière, Mme Arbon, pharmacienne d'officine à Montrouge, et M. Semler-Collery, directeur de la *Fédération nationale des coopératives* de consommateurs.

Dans une lettre adressée au professeur Simon, Mme Veil demande au groupe de réflexion de définir l'importance effective du gaspillage, ses causes et les moyens d'y *porter remède. L'examen devra* porter en particulier *« sur la dimension et le coût des conditionnements, sur les quantités de médicaments prescrites et délivrées aux malades, et sur l'incidence que peut avoir le nombre de spécialités pharmaceutiques sur la consommation »*.

Les premières conclusions de ce groupe de travail doivent être déposées avant le 15 mai prochain.

Après les trois décès à l'hospice de Puget-Théniers

L'AUTOPSIE D'UN DES PENSIONNAIRES NE CONFIRME PAS L'HYPOTHÈSE D'UNE INTOXICATION ALIMENTAIRE

L'autopsie ordonnée par le parquet de Nice sur un des trois pensionnaires de l'hôpital-hospice de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), décédés à vingt-quatre heures d'intervalle en présentant des symptômes similaires (vomissements et déjection de sang) (*le Monde* du 9 février), a été effectuée le vendredi 9 février. Cet examen ne confirme pas la première hypothèse d'une intoxication alimentaire ou d'une atteinte virale : il s'agirait d'après les médecins légistes *« d'une mort par hémorragie digestive due à un ulcère duodénal d'un grand insuffisant cardiaque »*.

L'examen en laboratoire des organes et viscères prélevés au cours de l'autopsie pourrait toutefois apporter des éléments *complémentaires* aux *premières* conclusions des médecins légistes. Ces résultats ne seront connus que dans quelques jours.

SCIENCES

LE DÉVELOPPEMENT DES ÉNERGIES NOUVELLES

L'exploitation des eaux géothermales fait l'objet d'un accord entre le B.R.G.M. et une société industrielle

Un accord vient d'être signé entre le Bureau de recherches géologiques et minières (B.R.G.M.) et la Société française d'études thermiques et d'énergie solaire (SOFRETES), pour l'étude et la promotion de petites unités productrices d'énergie électrique ou mécanique à partir d'eaux naturellement chaudes (sources géothermales ou forages géothermiques).

La SOFRETES a acquis depuis une dizaine d'années une grande compétence dans le domaine de l'énergie solaire, tout d'abord en réalisant des installations solaires de pompage d'eau, particulièrement destinées à équiper les communautés isolées des pays en voie de développement. Aujourd'hui contrôlée à 71 % par le *Commissariat* à l'énergie atomique (C.E.A.), la SOFRETES a à son actif environ soixante-dix réalisations solaires.

La première réalisation de l'association entre le B.R.G.M. et la SOFRETES, qui prend le nom de Geowatt, sera l'installation, en juillet prochain, à Chaudes-Aigues (Cantal), d'une unité pouvant fournir 20 à 25 kilowatts de puissance électrique, à partir d'une source d'eau thermale à 80° Celsius. Cette eau remplacera, comme « source chaude », l'eau habituellement chauffée, dans les installations de la SOFRETES, par des capteurs solaires.

D'après les responsables de la SOFRETES, qui présentaient, vendredi 9 février, les activités de leur usine de Montargis, ce type de *« machine géothermale »* pourrait trouver de nombreux débouchés dans certains pays d'Amérique centrale, dans les Caraïbes et en Extrême-Orient.

Au cours de cette même journée, un responsable de la société Aérowatt, qui contrôle également le C.E.A., a indiqué que le personnel de la société développait actuellement un aérogénérateur (éolienne) de 18 mètres de diamètre, dont un exemplaire équipera, en juin prochain, l'île de Ouessant (Finistère), où elle assurera une puissance électrique de 100 kilowatts.

Mort de Dennis Gabor

Prix Nobel de physique en 1971 et inventeur de l'holographie

Dennis Gabor, qui reçut, en 1971, le prix Nobel de physique pour son invention de l'holographie — un procédé de photographie en trois dimensions — est mort le 9 février en Grande-Bretagne. Il était âgé de soixante-dix-huit ans.

Né à Budapest, le 5 juin 1900, Dennis Gabor commença ses études à l'université technique de sa ville natale, puis les poursuivit, à partir de 1921, à l'école supérieure de technique de Berlin. C'est là qu'il obtint son doctorat en 1927 pour une thèse d'ingénierie électrique. Il resta à Berlin comme ingénieur au laboratoire de recherche de la société Siemens et Halske. L'arrivée au pouvoir des nazis le força à fuir d'Allemagne et, après un court séjour en Hongrie, il partit pour l'Angleterre où il resta jusqu'à sa mort.

C'est au laboratoire de la Thomson-Houston anglaise qu'il inventa l'holographie (1947-1949). L'holographie permet d'obtenir une image complète d'un objet sur la surface d'un hologramme, si bien qu'en se déplaçant, l'observateur peut voir toutes les faces de l'objet dans leurs moindres détails. En outre, même si l'on ne dispose que d'une partie d'un hologramme, on peut y retrouver l'image entière de l'objet. Toutefois, il a fallu attendre l'invention du laser, en 1962, pour vraiment tirer parti de l'holographie. Celle-ci a maintenant trouvé quelques utilisations industrielles pour le contrôle de matériaux, par exemple, la mise en évidence de défauts des pneumatiques, ou pour la fabrication de circuits intégrés.

En 1949, Dennis Gabor quitta la Thomson-Houston britannique et devint possesseur de physique à l'Impérial College de science et de technologie de l'université de Londres. Outre ses travaux, ses publications et ses inventions (il a pris plus de cent brevets), il a écrit trois livres, notamment The Mature Society, *dont le* Monde *daté 8-9 juillet 1973 a publié un extrait. Dans ce livre, Dennis Gabor s'interrogeait sans optimisme sur l'avenir de l'homme dans une société dominée par la technologie.*

JUSTICE

Jacques Robert est condamné à dix-huit ans de réclusion criminelle

La cour d'assises de Paris a condamné, vendredi 9 février, à dix-huit années de réclusion criminelle, Jacques Robert, qui avait détourné, le 30 septembre 1977 une Caravelle d'Air Inter (« le Monde » des 7, 8 et 10 février).

L'arrêt rendu après une heure et cinquante minutes de délibération a écarté l'accusation d'homicide volontaire sur la personne de Joaquim Castanheira Alves. Cet employé de la compagnie Air Inter qui se trouvait à bord de la Caravelle Paris-Lyon comme passager avait succombé à ses blessures après l'explosion de la grenade brandie par Jacques Robert pendant le détournement et lâchée lors de l'assaut final, *lorsqu'un passager se jeta sur* lui pour le maîtriser.

En revanche, Jacques Robert a été reconnu coupable de tentative d'homicide volontaire sur Mlle Annick Guilmot, hôtesse de l'air, qu'il blessa d'un coup de revolver alors qu'elle essayait de l'assommer avec un extincteur, et sur M. Jacques Dufour, gendarme du groupe d'intervention de la gendarmerie nationale, sur qui le pirate de l'air tira un coup de revolver.

Si elle lui a accordé les circonstances atténuantes, la cour s'est finalement conformée aux demandes de M. Lucien Langlois, avocat général, qui avait requis contre Jacques Robert *« une peine de l'ordre de vingt années de réclusion criminelle »*.

LA PLUS LONGUE ÉTAPE

L'étape qui commence pour Jacques Robert le mène-t-elle au but ? Elle s'impose d'abord comme la plus longue. Mais on veut penser que le ciel de sa vie se trouve un petit peu moins obscur. Parce que le représentant de la société lui a promis de mettre fin à l'erreur vieille de quinze ans d'un serviteur bien intentionné et mal informé de la psychiatrie judiciaire : deux références à d'imaginaires non-lieux psychiatriques portées à tout hasard, en 1964, sur son dossier par le médecin en chef adjoint de l'infirmerie psychiatrique de la préfecture de police.

Deux mentions inexactes sur un certificat qui laissent planer l'ombre de la folie. Pas moyen de les faire effacer. Les années passant ; l'ombre finit par prendre forme. On la voyait encore rôder au début de la dernière audience autour de certaines paroles de Jacques Robert. L'avocat général a laissé tomber les paroles tant attendues ; *on va faire la nécessaire pour* rétablir la vérité.

Contre cette gentillesse, cependant, que de fers rouges. Pendant les trois heures d'un réquisitoire s'entendre vingt fois traiter de parricide quand une cour d'assises vous a sans équivoque déclaré innocent et acquitté ! Ces coups de boutoir peu élégants portés sur le ton de la bienveillance et de la stricte information, c'était l'image même de l'injustice où cauchemarde Jacques Robert depuis toujours.

Pour le reste, chacun son jeu. M. Langlois a dessiné, et apparemment su imposer, le portrait d'un homme cheminant *« d'infractions nobles »* en *« infractions sordides »* jusqu'au détournement d'avion deux fois inadmissible et deux fois dangereux : *« Objectivement* à cause de *la nature de l'acte ; subjectivement* à *cause des défauts personnels de Jacques Robert. »*

Le portrait est juste ou ne l'est pas. Qui sait ? Qu'importe ? Car le ciel de Jacques Robert s'éclaire surtout des paroles vraies que Mᵉ Thierry Lévy, son avocat, y a lancées. *« Ce qu'il y a en vous (...), cette quête de l'identité (...) nous l'avons en nous-mêmes, et c'est lourd, diablement lourd. » « Vous êtes parmi nous »* même si *« votre langage est maladroit »* ou terni par le ressassement. Tout cela est banal, mais vrai. A l'épreuve, on verra si le reste aussi est vrai, si à la fin de la plus longue étape si mal commencée dans une Caravelle, le 30 septembre 1977, Jacques Robert *« sera libre et maître de lui »*.

MICHEL KAJMAN.

CARNET

Décès

Le Père Pierre LIEGE,
professeur à l'Institut catholique,
directeur de l'U.E.R. de théologie et de sciences religieuses,
a été rappelé à Dieu le 9 février, à l'âge de cinquante-huit ans.

Ses funérailles seront célébrées mardi 13 février, à 10 h. 30, en l'église conventuelle de l'Annonciation (222, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris-8ᵉ).

De la part du Père provincial des dominicains de la Province de France, du Père prieur et des religieux du couvent de l'Annonciation, de sa famille *(voir ci-dessus)*.

— Mme Jean M. Plateau,
M. Patrice Blanc de la Nautte d'Hauterive et Mme, née Geneviève Plateau, et leur fille Delphine,
Mlle Catherine Plateau (†),
ont l'immense douleur de faire part du décès de

M. Jean M. PLATEAU,
chevalier de la Légion d'honneur,
croix de guerre 1939-1945,
à l'âge de cinquante-huit ans, endormi dans la paix du Seigneur le vendredi 9 février 1979, après une longue et implacable maladie.

« Il est passé, ne laissant dans la vie que le souvenir du bonheur qu'il a donné aux siens. »...

La cérémonie religieuse sera célébrée le mardi 13 février, à 15 h. 30, en l'église Saint-Pierre de Neuilly.
3, quai Louis-Blériot, 75016 Paris.

— Le docteur PRITSCH a la douleur de faire part du décès de son épouse

Marie,
née Marjem Radaszycka,
survenu le 8 février 1979, à Paris, à l'âge de soixante-neuf ans.

La levée de corps aura lieu lundi 12 février, à 13 h. 45, à son domicile, 52, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9ᵉ, suivie de l'inhumation au cimetière de Montmartre (avenue Rachel, à Paris-18ᵉ).
Cet avis tient lieu de faire-part.

— Jean Salmon,
André Salmon,
Alain Fauchier Delavigne,
gérants de Salmon et Cie,
La direction et le personnel,
ont le très grand regret de faire part du décès de

Marcel ROTHE,
gérant de Salmon et Cie,
administrateur des Cartonneries de Saint-Germain,
administrateur des Papeteries Maunoury,
président de Grepapier,
président-gérant de l'European Paper Group,
survenu à son domicile parisien, 5, square Lamartine, 75116 Paris, le 8 février 1979.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mardi 13 février 1979, à 15 h. 45, en la chapelle Saint-Honoré-d'Eylau, avenue Raymond-Poincaré, 75116 Paris.
Cet avis tient lieu de faire-part.

Anniversaires

— A l'occasion du huitième anniversaire de la tragique disparition de
Paul BOUCHON,
journaliste,
une *pensée est demandée à ceux qui* l'ont connu et aimé.

— Voilà maintenant dix ans que disparaissait
Mme Léon MARTIN,
veuve de l'amiral Léon Martin.
Une pensée est demandée à tous ceux qui l'ont connue et aimée.

Messes anniversaires

— A la demande de Mme Fernand Jacques, une messe anniversaire sera *célébrée le 20 février 1979*, à Vannes, à la mémoire de
Fernand JACQUES,
président de la chambre honoraire à la cour d'appel de Paris.

Visites et conférences

LUNDI 12 FEVRIER

VISITES GUIDEES ET PROMENADES. — 15 h., entrée de la basilique, à Saint-Denis, Mme Legregeois : « Les rois maudits ».

15 h., métro Saint-Paul, Mme Oswald : « Les synagogues du quartier du Marais ».

15 h., villa de Saxe, Mme Pennec : « Les Clarisses ».

15 h., entrée, pavillon de Flore, Mme Vermeersch : « La galerie Médicis de Rubens au Louvre » (Caisse nationale des monuments historiques).

15 h., 21, rue Cassette : « Unité de l'éthique cistercienne » (Arcus).

CONFERENCES. — 15 h., 21, rue Notre-Dame-des-Victoires, Mme C. Thibaut : « La ville pénitente ».

14 h. 45, Institut de France, 23, quai Conti, M. Jean de Grouchy : « L'évolution des êtres organisés et la naissance des espèces ».

18 h. 30, grande salle des Eclaireurs israélites, 27, avenue de Ségur, M. le professeur Jean Margain : « Les Samaritains » (Siloé).

18 h. 30, centre culturel britannique, 9, rue de Constantine, M. Malcolm Bradbury : « The Contemporary British Novel ».

19 h., Musée des monuments français, place du Trocadéro, M. Jacques Gardelles : « L'abbaye de la Sauve Majeure et son rôle dans l'histoire des arts et de l'architecture du onzième siècle au treizième siècle » (Centre international d'études romanes).

Le Monde économie-régions

Dans les régions en crise

• Des sidérurgistes de Denain se heurtent violemment aux forces de l'ordre à Roissy
• Les syndicats du Nord-Pas-de-Calais et de la Lorraine préparent une marche sur Paris

Deux mille cinq cents *sidérurgistes venus* d'Usinor-Denain, à bord d'une *quarantaine* de cars, ont affronté pendant plus d'une heure les forces de police à proximité de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, le vendredi *9 février dans* la soirée. Auparavant, ils avaient *manifesté dans* le *centre* de Cambrai et bloqué la circulation sur l'autoroute du Nord et le boulevard périphérique à Paris. Les heurts, parfois violents, qui se sont produits aux limites de la zone de fret de l'aéroport, *ont fait trente-cinq blessés parmi les C.R.S.* et les gendarmes mobiles, dont cinq ont été atteints sérieusement. On ignore le nombre des blessés du côté des sidérurgistes, mais l'un d'entre eux, gravement atteint, a été conduit à l'hôpital.

Ce *climat* de *tension* exprime l'angoisse et la révolte des régions *marquées par le chômage* et par les licenciements.

En Lorraine et dans le Nord, on prépare la *grève générale du* 16 février qui pourrait être ponctuée, annoncent les syndicats, *par une* « marche sur Paris ». *Les journées* « ville morte » se multiplient tant en Moselle qu'en Charente-Maritime, tandis qu'ici ou là des routes sont barrées ou la circulation ferroviaire interrompues. *Cette montée de la colère, dont on ne perçoit pas les limites,* se traduit également par des occupations d'usines ou des grèves multiples.

Depuis le 8 février, les 2 600 salariés de C.D.F.-Chimie-Lorraine ont cessé le travail ; à *Paris, l'agitation se poursuit dans les groupes* d'assurances ; aux Brasseries lorraines de Sedan la police a fait libérer les trois cadres retenus par des grévistes, la même opération se faisant à la Société nouvelle des ateliers de Vénissieux, en faveur du directeur industriel de *l'entreprise ; à Romainville* (Seine-Saint-Denis), les forces de l'ordre ont fait évacuer les locaux de l'usine Favo occupés par les employés.

La journée du 16 février sera un test pour les syndicats lorrains

De notre correspondant

Metz. — L'ensemble des syndicats *lorrains* (*C. G. T.*, C.F.D.T., F.O., C.F.T.C., C.G.C. et FEN) se réuniront le lundi 12 février à Nancy pour préparer la journée de grève et les manifestations du 16 février. Les syndicats attachent, on s'en doute, beaucoup d'im*portance* à cette journée *qui* doit être le point fort de leur portance à cette journée, qui action avant leur rencontre avec le ministre de l'industrie, le 20 février, à Paris.

Les six *syndicats se* prononceront sur une initiative « *de grande ampleur* » dont les grandes lignes ont déjà été dévoilées par la *C.G.T.* (*le Monde* du 10 février). Il s'agit surtout d'une « marche sur Paris » à partir *de la Lorraine,* du Nord-Pas-de-Calais *et* de la Loire. Les six organisations voudront faire là la preuve de leur *puissance mais* aussi, *grâce* à un mouvement unitaire et coordonné, éviter les débordements.

Sur le terrain, les centrales *ouvrières maintiennent* leur pression. Vendredi 9 février, une « journée vallée morte » a été organisée, en Moselle par la *C.G.T.*, la *C.F.D.T.*, *F.O.* et *la* FEN à Hagondange et dans quatre communes environnantes. C'est, en effet, dans cette vallée de *l'Orne, entre Thionville* et Metz, qu'un certain nombre d'installations appartenant au groupe Sacilor-Sollac doivent être fermées.

La grande majorité de la population a participé à cette journée d'action. Tous les commerces, les *mairies et les établissements scolaires* ont été fermés. De nombreux médecins se sont associés à *cette opération* en suspendant leurs visites. Un *meeting organisé* à Hagondange a rassemblé environ un millier de personnes. Les manifestants ont également bloqué *les axes de circulation,* notamment les autoroutes Metz-Thionville et Metz-Paris. Ces barrages ont provoqué d'importantes *perturbations. Un incident s'est produit* vers 17 h. 45 à Mondelange : un automobiliste a tenté de forcer un barrage et a fauché *un jeune homme qui* a dû être transporté à l'hôpital de Thionville. L'automobiliste, pris à partie par les manifestants, a été *difficilement* dégagé par les gendarmes. Au poste de péage de Sainte-Marie-aux-Chênes, en revanche, les *sidérurgistes* ont *permis aux automobilistes* d'emprunter l'autoroute Paris-Metz sans payer. Autre action spectaculaire : l'occupation, dès 8 h 30, *vendredi, de la gare* d'Hagondange. La circulation ferroviaire entre Metz et Thionville a été interrompue. Au cours de la *journée,* les trains *Bruxelles-Bâle* et Metz-Lille ont été détournés.

Du côté officiel, l'ensemble des services préfectoraux de Lorraine sont mobilisés pour mettre en place, dans les plus brefs délais, les comités de bassin d'emploi, annoncés par M. Robert Boulin, *lors de sa rencontre* avec les syndicats de la métallurgie. En fait, ces comités existent ici depuis 1972. Créés par arrêtés préfectoraux, *ils sont au nombre de dix,* répartis dans les quatre départements lorrains. Mais leur composition va être modifiée pour permettre la *participation des syndicats* et des chambres patronales dans le bassin, touché par la restructuration de la sidérurgie, *c'est-à-dire les comités de Metz,* Thionville et du Pays Haut (Longwy).

« *Tout d'abord, il faut faire un inventaire exhaustif, établissement par établissement, au sein de chaque groupe sidérurgique de la situation des différentes catégories de personnel : les gens susceptibles de partir en préretraite dès cinquante-cinq ans, les* « *postés lourds* »*, les handicapés, les travailleurs immigrés sans* « *attaches locales* »*, auxquels on proposera un pécule pour l'aide au retour* », déclare notamment le préfet de région, M. Jean Brenas.

JEAN-CHARLES BOURDIER.

UNE VISITE OFFICIELLE DES REPRÉSENTANTS DE FORD EN MEURTHE-ET-MOSELLE

(De notre correspondant.)

Metz. — Les négociations entre les pouvoirs publics et le groupe *Ford se poursuivent activement.* Les dirigeants de la firme automobile américaine, qui hésitent, on le sait, entre la France et l'Autriche, *ont décidé,* après plusieurs missions essentiellement techniques, de rencontrer officiellement la semaine prochaine les responsables *socio-économiques* et peut-être des élus et des syndicalistes de Lorraine.

Du côté français, tout est mis en œuvre pour amener Ford à s'implanter dans le nord de la Meurthe-et-Moselle, alors que le constructeur américain avait envisagé à un moment de s'installer du côté de Sarreguemines (Moselle). L'existence d'une nombreuse main-d'œuvre et de vastes *zones industrielles* plaide en faveur du bassin de Longwy : des surfaces importantes pourront être *dégagées dans deux sites :* à Villers-la-Montagne, dont la superficie de 40 hectares pourrait être portée à 140 et à Beuvillers (au cœur *d'un bassin d'emploi de* trois cent mille personnes) en créant une nouvelle zone industrielle de près de 200 hectares.

La décision finale ne saurait *tarder.* Quel que soit le pays retenu (la France ou l'Autriche), Ford souhaiterait voir les travaux *s'engager au printemps* afin que la production puisse débuter en 1981-1982 au plus tard. — J.-C. B.

M. CEYRAC : vers un redressement progressif.

Le président du C. N. P. F., M. François Ceyrac, a estimé, vendredi 9 *février,* au cours du journal d'Antenne 2, que l'année 1979 serait marquée par « *un assainissement de l'économie* » qui permettra d'enregistrer « *les premières amorces d'un redressement progressif de l'emploi* ».

Cela n'empêche pas, a cependant reconnu M. Ceyrac, que des problèmes difficiles se poseront encore, bien qu'il soit « *inexact de juger la situation française par la seule vision de nos difficultés sociales* ».

Il y a, a-t-il noté, « *un décalage important entre les accidents sociaux et l'évolution des faits économiques. En 1974, l'économie a été très touchée et l'emploi peu. Aujourd'hui, l'économie est, dans l'ensemble, dans une bonne direction. Par contre, on est en train de subir actuellement les conséquences sociales des réalités économiques des années précédentes.* »

« LA ROCHELLE EST DEVENUE UNE VILLE MORTE PARCE QU'ON L'A TUÉE » déclare M. Crépeau (M.R.G.)

(De notre correspondant.)

La Rochelle. — Avec ses 9 586 chômeurs *secourus* et ses 15 400 demandeurs d'emploi à la fin du mois de décembre 1978, la Charente-Maritime *a l'un des plus forts* taux de chômage de France. Pour sa part, La Rochelle avec *8 000 chômeurs* est devenue une « ville sinistrée ». Il y a eu tout d'abord la crise de la pêche, de la construction navale et du bâtiment. Face à cette dégradation de ses activités traditionnelles, La Rochelle était en droit d'espérer au moins le maintien des activités *nouvelles implantées dans* la vieille cité historique.

Hélas ! on vient d'enregistrer de nouvelles vagues de licenciements : 400 à la CIT-Alcatel, 250 chez Chrysler-France, ainsi que les 276 salariés de la SCAN, l'usine qui a fabriqué les panneaux et façades de la Maison de la radio à Paris et du Parlement européen à Strasbourg.

Des cris d'alarme ont été lancés, notamment par le président du conseil général de la Charente-Maritime, M. Josy Moinet, et par *le député et maire de* La Rochelle, M. Michel Crépeau (tous deux M.R.G.). Les appels de détresse n'ont pas encore été entendus. *Il est vrai aussi que* la majorité des conseillers généraux charentais n'ont pas voulu recevoir M. *André Chadeau, délégué à* l'aménagement du territoire, parce que, selon eux, il viendrait à La Rochelle les mains vides.

La municipalité rochelaise, les syndicats et les commerçants ont voulu manifester leur « ras-le-bol ». Ils ont organisé une opération ville morte, vendredi 9 février, à La Rochelle *pour* protester contre les suppressions d'emplois. Malgré une pluie diluvienne, environ douze à *treize mille manifestants* ont défilé dans les rues de la ville. M. Michel Crépeau, ceint de son écharpe tricolore, était à *la tête du cortège. Les* commerçants avaient tous fermés leurs boutiques.

« *La Rochelle est devenue une ville morte,* a déclaré le maire dans son discours, *une ville morte parce qu'on l'a tuée. Cette manifestation aura un impact, une portée nationale qui fera peut-être réfléchir ceux qui ont en charge les problèmes de notre économie mais n'ont pas pris conscience des drames qui se préparent.*

La journée ville morte s'est déroulée sans incident. Une opération identique a eu lieu également à Rochefort-sur-Mer.

QUINZE MESURES EN FAVEUR DU POITOU-CHARENTES

En visite le 9 février à Poitiers, M. André Chadeau, délégué à l'aménagement du *territoire, accompagné* de MM. René Monory, ministre de l'économie, et Jacques Fouchier, secrétaire d'État à l'agriculture, a annoncé quinze mesures en faveur du Poitou-Charentes. Elles représentent un effort financier supplémentaire de la Datar de 13 millions de francs, coorrespondant à un montant de travaux de 100 millions de francs.

De nouvelles zones pourront bénéficier des primes à la création d'emplois au taux maximum *(25 %). La Banque de France* décentralisera, à partir du premier trimestre 1980, ses services de gestion des titres (200 emplois), et un centre de communication et d'information pour les gens de mer sera installé à Rochefort.

Les travaux seront accélérés sur la route « Centre-Europe-Atlantique ».

Enfin, des mesures vont être *prises pour favoriser l'aquaculture* et élaborer un programme de mise en valeur des marais.

MARCHÉ COMMUN

Les organisations agricoles de la C.E.E. souhaitent une hausse des prix de 4 %

De notre correspondant

Bruxelles (Communautés européennes). — *Alors que les ministres* de l'agriculture se réunissent, le 12 février, à Bruxelles, le *Comité des organisations professionnelles* agricoles de la C.E.E. (COPA) s'est prononcé, le 9 février, pour une hausse des prix *commune* (*exprimée en unités de* compte européennes) de 4 % pour la campagne 1979-1980 et contre le *maintien des prix actuels* proposé par la Commission européenne. Les représentants des agriculteurs anglais ne se sont *toutefois pas associés à cette* demande.

Pour M. de Caffarelli, président du COPA, les paysans britanniques *souhaitent* une *démobilisation* de leurs montants compensatoires (M.C.M.) plus forte que *celle proposée par le collège* bruxellois (5,3 %). C'est pour cette raison, explique le président du COPA, qu'ils limitent leur de*mande à 2 %, préférant jouer sur* la réduction des M.C.M. qui a pour effet, dans un pays à monnaie dépréciée comme le Royaume-Uni, de relever d'autant les prix garantis comptabilisés en livres.

Cette explication cache mal, en fait, *les* divergences qui existent au sein de la paysannerie européenne, les agriculteurs ne voulant pas adopter, apparemment, *des positions trop éloignées de* celle de M. Silkin, le ministre britannique de l'agriculture, qui demande le gel des prix communs *pendant les trois ou quatre prochaines* campagnes.

Selon le COPA, une hausse de 4 % des prix communs devrait *faciliter un règlement du* différend franco-allemand à propos de l'élimination des M.C.M. appliqués par l'Allemagne (dans ce pays, ils jouent, on le sait, *comme* des subventions à l'exportation), Bonn disposant ainsi d'une marge de manœuvre *suffisante* afin *d'éviter* une baisse des prix garantis allemands et donc prendre des engagements précis à l'égard de la France.

Au sujet du prélèvement laitier au titre de la coresponsabilité des producteurs, le COPA est totalement opposé au mécanisme présenté par la Commission : taxe de 2 % du prix indicatif du lait pouvant être relevée si la production *continue d'augmenter*. C'est surtout cette progressivité que rejettent les organisations agricoles de la C.E.E. Elles estiment, *compte tenu des prévisions de* livraisons aux laiteries, que la taxe des tiers pourrait atteindre un niveau insupportable pour les producteurs *(de l'ordre de 12 %* du prix qui est payé).

Le COPA rejette enfin toute diminution des quantités de sucre *bénéficiant de garanties de prix* (réduction des quotas B de 27,5 % à 20 % des quotas de base). Les agriculteurs européens rappellent à *cet* égard que les Neuf, *qui* avaient déjà procédé à une baisse de ces quantités l'année dernière, se sont engagés à maintenir les quotas actuels pendant *deux* campagnes consécutives.

(Intérim.)

ÉTRANGER

Tension entre le Japon et ses partenaires commerciaux

(Suite de la première page.)

Durant la même période, le déficit des échanges des Etats-Unis avec le Japon s'est élevé à près de 12 milliards de dollars *(contre 8 milliards en 1977), chiffre* qui représente pratiquement la moitié de l'excédent total du commerce extérieur nippon *(24,5 milliards)* et 40 % du déficit global américain. Enfin, l'excédent de la balance des paiements japonaise atteindra près de 16 milliards de dollars, un niveau bien supérieur aux prévisions.

M. Haferkamp, vice-président de la C.E.E., qui devait se rendre en février à Tokyo, a ajourné sa visite, apparemment dans le souci de parvenir d'abord à régler les problèmes entre la Communauté et les Etats-Unis. Les deux partenaires ne tiennent pas, semble-t-il, à affronter les Japonais sans être parvenus auparavant à s'entendre.

Tant les Européens que les Américains sont d'accord sur un point que soulignait récemment M. Fielding, chef de la délégation de la C.E.E. à Tokyo : « *Le déséquilibre des échanges entre le Japon et ses partenaires n'est pas un phénomène passager mais pose un problème structurel.* » « *Le marché japonais n'est pas un marché ouvert* », a ajouté M. Fielding, en reconnaissant pourtant que les autorités japonaises avaient fait un effort pour remédier à cette situation. *Mais cet* effort est encore insuffisant et le déséquilibre actuel risque de se prolonger à moyen et long terme. De *son côté, M. Blumenthal,* secrétaire américain au Trésor, ne cesse de répéter que le Japon doit *libéraliser davantage son* commerce.

La controverse entre le Japon et ses partenaires a en fait été relancée par l'annonce d'une *décision,* pratiquement *prise par* le gouvernement, de lever, à partir du 1er avril, les restrictions volontaires à l'exportation adoptées pour certains secteurs « sensibles » (voitures, acier, etc.). De fait, les statistiques japonaises *montrent une diminution* des exportations de voitures et de téléviseurs en couleurs (près de 30 %) vers les Etats-Unis par rapport à 1977. Cependant l'excédent commercial nippon demeure impressionnant et la régression de l'ensemble *des exportations* (moins de 2 %) sur l'ensemble de l'année écoulée semble due davantage à la *valorisation* du yen qu'aux *mesures prises* par le gouvernement.

A l'aigreur de plus en plus *manifeste des Américains* et des *Européens,* irrités, disent-ils, par les interminables palabres avec les Japonais pour des détails de *quotas sans cesse remis sur le* tapis, répond un agacement croissant de la part des dirigeants de Tokyo, qui *considèrent* que les « *étrangers* » interviennent un *peu* trop dans les affaires intérieures de leur pays et ignorent délibérément leurs efforts pour remédier au *déséquilibre commercial.* « *Nous ne voyons pas pourquoi nous devrions nous voir imposer un rythme de croissance par les Américains ou être jugés par eux* », écrit, dans un éditorial, le *Tokyo Shimbun,* commentant les réactions critiques de Washington lorsque, au début de janvier, Tokyo annonça qu'il abandonnait l'objectif de croissance de *7 % pour l'année fiscale 1978 (qui* s'achève en mars).

Alors qu'un envoyé du gouvernement japonais, M. Yasakawa, *se trouve* actuellement à Washington, la presse nippone n'hésite pas à parler de nouveau de « guerre économique », et bon *nombre d'observateurs* à *Tokyo,* constatant l'absence de toute proposition concrète des autorités japonaises, redoutent de voir se développer une *nouvelle* « *crise* » américano-nippone.

PHILIPPE PONS.

Selon le GATT

LA CROISSANCE DU COMMERCE MONDIAL S'EST LÉGÈREMENT ACCÉLÉRÉE EN 1978

« *Il semble peu probable qu'en 1979 la croissance en volume du commerce mondial dépasse sensiblement celle de 1978* », estime le secrétariat du GATT (accord général sur les tarifs douaniers et le commerce) dans une étude publiée le 8 février à Genève.

Mais le GATT considère qu' « *il est hasardeux* » de définir les perspectives du commerce mondial pour 1979, « *en raison des incertitudes qui pèsent sur la politique économique des pays industrialisés face à une nouvelle accélération de l'inflation* ».

Selon cette étude, la valeur du commerce mondial s'est établie, en 1978, aux environs de 1 280 milliards de *dollars.* L'augmentation du commerce mondial en dollars a été d'environ 14 %, soit 1 % de plus que l'année précédente, et sa *progression en volume a atteint* 5 % contre 4 % en 1977.

Le commerce de la Chine avec les *pays développés,* à l'économie de marché a connu en 1978 « *une progression particulièrement forte* » qui, selon les données *tirées des statistiques* de ses partenaires commerciaux, peut être estimée à plus de 60 % pour les importations *chinoises* et à quelque 30 % pour les exportations, souligne le GATT. Les achats de la Chine aux pays industriels avoisineraient maintenant 7 milliards de dollars, ce qui représente encore moins de 1 % des exportations totales des régions industrielles. — *(A.F.P.)*

ÉTATS-UNIS

● *Forte hausse des prix de gros en janvier.* — Les prix de gros ont augmenté de 1,3 % aux États-Unis en janvier, la plus forte hausse mensuelle depuis quatre ans, a annoncé le 9 février l'administration.

Cette hausse correspond à une augmentation au rythme annuel de 16 %. Elle intervient à la suite d'augmentations déjà fortes de 0,8 % en novembre et décembre. Le département du travail, qui a publié ces chiffres, a précisé que cette flambée des prix de gros a été essentiellement provoquée par la vive hausse des prix alimentaires. — *(A.F.P.)*

ÉNERGIE

La France tente d'éviter des mouvements spéculatifs sur le marché pétrolier

Après l'augmentation le 10 février du prix du litre de gazole (+ 7 centimes) et de celui du fuel domestique (+ 7,2 centimes), les *deux* cents responsables des syndicats départementaux de la Fédération nationale des transports routiers ont annoncé qu'ils allaient protester contre « *la hausse exorbitante et discriminatoire du gazole* ».

Pour leur part, les milieux pétroliers regrettent *une fois* de plus qu'on ne leur ait pas accordé la liberté des prix réclamée depuis longtemps et estiment que, dans les circonstances *présentes,* ne pas augmenter les prix de l'essence et du super ne paraît pas raisonnable, étant donné le niveau des prix des carburants constaté sur les marchés internationaux (100 dollars d'écart à la tonne entre la France et Rotterdam).

Conscient que l'opinion publique n'avait peut-être pas saisi ces derniers jours toute la « *cohérence* » de la politique pétrolière gouvernementale, M. Giraud, ministre de l'industrie, a brossé, le 9 février, un tableau des diverses mesures prises à la *suite* de la *crise* iranienne. Quatre grands principes ont guidé selon lui les pouvoirs publics :

— Dans l'immédiat, les *conséquences* de la *crise* ne sont pas exagérément graves, mais il faut rester vigilant. Aussi la surveillance des exportations, des approvisionnements et des stocks a-t-elle été renforcée ;

— La protection contre la spéculation : afin d'éviter que les hausses des prix du marché de Rotterdam *ne se répercutent* sur le marché français, le gouvernement a maintenu le système des prix-plafonds ;

— Pour éviter que les achats de précaution ne se multiplient, le gouvernement a pris un arrêté, publié au *Bulletin officiel des services et des prix* du 10 février, qui permet aux raffineurs de ne pas donner suite à des commandes de fuel domestique ou d'autres produits dont le volume apparaîtrait exagéré et le caractère spéculatif. *Il s'agit en fait* de mettre, le temps de l'arrêté (c'est-à-dire jusqu'au 30 juin 1979), à l'abri les raffineurs *contre* d'éventuelles poursuites qu'un acheteur potentiel aurait pu intenter pour « *refus de vente* » ;

— *Pour* faire en sorte que l'approvisionnement reste « *correct* », la hausse des prix des produits pétroliers (7,2 centimes pour *le fuel domestique* et 7 centimes pour le gazole) tient compte de l'incidence de l'achat par les compagnies d'environ 10 % du « *brut* » — *équivalent à ce que* la *France importait* d'Iran — à un prix légèrement supérieur aux tarifs de l'OPEP.

TRANSPORTS

Selon un rapport de hauts fonctionnaires au premier ministre

La liaison fluviale Rhin-Rhône serait sept fois moins rentable qu'une autoroute et dix fois moins que le T.G.V.

Un groupe de hauts fonctionnaires des ministères de l'économie, du budget, de l'intérieur, de l'agriculture, de l'industrie et des transports, animé par M. Jean Costet, directeur général des transports intérieurs, vient de remettre au premier ministre un rapport destiné à éclairer le choix du gouvernement à l'égard du projet de liaison fluvial Rhin-Rhône. Ce rapport précise comment doit être rédigé le projet de loi (qui devrait être déposé à la prochaine session parlementaire), transformant les statuts de la Compagnie nationale du Rhône (C.N.R.). Il indique également quelle forme doit prendre le décret qui, ultérieurement et éventuellement, attribuera à la C.N.R. nouvelle formule la concession de construction du canal entre Niffer (Haut-Rhin) et Laperrière sur la Saône (Côte-d'Or), ainsi que l'exploitation de la voie d'eau à grand gabarit entre le Rhin et la Méditerranée.

Mais la partie la plus intéressante du document rédigé par ces hauts fonctionnaires concerne leurs appréciations — extrêmement réservées — sur la rentabilité et l'opportunité économique de ce grand projet qui intéresse toute l'Europe, de Rotterdam et la Ruhr jusqu'à Fos.

C'est le 30 octobre 1978 que M. Barre a chargé le ministre des transports de constituer un groupe interministériel à la lumière des travaux duquel le gouvernement pourrait actualiser sa doctrine et préciser ses engagements à propos d'un dossier extrêmement controversé.

Les experts attirent l'attention du gouvernement sur *« les problèmes soulevés par la réalisation de l'ouvrage, son financement et sa faible rentabilité économique »*.

Les études les plus sérieuses aboutissent à une rentabilité de 3 à 4 % et même de 2 à 3 %, selon le conseil général des ponts et chaussées, si l'on tient compte des intérêts intercalaires des emprunts et des pertes de trafic que subirait la S.N.C.F. Comparée aux taux de rentabilité immédiate des autoroutes (15 à 25 %, selon les tronçons) ou escomptée, du T.G.V. Paris-Lyon (33 %), la voie d'eau serait donc d'emblée — et sur un strict plan financier — condamnée. De plus, les responsables de la politique des infrastructures sont conduits plus que par le passé à prendre *en compte le temps gagné* par les voyageurs avant d'évaluer l'intérêt économique général d'un investissement. Là encore, la voie d'eau n'a pas d'arguments à faire valoir.

Mais, diront justement les défenseurs des voies d'eau, il faut voir à plus long terme et ne pas oublier que dans une perspective géo-politique européenne un grand canal peut avoir des effets bénéfiques sur l'aménagement du territoire et les courants d'échanges. Les experts ne le nient pas : *« Infrastructure lourde éloignée de la région parisienne, cet axe contribue au rééquilibrage du pays. En reliant notre réseau aux grandes voies fluviales européennes, Rhin-Rhône introduirait un élément de cohérence dans nos infrastructures (...). L'arrière-pays de Marseille-Fos et de Sète s'élargirait vers l'Alsace et la Suisse. »*

Mais ils ajoutent aussitôt : *« S'il valorise des régions qui échappent à l'emprise de la capitale, ce projet est peu compatible avec les priorités actuelles de l'aménagement du territoire. »*

Estimé à 6,5 milliards de francs, le coût de l'ouvrage est important mais pas disproportionné par rapport à d'autres équipements. Trois tranches d'une centrale nucléaire de 900 mégawatts chacune coûtent 7,8 milliards. Au kilomètre, Rhin-Rhône reviendrait à 28 milions de francs, le T.G.V. à 11,5, le R.E.R. entre 50 et 100, le kilomètre d'autoroute à 10 millions. Si l'on table sur une période de construction de dix à douze ans, il faudrait dépenser chaque année 550 à 650 millions pour Rhin-Rhône.

Les péages et les recettes hydroélectriques

C'est là que le bât blesse. Où trouver dans la conjoncture actuelle ces centaines de millions ? Comment les justifier ?

Pour être significatif, l'apport des régions, départements et chambre de commerce concernés doit être de l'ordre de 15 à 20 % du devis total : soit, pour ne parler que des ressources des régions, un prelèvement fiscal de 6,25 à 8,33 francs par habitant. *« Il s'agit d'un effort fiscal très lourd, surtout s'il doit être poursuivi pendant au moins dix ans. »*

Pourrait-on compter sur les péages pour rembourser une partie des emprunts ? Impossible, répondent les hauts fonctionnaires. Un péage normal de 1 centime par tonne-kilomètre ne peut, au mieux, que couvrir *les dépenses de fonctionnement* et d'entretien.

La C.N.R. ne pourrait-elle pas, alors, relever de 3 centimes par exemple le prix du kilowatt-heure qu'elle vend à E.D.F. ? Elle pourrait ainsi gagner 400 millions de francs. Inconvénients d'une telle solution : c'est le consommateur d'électricité qui supporterait le coût d'un équipement de transport. Et n'est-il *pas dangereux*, en modifiant les relations financières entre le C.N.R. et E.D.F., d'amputer les résultats d'exploitation de l'entreprise nationale, au moment où elle doit réaliser d'importants investissements nucléaires ? *« Enfin*, souligne le rapport au premier ministre, *l'engagement que l'Etat s'apprête à prendre dans le contrat d'entreprise en cours de négociation de n'imposer à E.D.F. aucune charge particulière sans compensation budgétaire équivalente risquerait (dans ces conditions) de perdre toute crédibilité. »*

Comme les financements étrangers (Suisse), ou de la C.E.E., sont actuellement soit aléatoires soit exclus, il faut bien demander au budget national de payer l'essentiel *des dépenses*.

Trois schémas de financement sont alors évoqués, variables selon la part que prendraient les régions ou les emprunts gagés sur les usines hydroélectriques à construire. Selon ces hypothèses la charge annuelle de l'Etat se situerait dans une fourchette de 200 à 560 millions. Sommes considérables si on les rapproche du *budget total des voies navigables* en 1979, soit 320 millions.

Le 19 février à Marseille

Ces informations qui, lues entre les lignes, conduisent à une condamnation sévère de Rhin-Rhône par les hauts fonctionnaires responsables, à des titres divers, de la gestion des fonds publics, seront étudiées dans les prochains jours avec un intérêt tout particulier par les représentants des six régions concernées. En effet, la conférence inter-régionale pour Rhin-Rhône se réunira le 19 février à Marseille, sous la présidence de M. Gaston Defferre, président (P.S.) du conseil *régional de Provence-Alpes-Côte* d'Azur. On y attend la venue de personnalités d'origines diverses. Comme MM. Edgar Faure, Philippe Lamour, Pierre Sudreau, Pierre Pflimlin, par exemple. *Objet de cette rencontre : fixer* le taux de participation globale des régions aux dépenses engagées pour le creusement du canal. Mais avec une réserve : les régions ne feraient un pas que si l'Etat affiche clairement sa volonté d'aller de l'avant et si il autorise la C.N.R. à relever le prix du courant électrique qu'elle vend à E.D.F. Or rien n'indique que le gouvernement soit disposé à prendre cette voie, et les échanges de balles entre les partenaires peuvent durer encore longtemps.

C'est le 24 novembre 1975 — déjà — qu'à *Dijon* le président de la République déclarait : *« La mise à grand gabarit du canal Rhin-Rhône s'impose comme une nécessité tracée par la géographie et par l'économie... Il est d'intérêt européen que cette liaison soit établie. »* Or, en trois ans, et en contradiction flagrante avec les instructions données par le chef de l'Etat au gouvernement, les choses ont traîné de discours en études, de procédures en rapports, et « l'on a dit au lieu de faire ». Pendant ce temps, les Allemands continuent à creuser le canal Rhin-Main-Danube qui, *dans cinq ans, devrait relier* la mer du Nord à la mer Noire.

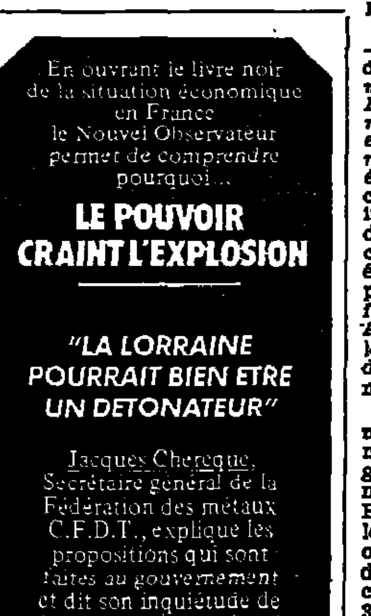
Il est vrai que la crise économique a bouleversé les raisonnements. Les oppositions d'écologistes et *de scientifiques se sont* multipliées. A Mulhouse, à Besançon, à Mâcon, on redoute les dégâts urbains que pourrait occasionner le passage en ville d'une « autoroute fluviale » parcourue par des convois de 3 000 tonnes. Les chambres d'agriculture, surtout en Alsace, disent qu'elles iront jusqu'au bout pour empêcher les expropriations des meilleures terres. Les conseils généraux, les partis sont divisés.

Quant à la C.G.T. et à la C.F.D.T., elles estiment que les travaux de génie civil ne seront guère créateurs d'emplois pour les firmes locales et que le canal livrera les économies régionales de l'Est et du Sud-Est à la *« tutelle des trusts allemands »*.

Voilà pour les oppositions déclarées. Mais il en est des non moins influentes, bien qu'officieuses et cachées. L'hostilité de la S.N.C.F. est connue, celle de la DATAR est avérée. La haute administration, rue de Rivoli surtout, voit rouge lorsqu'on y parle des voies d'eau, surtout de Rhin-Rhône. *Au moment* où il faut mobiliser toutes les ressources disponibles pour créer des usines, financer l'abaissement de l'âge de la retraite ou renforcer la technologie industrielle pour l'exportation, les arguments qui rangent Rhin-Rhône à côté de Concorde, de la Défense, des grandes zones industrielles désertes, trouvent de plus en plus d'oreilles attentives. *« Etudions d'abord des projets moins anti-économiques, telle la liaison Seine-Est »*, entend-on au ministère du budget. *« Le laxisme dans la distribution des fonds publics, surtout maintenant, constitue non seulement une erreur mais une faute »*, ajoute-t-on au ministère de l'économie. Dans ce feu croisé de blocages, de mesures dilatoires, d'avertissements, de condamnations, la position du premier ministre devient chaque jour plus inconfortable. Il se dit perplexe quand il soupèse les avantages politiques à long terme et les inconvénients immédiats du *projet. Ne pouvant désavouer* le président de la République, il doit se retrancher dans un silence embarrassé, allant toutefois jusqu'à confier : « La question ne se pose pas de savoir s'il faut faire Rhin-Rhône ou le stopper puisque nous n'avons pas d'argent pour le faire... »

C'est dans ce vide politique et cette indifférence que se bat avec énergie, en dehors de tout clivage de partis, un dernier quarteron d'hommes passionnés qui croient que la construction de l'Europe, au moment précisément où elle va se donner une Assemblée, ne restera qu'une formule creuse s'il n'existe pas « un grand projet » pour ses peuples.

FRANÇOIS GROSRICHARD.



PLUSIEURS SERVICES DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE MARITIME SERAIENT DÉCENTRALISÉS AU HAVRE

Le comité de décentralisation — qui est une émanation de la DATAR — a au cours de sa dernière séance demandé à la Compagnie générale maritime (C.G.M.) de transférer une partie de ses services de la Défense en province. La C.G.M. (groupant les activités des anciennes Transat et Messageries maritimes), qui est engagée dans un plan de réorganisation, occupe actuellement, en location, treize niveaux à la tour Winterthur. Il lui a été demandé de réduire ce nombre à dix.

La C.G.M., qui négocie un contrat d'entreprise avec les syndicats et l'Etat, étudie le transfert dans plusieurs ports, et surtout au Havre, des services de l'armement, de certains services techniques, du département du marketing et de certains services financiers. Environ deux cents postes de travail seraient décentralisés.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

PRÉCISION MÉCANIQUE LABINAL

Le chiffre d'affaires de la société Précision Mécanique Labinal, pour 1978, s'est élevé à 490,80 M.F. contre 446,66 M.F. en 1977.

Le chiffre d'affaires consolidé est de 807,61 M.F. contre 672,77 M.F. en 1977, soit une progression de 20 %.

Compte tenue d'une prévision de bénéfice net consolidé en progression d'environ 50 %, le conseil d'administration envisage de proposer à l'assemblée générale ordinaire des actionnaires la distribution d'un dividende de 8 F, soit 12 F avec avoir fiscal, contre 6,50 F, soit 9,75 F avec avoir fiscal précédemment.

Au cours de la séance du 8 février 1979, le conseil d'administration a aussi décidé une augmentation de capital, conformément à l'autorisation qu'il a reçue de l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 29 juin 1976.

Les modalités de l'opération seront arrêtées et portées à la connaissance des actionnaires ultérieurement.

LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LES MARCHÉS DES CHANGES

Recul du dollar - Forte hausse de l'or

Lorsque l'horizon économique ou politique mondial s'obscurcit, les cours de l'or et des matières premières montent au détriment du DOLLAR. Ce phénomène s'est trouvé une fois de plus vérifié cette semaine. La tension constatée sur le marché pétrolier à la suite de la suppression des exportations de brut iranien et la crainte que suscite à terme cette situation ont en effet provoqué un net recul de la devise américaine, alors qu'à l'inverse s'accélérait la hausse des cours de certaines matières premières (voir ci-dessus) et surtout de ceux de l'or.

Amorcé lundi, le recul de la devise américaine s'est poursuivi pendant les trois séances suivantes, en dépit des interventions des banques centrales. Les rumeurs et les *déclarations alarmistes qui se* multipliaient n'étaient pas, il est vrai, de nature à soutenir le DOLLAR. Ainsi M. Schlesinger, secrétaire américain à l'énergie, affirmait mercredi que *« la suspension des livraisons du brut iranien risque d'entraîner, si elle se poursuit, des répercussions plus graves encore que celles de l'embargo décidé en 1973 par les pays arabes »*.

Dès le lendemain, cependant, le secrétaire au Trésor, M. Blumenthal, sans doute soucieux de corriger les effets quelque peu dévastateurs des propos de son collègue, prenait à son tour *la parole pour* indiquer que les Etats-Unis restaient prêts à intervenir sur les marchés des changes pour y maintenir une certaine stabilité et rappeler que Washington, qui disposait des moyens nécessaires à ces interventions, était prêt à les mettre en œuvre si cela s'avérait nécessaire. Cette déclaration « musclée » eut un effet immédiat *sur les marchés* des changes. A New-York, le DOLLAR se redressait immédiatement. Il en allait de même le lendemain à Tokyo et, à un moindre titre, sur les places européennes, où le mouvement ne revêtait pas l'ampleur qu'il avait eue sur le marché new-yorkais.

Les marchés des changes vont-ils, une nouvelle fois, entrer dans une zone de turbulence ? Certains *cambistes le croient, qui constatent* que les opérateurs sont très attentifs et prêts à appuyer un mouvement dans un sens ou dans l'autre, même si la « spéculation » redoute la réaction des banques centrales. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que le premier ministre *japonais, M. Ohira*, ait annoncé qu'il envisageait de proposer, lors du prochain sommet des pays industrialisés, qui aura lieu à Tokyo, de limiter les marges de fluctuation entre les principales devises, à l'image de ce que devrait être le futur Système monétaire européen (S.M.E.). Cette suggestion figurera en bon rang à l'ordre du jour de la conférence, a affirmé M. Ohira. Pour l'heure, le gouvernement japonais va s'efforcer de maintenir le taux de change de la devise japonaise à environ 200 yens pour 1 DOLLAR.

Le FRANC FRANÇAIS, en dépit d'un certain alourdissement du climat social, a continué de faire bonne figure, évoluant aux alentours de 2,2950 francs pour 1 DEUTSCHEMARK.

Le DOLLAR CANADIEN, en revanche, qui, la semaine dernière, avait vu son cours tomber à son plus bas niveau vis-à-vis du DOLLAR (83,20 cents), est resté faible. Signalons enfin que le cours du RIYAL saoudien a été révisé en baisse vis-à-vis du DOLLAR, qui vaut maintenant 3,37 riyals contre 3,35 précédemment. A l'inverse, le RAND sud-*africain a été réévalué de 1,7 %* par rapport à la devise américaine.

L'envolée des cours de l'or a été l'événement marquant de la semaine. En hausse dès lundi, le cours de l'once de métal précieux a atteint, jeudi, à Londres, 254 dollars, son plus haut niveau *historique*. A la veille du week-end, des prises de bénéfices sont intervenues, qui ont entraîné un recul assez sensible. Mais le bilan de ces cinq séances n'en est pas moins très favorable à l'or, qui a vu son cours passer de 230 à 246,75 dollars.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres..	—	2,0050	8,5062	3,3222	3,6992	58,4056	3,9979	1675,17
	—	1,9785	8,5767	3,3911	3,7383	58,8405	4,0351	1677,27
New-York.	2,0050	—	23,5710	60,3500	54,2005	3,4328	50,1584	0,1196
	1,9785	—	23,0680	58,3430	52,9240	3,3624	49,0316	0,1179
Paris.....	8,5062	4,2425	—	256,03	229,94	14,5640	212,76	5,0777
	8,5767	4,3350	—	252,91	229,42	14,5763	212,55	5,1135
Zurich....	3,3222	165,70	39,0571	—	89,8182	5,6882	83,0992	1,9832
	3,3911	171,40	39,5386	—	90,7118	5,7632	84,0402	2,0218
Francfort..	3,6992	184,50	43,4885	111,3458	—	6,3336	92,5275	2,2082
	3,7383	188,95	43,5870	110,2392	—	6,3533	92,6452	2,2289
Bruxelles.	58,4056	29,1300	6,8662	17,5799	15,7886	—	14,6088	3,4865
	58,8405	29,7400	6,8604	17,3512	15,7396	—	14,5828	3,5081
Amsterdam	3,9979	199,40	47,0005	120,3379	108,0758	6,8451	—	2,3865
	4,0351	203,95	47,0472	118,9906	107,9386	6,8577	—	2,4057
Milan....	1675,17	835,50	196,9357	504,22	452,84	28,6817	419,00	—
	1677,27	847,75	195,5594	494,60	448,66	28,5053	415,66	—

Nous reproduisons dans ce tableau les cours pratiqués sur les marchés officiels des changes. En conséquence, à Paris, les prix indiqués représentent la contre-valeur en francs de 1 dollar, de 1 livre, de 100 deutschemarks, de 100 florins, de 100 francs belges et de 1 000 lires.

MATIÈRES PREMIÈRES

Les métaux sont restés orientés à la hausse

Des prises de bénéfices ont inévitablement fait leur apparition au cours de la semaine écoulée, tant sur les non-ferreux que sur *les métaux précieux*. Toutefois, les cours sont dans l'ensemble restés orientés à la hausse après de vives fluctuations et de nouveaux records, notamment pour le cuivre et l'argent métal. La nervosité a donc prévalu et persistera sans doute encore dans les prochaines semaines, sous l'influence des mêmes facteurs : *crise iranienne, inquiétudes quant aux approvisionnements* en pétrole et répercussions potentielles à la fois sur le dollar et la conjoncture économique internationale.

MÉTAUX. — *Les cours du cuivre ont encore progressé à Londres, après de vives fluctuations qui ont un moment permis au métal rouge de franchir le niveau de £ 1 000 par tonne et ce, pour la première fois depuis juin 1974. Les stocks du Metal Exchange ont, comme prévu, une nouvelle fois diminué à 319 075 tonnes (— 5 475 tonnes)*

Les producteurs américains ont, tour à tour, porté leurs prix à 87 cents (+ 5 cents), puis au niveau record de 90 cents la livre. La hausse se poursuivra-t-elle ? Outre les réactions techniques des marchés, une modération semblait à cet égard se dessiner en fin de semaine aux Etats-Unis avec la décision d'un producteur de baisser son prix de un cent à 89 cents la livre.

Les cours de l'argent métal sont restés fermes après avoir atteint le record de 373,2 p, ensuite entamé par quelques dégagements. Le plomb a fait l'objet de prises de bénéfices ayant entraîné un sensible repli des cours malgré l'annonce d'un relèvement des prix aux Etats-Unis à 44 cents la livre (+ 2 cents). En revanche, les cours de l'étain et du zinc ont poursuivi leur progression.

Même tendance à la hausse pour l'aluminium. La demande n'a cessé de croître aux Etats-Unis, de sorte qu'un important producteur a dû cesser temporairement de prendre des commandes. En outre, une société canadienne a relevé de 3 cents à 59 cents la livre le prix à l'exportation de ses lingots de première fusion.

DENRÉES. — *Sensible reprise des cours du cacao, essentiellement du fait d'opérations techniques suivies d'achats de couverture. Des inondations auraient touché les zones de culture au Brésil et le Ghana aurait de nouveau allongé ses délais de livraison.*

Repli des cours du café devant la réticence des acheteurs. Les statistiques du département américain de l'agriculture indiquent que les importations de café vert, aux Etats-Unis, ont porté sur 13,1 millions de sacs de 60 kg en 1978, contre 14,8 millions en 1977, pour un montant de $ 3,7 milliards, contre $ 3,8 milliards.

Cours des principaux marchés du 9 février 1979

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

MÉTAUX. — Londres (en sterling par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant, 961,5 (946) ; à trois mois, 968,5 (957) ; étain comptant, 7 180 (7 160) ; à trois mois, 7 110 (7 130) ; plomb, 522 (556) ; zinc, 395 (379) ; argent (en pence par once troy), 359,1 (337,6). — New-York (en cents par livre) : cuivre (premier terme), 84,40 (79,80) ; aluminium (lingots), 60,50 (57) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne), 107,50 (97,83) ; mercure (par bouteille de 76 lbs), 190-210 (inch.).

— Penang (en dollars des Détroits par picul de 22 lbs) : 1 910 (1 854).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton mars, 63,35 (63,05) ; mai, 65,60 (65,30).

— Londres (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec), mars, 220 (217) ; jute (en dollars par tonne), Pakistan, White grade C, 512 (inch.).

— Roubaix (en francs par kilo) : laine, 22,50 (22,20).

— Calcutta (en roupies par maund de 82 lbs) : jute, 840 (inch.).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. comptant 60,75-62 (60,25-60,30).

— Penang (en cents des Détroits par kilo) : 247,75-248,75 (243,50-244).

DENRÉES. — New-York (en cents par lb) : cacao mars 157,90 (146,30) ; mai 160 (148,80) ; sucre mars 864 (8,24) ; mai 883 (8,55) ; café mars 125,50 (128,35) ; mai 123,25 (125,75).

— Londres (en livres par tonne) : sucre mars 104,60 (104,50) ; mai 109,90 (108,80) ; café mars 1 417 (1 430) ; mai 1 327 (1 332) ; cacao mars 1 790 (1 675) ; mai 1 844 (1 726).

— Paris (en francs par quintal) : cacao mars 1 475 (1 395) ; mai 1 515 (1 426) ; café mars 1 170 (1 200) ; mai 1 133 (1 145) ; sucre (en francs par tonne) mars 843 (842) ; mai 877 (870).

CÉRÉALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé mars 364 3/4 (351 3/4) ; mai 344 3/4 (330 1/2) ; maïs mars 236 3/4 (233 1/4) ; mai (247 1/2).

Indices : Reuter 1 531 (1 514,4) ; Moody's 1 024,50 (1 011,4).

MARCHÉ MONÉTAIRE

Légère tension

Une légère tension a été observée cette semaine sur le marché de l'argent au jour le jour, où de 6 1/2 % le 2 février, les taux sont progressivement passés à 7 % le 7 janvier.

Essentiellement imputable au manque de liquidités, cette tension s'est ensuite un peu relâchée, la Banque de France ayant remis sur le marché valeur 8 février *4 milliards de francs, si bien que* l'on a coté 6 9/16 % jeudi, pris 6 11/16 % à la veille du week-end.

Une tendance à la hausse sur toutes les périodes a également été enregistrée sur les taux à terme, qui ont monté de 1/8 % à 1/4 %.

Deux mille quatre cent millions de francs de bons du Trésor à dix-huit mois ont été adjugés le 5 *février*.

Le fait marquant de la semaine a été le relèvement du taux d'escompte britannique, porté le 7 février, sur décision de la Banque d'Angleterre, de 12,5 % à 14 %, niveau qui n'avait été dépassé qu'une seule fois, à l'automne 1976 (15 %), lors de la dernière grande crise du sterling.

Ce relèvement, destiné à lutter contre les pressions inflationnistes, redevenues fortes outre-Manche, du fait de la nouvelle envolée des salaires — les dernières augmentations salariales ont été de l'ordre de 15 % à 20 % — n'a pas fait l'unanimité dans la City, où beaucoup estiment que ce taux de 14 % sera insuffisant pour atteindre l'objectif recherché. *En outre*, certains affirment que, pour être efficace, la politique monétaire devrait être appuyée par des mesures d'austérité, fiscales et monétaires..., ce que le gouvernement de M. Callaghan ne paraît pas disposé à faire pour le moment.

Si les taux ont monté en Grande-Bretagne, ils ont baissé aux Etats-Unis où la Citibank a *décidé* vendredi d'abaisser son « prime rate » de 11,75 % à 11,50 %, ce que la Chase Manhattan avait déjà fait voici dix jours. L'exemple étant donné par la seconde banque *américaine*, beaucoup s'attendent à une désescalade en chaîne ces prochains jours.

(Intérim.)

Qui sont les « gendarmes » ?

LA REVUE DES VALEURS

Valeurs à revenu fixe ou indexées

Indexé sur le lingot, *l'emprunt 7 % 1973* s'est hissé à de nouveaux records historiques.

En revanche, indexé sur le napoléon, le *4,50 % 1973* a été recherché mais n'a pas dépassé son précédent record. Depuis le 6 février, cet emprunt est coté deux fois au comptant : une ligne pour les titres livrables qui pourront bénéficier du droit au tirage, et une autre ligne « non livrable ».

	9 févr.	Diff.
4 1/2 1973	749	+ 9
7 % 1973	4 085	+ 10
10,30 % 1975	103,20	inchangé
10 % 1976	106,35	+ 0,25
P.M.E. 10,6 % 1976	103,90	+ 0,05
P.M.E. 11 % 1977	106	inchangé
8,80 % 1977	107,30	inchangé
10 % 1978	106,40	inchangé
9,30 % 1978	105,50	+ 0,20
9,45 % 1978	103,50	inchangé
8,80 % 1978	100,40	— 0,29
C.N.E. 3 %	2 808	+ 52

Banques, assurances, sociétés d'investissement

Le bénéfice dégagé par *Interbail* en 1978 (46,38 millions de francs, contre 36,59 millions) permettra de distribuer un dividende de 19,10 F (contre 17 F), payable à compter du 2 avril.

Afin d'associer ses actionnaires aux fruits de son expansion, la « B.C.T. » a l'intention de répartir, en 1979, des actions gratuites. Le service du dividende arrêté en 1974 pourrait être repris l'année prochaine, au titre de l'exercice en cours. Pour 1978, une somme globale de 16,50 F par action avait été versée. Les comptes clos le 31 décembre feraient ressortir un bénéfice net de 11 à 12 millions de francs, contre 8,1 millions.

	9 févr.	Diff.
Bail Equipement	253,10	+ 0,10
B.C.T.	139,20	+ 10,10
Cétélem	284,80	— 0,20
Cie Bancaire	418	— 17
Cie du Nord	26,95	— 0,35
C.C.F.	139,60	— 1
C.F.F.	437	— 11,50
C.F.I.	148,50	— 16,60
Crédit du Nord	62,10	— 2,90
Financ. Paris	210	— 1
Locafrance	224	— 4
Locindus	409	— 21
Prétabail	490	— 10
U.C.B.	230	— 14
Eurafrance	318	+ 3
Cie du Midi	603	— 3
Pricel	194,90	— 6
Schneider	159	+ 1,90
Suez	287,50	— 7,50

Le dividende global de *Locafrance* pour 1978 serait porté de 16,50 F à 19,50 F.

Immobail majore aussi son dividende de 16,6 %, à 17,50 F.

Robeco versera au titre de 1978 un dividende final de 8 florins, contre 7,80 pour 1977, qui s'appliquera aux actions gratuites attribuées par deux fois dans l'intervalle.

Alimentation

Les comptes de *Perrier S.A.* pour l'exercice clos le 30 septembre 1978 se soldent par un bénéfice net de 44,56 millions de francs, prenant en compte 15,41 millions de plus-values. En 1977 à pareille époque, le résultat de la société s'élevait à 37,02 millions, compte tenue d'une reprise de provision et de plus-values totalisant 24,09 millions.

Le dividende global sera majoré et porté de 7,50 F à 10,50 F.

	9 févr.	Diff.
Beghin-Say	135,10	— 1,40
B.S.N.-G.-Danone	510	— 15
Carrefour	1 755	— 90
Casino	1 364	— 120
Gén. Occidentale	251,50	+ 2
Guyenne et Gasc.	408	— 20
Moët-Hennessy	523	— 46
Mumm	400	— 10
Olida-Caby	182	+ 1,50
Pernod-Ricard	299,90	— 16,10
Radar	479	+ 1
Raf. Saint-Louis	110	— 5
Saupiquet	192	— 1
Veuve Clicquot	692	— 52
Viniprix	397	+ 3,50
Nestlé	8 920	— 30

Bâtiment et travaux publics

Suspendue depuis le 23 janvier, en liaison avec l'O.P.A. lancée par « Lambert céramique » (groupe « Lambert »), la cotation des actions « Tuileries Gilardoni » a *repris le 7 février. Un cours de 209,90 F a été inscrit, contre 224,60 F le 22 janvier.*

	9 févr.	Diff.
Auxil. d'Entrep.	367	— 19
Bouygues	850	— 30
Chim. et Routière	131,50	— 4,50
Ciments Français	137	— 5,40
Dumez	694	— 16
Ent. J. Lefebvre	356,80	— 21,20
Gén. d'Entreprise	192	+ 5
Gds Travx Marseille	379,50	— 37,20
Lafarge	234	— 21
Maisons Phénix	515	— 40
Poliet et Chausson	160,50	+ 2

M. Caplain Saint-André, président de la société « Gilardoni », s'est engagé, tant en son nom qu'en celui du groupe défenseur, de ne pas acquérir sur le marché ses propres actions à un prix supérieur à 209,90 F (« le Monde » des 28-29 janvier).

Filatures, textiles, magasins

Tout en reconnaissant le bien-fondé de la mise en règlement judiciaire, comme étant la seule façon de débloquer la situation, le comité de défense des petits actionnaires de « Manufrance » demande que le passif de la société soit pris en charge par la municipalité de Saint-Etienne, le plus gros détenteur de titres.

	9 févr.	Diff.
Dollfus-Mieg	65	+ 0,10
Sommer-Allibert	333	— 12
Agache-Willot	570	— 6
Lainière Roubaix	39	+ 0,50
Rondière	320,10	— 15,90
Saint-Frères	92,10	— 9,90
S.C.O.A.	100	— 14
C.F.A.O.	381	— 0,50
B.H.V.	162	— 3,50
Darty	607	— 39
Gal. Lafayette	112	— 7
Prénatal	34,50	— 0,40
Printemps	135,90	+ 5,40
La Redoute	477	— 53

Métallurgie, constructions mécaniques

Malgré un bénéfice d'exploitation estimé à 50 millions de francs, les comptes de la *Générale de Fonderie pour 1978 seront* fortement déficitaires (60 millions environ pour la société-mère), en raison des pertes entraînées par l'apurement du passif et de l'assainissement effectué dans certaines filiales en difficulté. Un résultat positif est toutefois attendu pour 1979.

Le dividende global du *Ferodo* sera maintenu à 31,05 F pour 1978. Le résultat net de la société devrait être un peu inférieur au précédent (59,13 millions de francs). Le président table pour *1979 sur une reprise des affaires qui se* traduirait par une augmentation en volume de 7 % (contre 2 % l'année dernière) nettement supérieure à celle de la production automobile. Avec l'apport d'activités nouvelles intervenu l'an passé, le chiffre d'affaires consolidé du groupe atteindra 6 milliards de francs contre plus de 4,8 milliards en 1978.

	9 févr.	Diff.
Chiers-Châtillon	17,20	— 0,15
Creusot-Loire	60,50	+ 0,80
Denain-Nord-Est	27,80	+ 0,50
Marine-Wendel	36	— 1,65
Mét.-Normandie	46,10	+ 8,30
Pompey	68	inchangé
Sacilor	17,80	+ 0,70
Saulnes	35	— 0,50
Usinor	11,70	+ 0,15
Vallourec	98,40	— 0,60
Alspi	88,90	+ 3,10
Babcock-Fives	131	— 2
Gén. de Fonderie	206	— 27,90
Poclain	182,50	— 12,50
Sagem	846	— 4
Saunier-Duval	174,20	+ 4,20
Penhoët	256,50	— 4
Peugeot-Citroën	397	— 16
Ferodo	399,80	— 5,20

Le bénéfice net de la *General Motors pour 1978* atteint le montant record de 3 508 millions de dollars contre 3 338 millions.

Matériel électrique, services publics

Siemens versera pour l'exercice clos le 3 septembre 1978 un dividende inchangé de 8 DM par action sur un bénéfice après impôts de 144 millions de DM contre *145 millions. Le résultat net du* groupe s'établit à 721 millions de DM contre 650 millions.

Le bénéfice net de C.I.I.-Honeywell-Bull, filiale à 53 % des *Machines Bull*, s'établit pour 1978, à 190,4 millions de francs (+ *31,9 %*) après une subvention *de 212,5 millions. La* progression du chiffre d'affaires consolidé (4,45 milliards de francs) est de 17,6 %. Le montant global des dividendes à répartir entre les actionnaires *(Machines Bull et Honeywell)* atteindra environ 63 millions de francs contre 40 millions en 1977.

	9 févr.	Diff.
Alsthom-Atlantiq.	61	— 1
C.E.M.	68,90	+ 6,80
C.I.T.-Alcatel	1 035	+ 10
C.G.E.	388	— 6
C.S.F.	353,50	— 21,50
Legrand	1 676	— 113
Leroy-Somer	709	— 12
Mach. Bull	58	— 0,80
Matra	5 150	— 80
Moulinex	133,40	— 5,60
P.M. Labinal	144,50	— 10,50
Radiotechnique	411	— 16,50
Signaux	318	inchangé
Thomson-Brandt	227	— 8
I.B.M.	1 289	— 42
I.T.T.	171,50	— 3
Schlumberger	405,20	— 12,90
Siemens	675	+ 6
Gén. des Eaux	455	— 19
Lyonn. des Eaux	460,10	— 11,90

Mines, caoutchouc, outre-mer

L'année 1978 a *été* mauvaise pour *Inco* dont le bénéfice net est tombé à 77,8 millions de dollars (contre 99,9 millions), avec un dividende global de 70 cents contre 1,25 cent.

Elle a été bonne, en revanche, pour *Amax*, qui annonce un résultat net record (non révisé) de 160 millions de dollars, supérieur de 34 % au précédent. Le président du groupe table, pour 1979, sur une performance encore plus remarquable.

	9 févr.	Diff.
Imétal	39,60	— 4,40
Penarroya	44	+ 0,20
Charter	12,35	— 0,60
Inco	79,60	+ 2,70
R.T.Z.	22,75	— 0,75
Union minière	112,50	— 1
Z.C.I.	6,89	+ 0,05
Kléber	59,20	+ 1,80
Michelin	1 018	— 48

Produits chimiques

La grève des transporteurs routiers britanniques cause un grave préjudice à *I.C.I.*

Depuis le début du conflit, le groupe chimique a perdu plus de 100 millions de livres de chiffre d'affaires, environ 35 millions de profits bruts, et éprouvé, malgré la constitution de stocks importants, de sérieuses pertes de production avec la fermeture de 38 unités sur 182.

« Cette grève, affirme-t-on au siège de la société, aura en outre de graves répercussions sur le programme d'investissements *(3,9 milliards de F en 1978).* »

Dans la City, l'on évalue à 15 milliards de livres le manque à gagner avant impôts du groupe (3 % du bénéfice annuel).

L'année écoulée a été meilleure pour *Dow Chemical*, dont le chiffre d'affaires a atteint le montant record de 6,89 milliards de dollars (+ 10 %). Mais elle a surtout été marquée, pour le groupe américain, par un redressement (+ 3,8 %) de ses bénéfices (575 millions de dollars contre 554 millions) après deux exercices de baisse.

Les peintures *Corona* annonce pour l'exercice 1978 un résultat comptable de 14,3 millions de F, qui, sur des bases comparables, marque une progression de 116 % par rapport à celui de l'exercice précédent, pour un chiffre d'affaires accru de 23,5 % à 457,96 millions de F.

	9 févr.	Diff.
C.M.-Industries	293,90	— 0,10
Cotelle et Foucher.	117,50	+ 2,40
Institut Mérieux	430	— 9
Laboratoire Bellon	309	— 26
Nobel-Bozel	41,30	— 2,70
Pierrefitte-Auby	97,60	— 2,20
Rhône-Poulenc	107,20	— 5,90
Roussel-Uclaf	356,30	— 15,70
B.A.S.F.	307	+ 0,50
Bayer	317	+ 2
Hoechst	305,90	+ 4,90
Norsk Hydro	184,70	— 0,50

Valeurs diverses

L'exercice 1978 a marqué une étape dans le redressement d'*Aussedat Rey* dont les comptes, après trois années de déficit, devraient être voisins de l'équilibre.

	9 févr.	Diff.
A.D.G.	132	— 7
L'Air liquide	387	— 7
Bic	588	— 11
Europe I	778	— 27
Gle Ind. Part.	112,50	— 2,50
L'Oréal	725	— 26
J. Borel	117,50	— 2,50
Club Méditerranée	463	— 24
Arjomari	144,50	— 7,50
Hachette	231,50	— 1,50
Presses de la Cité	323	— 1
P.U.K.	75,90	— 0,60
St-G.-Pt-à-M.	140,20	— 6,80
Skis Rossignol	1 323	— 106
Chargeurs réunis	229,80	— 1,20
U.T.A.	286	— 7

Selon le président de la société, l'évolution du marché paraît prometteur pour les résultats de 1979.

Bourse de Paris

SEMAINE DU 5 AU 9 FEVRIER 1979

Des temps difficiles

SI la situation sociale française s'améliore, et si les événements d'Iran se calment, « la Bourse peut gagner entre 15 et 30 % cette année », déclarait jeudi M. Flornoy, syndic de la compagnie des agents de change, au micro d'Europe N° 1. La prévision est courageuse, voire *osée, si l'on s'en tient à l'observation de la tendance de cette semaine au palais* Brongniart. D'un vendredi à l'autre, en effet, les différents indices ont encore cédé un peu plus de 2 %, et, à la veille du week-end, l'indicateur instantané de la chambre syndicale, base 100 au 31 décembre 1978, s'établissait à 97,8.

Limitée dans son ampleur, la baisse s'est étendue dès lundi à la grande majorité des valeurs françaises et, en dépit des interventions des « gendarmes » (voir encadré), les indices fléchirent de plus de 1 %. La situation allait encore s'aggraver le lendemain dans un marché plus actif (même en excluant l'application de soixante-neuf mille *Presses de la Cité*), les cours des valeurs cotées à terme *reculant* de 1,7 % en moyenne. *Une fois encore, les « investisseurs* institutionnels » avaient tenté, sans succès, de *renverser la vapeur. Mercredi, enfin*, leurs interventions eurent un *effet* : l'*indicateur qui baissait de 0,6 % à l'ouverture de la séance ne fléchit finalement que de 0,3 %.* L'essentiel était fait. Autour de la corbeille, le sentiment que la baisse allait s'arrêter puisque « ils étaient là » se répandit comme une traînée de poudre. Le courant des ventes se ralentit donc jeudi et les différents indices enregistrèrent leur première hausse de la semaine (+ 0,4 % environ). A la veille du week-end, la « mission » était totalement accomplie, les cours progressant encore globalement de 0,6 % en moyenne, et, cette fois, sans interventions. L'horizon international ne s'est guère éclairci, certes. Mais, *au sous-sol du palais Brongniart, un événement traditionnellement de nature à redonner de l'allant au marché des actions venait de se produire. Sur le marché de l'or en effet*, le lingot, dont le cours n'avait *cessé de monter, s'inscrivant* chaque jour à un niveau record, avait subi de plein *fouet* une réaction technique de taille, et s'était brusquement replié de 5,7 % pour s'établir à 32 150 F contre 34 090 F la veille. D'un vendredi à l'autre, la hausse n'atteignait plus que 300 F, un progrès négligeable si l'on tient compte de la gravité de la situation internationale. « Est-ce à dire que les milieux financiers « autorisés » anticipent une amélioration ? » C'est la question que certains se posaient autour de la corbeille. Pour l'instant, une seule chose est sûre : « *Par rapport à la semaine dernière, les événements d'Iran ne se sont pas aggravés, notaient les professionnels, alors, pourquoi ne pas tenter le sort ? » Pourquoi pas, en effet. Après tout, M. Monory ne s'est-il pas déclaré confiant pour la Bourse, encore tout récemment ? Faute de pouvoir faire preuve d'un optimisme raisonné, il faut parfois savoir se contenter de propos que certains interprètent comme des promesses, assimilant ainsi à tort MM. Flornoy et Monory à des prophètes...*

PATRICE CLAUDE.

Qui sont les « gendarmes » ?

On en parle souvent, mais personne ne les voit jamais agir. Mais qui sont donc les fameux « gendarmes » auxquels toute la profession boursière attribue le *rôle plus ou moins occulte de* « grands régulateurs de la cote » ?

Patrick Grunan et Gilles Trembley, *deux élèves de l'Ecole des affaires de Paris*, ont tenté de répondre à cette question dans un mémoire de 86 pages réalisé il y a quelques mois. D'entrée de jeu, *ils précisent* qu'il est bien *difficile* d'approfondir la notion « d'investisseurs institutionnels », appellation quasi-officielle du « gendarme ». Pourtant, un certain nombre *d'institutions* répondent presque exactement à la définition qu'ils ont retenue pour leurs travaux : ce sont, dans l'ordre, les compagnies d'assurances *sur la vie, les caisses de retraite et fonds* de pension, les fonds communs de placement, les *sociétés* d'investissement, certaines grandes banques nationalisées, les SICAV et, enfin, la *Caisse des dépôts et consignations.*

Créée en 1816, la « caisse », comme disent les boursiers, s'est toujours défendue d'être un « gendarme ». Récemment encore, dans une interview à « la Vie française », le directeur de cette institution, *M. Pérouse* déclarait que cette affirmation était du domaine du « folklore ». Ce n'est pas l'avis des auteurs du « mémoire », qui assurent au *contraire : « Jadis utilisés à* contribuer aux secteurs du logement social et aux équipements collectifs, les fonds gérés par la « *Caisse » (441 milliards de francs au 31-12-1977)* s'orientent de plus en plus, et à l'incitation de l'Etat, vers les valeurs mobilières françaises. » M. *Monory n'a d'ailleurs pas démenti cette* tendance lorsqu'il déclarait il y a quelques jours (le Monde du 4-5 février) : « *Les possibilités d'interventions de la Caisse des dépôts sur le marché financier* resteront importantes en 1979. » Au surplus, rappelons que, à fin 1977, le stock d'actions françaises détenues par la « caisse » s'élevait tout *de même à 4 milliards de francs (3,2 %* de l'ensemble de la capitalisation boursière des valeurs françaises à revenus variables à la même date. Ce qui est loin d'être négligeable. Enfin, comme *M. Pérouse* ne le *démlait* nullement, il est frappant de constater que son organisme est presque toujours à contre-courant du marché : la « caisse » achète généralement quand tout le monde vend, et vice versa.

Existe-t-il meilleure illustration de l'action d'un « gendarme » ? — P.C.

VALEURS LES PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nbre de titres	Valeur en capitaux
Presses de la Cité	71 375	23 530 925*
Aquitaine	41 275	22 889 525
C.N.E. 3 %	7 240	20 178 855
Matra	3 680	18 805 380*
Finextel	79 025	15 833 592*
4 1/2 % 1973	19 880	14 968 710
Peugeot-Citroën	37 575	15 850 575

* Quatre séances seulement.

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	5 févr.	6 févr.	7 févr.	8 févr.	9 févr.
Terme	82 414 397	154 760 115	109 643 847	100 116 680	86 627 060
Compt. ...					
R. et obl	172 608 896	244 253 508	340 775 624	298 587 979	172 750 125
Actions	105 963 820	63 041 474	60 718 471	54 320 219	48 397 199
Total	360 987 113	462 055 097	511 137 942	452 024 878	307 774 384

INDICES QUOTIDIENS (I.N.S.E.E. base 100, 30 décembre 1978)

	5 févr.	6 févr.	7 févr.	8 févr.	9 févr.
Franç.	101,4	99,3	99,1	99,8	100,1
Etrang.	106,4	108,3	108	108,1	108

COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE

(base 100, 30 décembre 1978)

	5 févr.	6 févr.	7 févr.	8 févr.	9 févr.
Tendance.	98,8	97	96,7	97,1	97,8

(base 100, 29 décembre 1961)

	5 févr.	6 févr.	7 févr.	8 févr.	9 févr.
Ind. gén.	87,4	85,3	84,9	85,5	86

Bourses étrangères

NEW-YORK

Nouveau repli

Les événements d'Iran et leurs effets sur la tenue du dollar ont, de nouveau, pesé de tout leur poids sur le marché et provoqué une sévère baisse des cours. Cette dernière a *cependant été atténuée* en fin de semaine par une reprise technique, et l'indice des industrielles n'a finalement cédé que 12,30 points à 822,32. Mercredi soir, son repli se chiffrait à plus de 18 points.

La menace agitée par le *secrétaire* à l'énergie d'une crise plus grave que celle de 1973 n'avait pas, il est vrai, peu contribué à *entretenir un climat d'inquiétude* autour du Big Board. Les mauvaises nouvelles arrivant rarement seules, la rumeur, confirmée à la veille du week-end, d'une accélération des prix de gros *en janvier vint encore, par la suite,* assombrir un ciel passablement chargé de nuages.

Phénomème d'anticipation ? En tout cas, quand l'information fut officiellement diffusée, le marché, *momentanément regonflé* par les rachats des vendeurs à découvert, n'y prêta guère d'attention. Ce qui ne saurait, de l'avis des spécialistes, augurer favorablement de l'avenir en raison du pessimisme ambiant causé par les *problèmes* graves d'approvisionnement en produits pétroliers.

L'activité hebdomadaire a porté sur 123,19 millions de titres contre *134,69 millions.*

	Cours 2 févr.	Cours 9 févr.
Alcoa	51 1/2	51 3/4
A.T.T.	63 3/4	63 3/8
Boeing	78 7/8	69 1/2
Chase Man. Bank	30	29 5/8
Du P. de Nemours	133 1/2	130 3/4
Eastman Kodak	61 1/8	59 7/8
Exxon	51	50 5/8
Ford	41	40 1/2
General Electric	47 7/8	46 1/4
General Foods	35 1/4	35
General Motors	56 3/8	55 1/8
Goodyear	17 5/8	16 7/8
I.B.M.	307 5/8	301
I.T.T.	28 7/8	28 3/8
Kennecott	22 7/8	24 1/2
Mobil Oil	71 1/4	70 3/8
Pfizer	31 5/8	30 7/8
Schlumberger	95 3/4	95
Texaco	24	24 3/8
U.A.L. Inc.	27 1/2	25 5/8
Union Carbide	36 1/8	35 3/8
U.S. Steel	24 3/4	24 1/8
Westinghouse	18 3/8	17 3/4
Xerox Corp.	57	57 1/4

LONDRES

Les mines d'or et les pétroles en vedette

Les mines d'or et les pétroles ont, cette semaine, tenu la vedette dans un marché d'autre part très déprimé par les menaces inflationnistes et les *conflits sociaux et qui est* retombé de ce fait à son plus bas niveau depuis avril 1978. Les premières ont été poussées de l'avant par la flambée du métal jaune, quand aux *seconds, ils ont bénéficié* d'un vif regain d'intérêt motivé d'abord par l'espoir d'un renchérissement du prix du brut, puis par le relèvement des prix de l'essence.

Aux *industrielles, en revanche*, la tendance s'est considérablement alourdie devant la multiplication des mauvaises nouvelles : gonflement de la masse monétaire, relèvement du taux d'escompte, déclenchement d'une grève sauvage chez British Leyland, résiliation d'importants contrats d'armements avec l'Iran.

Indices « F.T. » du *9 février* : industrielles, *450,7 (contre 467,3)* ; mines d'or, 181,4 (contre 174) ; Fonds d'Etat, 64,80 (contre 65,80).

	Cours 2 févr.	Cours 9 févr.
Bowater	186	173
Brit. Petroleum	928	958
Charter	153	151
Courtaulds	111	106
De Beers	450	150
Free State Geduld*	22	23 1/4
Gt. Univ Stores	298	306
Imp. Chemical	356	347
Shell	593	620
Vickers	181	175
War Loan	28 5/8	28 1/8

(*) En $, net de prime sur le dollar investissement.

FRANCFORT

Au plus bas de l'année

Influencé, comme la plupart des grandes places, par l'évolution de la situation en Iran et la menace d'une remise en cause des contrats passés avec ce pays, le marché a baissé pour s'établir en fin de semaine à son plus bas niveau de l'année. Seules les valeurs chimiques se sont bien comportées en liaison avec la reprise enregistrée dans ce secteur après deux ans de crise.

Indice de la Commerzbank du 9 février : 801 contre 812,3.

	Cours 2 févr.	Cours 9 févr.
A.E.G.	71	68,60
B.A.S.F.	134,50	134,70
Bayer	135,30	137,10
Commerzbank	212	208,50
Hoechst	133,30	134,20
Mannesman	163,50	162,20
Siemens	265,50	263,70
Volkswagen	245,70	237,70

TOKYO

Baisse

Très sensibilisé par les problèmes des approvisionnements en pétrole, le marché est passé par des phases d'espoir puis de découragement. Finalement, assez déprimé par la menace d'une crise plus grave qu'en 1973, dont le secrétaire américain à l'énergie s'est fait l'écho, il s'est vivement replié.

L'activité s'est toutefois un peu ralentie, et 1 751 millions de titres ont changé de mains contre 2 400 millions précédemment.

Indices du 9 février : Nikkei Dow *Jones, 6 036,50 (contre 6 104,13)* ; indice général, 449,68 (contre 460,50).

	Cours 2 févr.	Cours 9 févr.
Canon	505	479
Fuji Bank	335	338
Honda Motors	503	490
Matsushita Electric	697	676
Mitsubishi Heavy	134	131
Sony Corp.	1 660	1 560
Toyota Motors	860	853

Pétroles

	9 févr.	Diff.
Aquitaine	568	+ 4
Esso	90,05	+ 2,05
Franç. des pétroles	140,70	— 0,10
Pétroles B.P.	56,10	+ 0,10
Primagaz	148	— 1,50
Raffinage	88,60	+ 2,80
Sogerap	111,80	— 2,20
Exxon	217	— 5
Petrofina	543	+ 23
Royal Dutch	265,80	— 4,30

Mines d'or, diamants

La production d'or sud-africaine pour 1978 s'est élevée à 703,7 tonnes, chiffre très voisin de celui enregistré l'année précédente.

En revanche, les bénéfices nets des mines d'or se sont accrus de 57 % en moyenne pour atteindre la somme globale de 940,5 millions de rands pour un chiffre d'affaires augmenté de 40 %.

	9 févr.	Diff.
Amgold	198	+ 3,20
Anglo-American	20,45	+ 0,25
Buffelsfontein	56,50	— 0,50
Free State	97	+ 0,20
Goldfields	16,90	+ 0,05
Harmony	21,95	+ 0,90
President Brand	54,30	— 0,50
Randfontein (1)	193	— 2,40
Saint-Helena	54,40	+ 2,45
Union Corporation.	19,60	+ 0,45
West Driefontein	137,60	— 4,20
Western Deep	52,60	— 1,20
Western Holdings	117	inchangé
De Beers	26,50	+ 0,60

(1) Compte tenu d'un coupon de 10,50 francs.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 2/2	Cours 9/2
Or fin (kilo en barre)	31850	32100
— (kilo en lingot)	31965	32150
Pièce française (20 fr.)	272	278 50
Pièce française (10 fr.)	218 50	219
Pièce suisse (20 fr.)	268 70	269 ..
Union latine (20 fr.)	240 10	248 ..
● Pièce tunisienne (20 fr.)	198 50	202 50
Souverain	232 50	231 20
● Souverain Elizabeth II	327 50	334 ..
● Demi-souverain	362	352 ..
Pièce de 20 dollars	1299 60	1280 ..
— 10 dollars	720	720 ..
— 5 dollars	438	440 ..
— 50 pesos	1248	1284 ..
● — 20 marks	315	300 ..
— 10 florins	248	255 ..
● — 5 roubles	148 50	148 00

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

L'ABBÉ PIERRE PLATEAU EST NOMMÉ ÉVÊQUE AUXILIAIRE DE RENNES

Jean Paul II a nommé évêque auxiliaire du cardinal Paul Gouyon, archevêque de Rennes, l'abbé Pierre Plateau, vicaire épiscopal, directeur de l'enseignement catholique du diocèse de Rennes.

[Le nouvel évêque auxiliaire est né le 10 janvier 1924 à Saint-Servan-sur-Mer (Ille-et-Vilaine). Après des études au collège de Saint-Malo, puis aux Cordeliers de Dinan, il entre au grand séminaire de Rennes. Ordonné prêtre en 1947, il poursuit des études supérieures aux universités de Rennes et de Paris et il obtient la licence en philosophie. De 1950 à 1969, il est professeur de philosophie à Saint-Malo. En 1969, il devient directeur-adjoint de l'enseignement catholique du diocèse, chargé en particulier de l'animation spirituelle. Depuis 1973, il était vicaire épiscopal, directeur diocésain de l'enseignement catholique.]

AU TERME DE SA VISITE AU CAMEROUN

M. Giscard d'Estaing souligne que la coopération doit profiter aussi à l'économie française

De notre envoyé spécial

Yaoundé. — M. Giscard d'Estaing a énoncé pour la première fois, vendredi 9 février, au cours de la dernière séance d'entretiens entre les délégations française et camerounaise, le principe d'une *« coopération d'intérêt réciproque »* entre la France et les pays au développement desquels elle participe. Après avoir exprimé le vœu que sa venue au Cameroun donne un nouvel élan à la coopération et aux échanges entre les deux pays, le chef de *l'Etat français a indiqué que ces* relations doivent tenir compte des besoins de l'économie française. *« La coopération doit aussi, de préférence, s'effectuer dans les secteurs où une activation économique est souhaitable pour la France »*, a déclaré M. Pierre Hunt, porte-parole de l'Elysée, en rendant compte de ces entretiens.

*La nouvelle doctrine de la coopé*ration, qui est ainsi affirmée par M. Giscard d'Estaing, implique que les pays qui bénéficient du concours de la France sont invités à lui adresser, plutôt qu'à d'autres, leurs commandes d'équipements, dans les secteurs de pointe où l'industrie française a atteint un niveau supérieur ou équivalent à celui de ses concurrentes. Cette invitation est aussi destinée à être entendue de l'opinion française, parfois tentée de considérer que les dépenses de coopération constituent un investissement à fonds perdus. Que cette orientation ait été définie à Yaoundé tient au fait que le Cameroun fait partie des pays dont le développement économique permet de prévoir que leurs importations feront dans l'avenir une place de plus en plus large à des biens relevant d'une technologie avancée.

M. Hunt a déclaré que *« diverses dispositions seront prises pour une meilleure répartition des échanges »* entre le Cameroun et la France. En revanche, le principe de la réciprocité a reçu une première application lorsque les Français ont fait remarquer aux dirigeants camerounais que l'aide qu'ils sollicitent pour la construction de deux routes, reliant Yaoundé à Douala et à Bafoussam, n'aurait pas sa contrepartie dans l'achat de matériel à la France. Aucune décision n'a été prise sur ces deux projets, d'un coût évalué à 1 100 millions de francs.

Les entretiens que les ministres français ont eus, vendredi matin, avec leurs homologues camerounais, et dont il a été rendu compte au cours des entretiens élargis de l'après-midi, ont porté sur les différents domaines où s'exerce la coopération entre les deux pays. Mme Alice Saunier-Seïté, ministre des universités, a accepté que les boursiers camerounais soient dispensés de l'obligation de préinscription, imposée depuis l'an dernier aux étudiants étrangers désirant faire leurs études en France, afin de contrôler leur connaissance du français.

MM. Robert Galley, ministre de la coopération, et Joël Le Theule, ministre des transports, ont examiné, l'un la répartition des prêts de la Caisse centrale de coopération économique, l'autre les possibilités de commandes de matériel naval par le Cameroun. Les conversations sur ce dernier sujet se poursuivront parallèlement à la réunion de la commission mixte franco-camerounaise, qui doit se tenir à Paris au mois de mars.

« L'appel de l'avenir »

Les deux chefs d'Etat ont, pour leur part, parlé de la situation au Tchad, au Sahara occidental et dans la corne de l'Afrique, où le Cameroun joue un rôle de médiateur. M. Giscard d'Estaing a informé son hôte des conclusions qu'il tire de son voyage en Guinée et la situation au Maghreb a aussi été évoquée, en particulier sous l'angle des relations entre la France et l'Algérie. Au sujet des récents événements de N'Djaména, M. Hunt a déclaré, vendredi matin : *« Je ne crois pas que les bruits qui courent sur la venue d'émissaires tchadiens au Cameroun soient fondés. »* (Nos dernières éditions datées du 10 février.)

M. Giscard d'Estaing, accompagné par M. Ahidjo, a visité, vendredi en fin de matinée, l'hôtel de ville de Yaoundé, *où il a de nouveau remer*cié la population de la capitale pour la chaleur avec laquelle elle l'avait accueilli la veille. Proclamé citoyen d'honneur de la ville, le chef de l'Etat français a inauguré une avenue portant son nom. En fin d'après-midi, il s'est rendu à l'ambassade de France, où il s'est adressé à la communauté française, dont un mil*lier de membres environ étaient pré*sents. *« Nous devons deviner*, a-t-il dit, *ce que sera l'avenir de l'Afrique et nous devons apporter aux pays africains une aide qui corresponde, non aux souvenirs du passé, mais à l'appel de l'avenir. »* On ne saurait mieux résumer le propos de M. Giscard d'Estaing tout au long de ce voyage, sinon en ajoutant que *l'Afrique est priée de tenir compte*, elle aussi, de l'avenir de la France.

PATRICK JARREAU.

● *Le groupe communiste de l'Assemblée nationale* relève, dans une déclaration publiée le 9 février, que, *« au moment où la France connaît un chômage dramatique (...), le président de la République va en villégiature dans un pays* [le Cameroun] *où les droits de l'homme sont bafoués et qui pratique la torture ». « De son côté*, constate-t-il, *le premier ministre s'en va au Canada* [et] *d'autres ministres les imitent. »*

Les députés communistes *« renouvellent leur demande d'un débat immédiat au Parlement, suivi d'un vote, sur les problèmes de l'emploi et de la sidérurgie »*.

● *La prochaine visite au Mexique de M. Giscard d'Estaing* sera *« complémentaire »* de celle de M. Carter, a déclaré vendredi le président Lopez Portillo. Il a noté que la venue de M. Giscard d'Estaing permettra au Mexique de *« diversifier ses relations et ses échanges »* sur le plan commercial. M. Giscard d'Estaing doit se rendre au Mexique le 28 février. — *(A.F.P.)*

En Espagne

Le parti socialiste critique vivement l'intervention de l'épiscopat dans la campagne électorale

De notre correspondant

Madrid. — La gauche est unanime : l'épiscopat vient pratiquement de demander aux catholiques de voter *pour le centre et la droite lors des* élections législatives du 1er mars. La commission permanente de la conférence épiscopale a en effet publié un communiqué le 8 février, dans lequel elle prend position sur le prochain scrutin d'une façon qui rappelle les appels prodigués par l'Eglise italienne en faveur de la démocratie chrétienne à la veille de *certaines élections (le Monde* du 10 février.)

Les évêques mettent en garde leurs fidèles contre les *« idéologies matérialistes »* de l'un ou l'autre bord et contre les *« totalitarismes »*. Au nombre des problèmes actuels, ils signalent le chômage, la moralité publique, la situation des campagnes, la concentration urbaine, et demandent aux chrétiens de s'interroger sur la capacité des différents partis en présence pour y faire face. Mais ils n'expriment de *« préoccupations particulières »* que sur trois points précis : l'avortement, le divorce et l'école. L'avortement, aux yeux de l'épiscopat est *« un cas typique de conflit entre la politique et la conscience chrétienne »*. Or il figure *« dans certains programmes »*. Même avertissement à propos du divorce et d'une organisation de l'enseignement qui *« enlèverait aux parents le droit de choisir le type d'éducation à donner à leurs enfants »*. En conclusion, les évêques demandent à leurs fidèles de voter *« en accord avec leur foi »*, et de bien examiner dans chaque *programme* ce qui pourrait heurter les *« valeurs religieuses »* ou les *« droits fondamentaux de la personne humaine »*.

Si l'on excepte les formations qui se situent à la gauche du parti communiste, mais qui n'avaient pas jusqu'à présent de représentation parlementaire, c'est le parti de M. Santiago Carrillo qui est, en fait, le plus touché par le document épiscopal. Le P.C.E. propose, en effet, clairement, dans son programme, d'instituer le divorce par consentement mutuel, et de légaliser l'avortement sous contrôle médical. S'il admet un régime de subventions pour les écoles privées — *« à condition que celles-ci soient gratuites et soumises à un contrôle démocratique »*, — il ne cache pas que son objectif est l'établissement d'une école unique et publique. Or les communistes ont réagi modérément au communiqué des évêques. Ils se sont contentés de l'interpréter comme *« une pression sur l'électorat catholique »*, comme un document *« négatif pour les partis de gauche »*.

En revanche, le parti socialiste, qui a présenté un programme très prudent, et s'est montré discret sur les points qui « préoccupent » les évêques, a accusé ceux-ci de prendre ouvertement position en faveur des partis conservateurs. *« De quel côté se trouve l'institution catholique*, demande le P.S.O.E., *avec les humbles ou avec les puissants ? »* Les mots « pharisaïsme », « manipulation » émaillent le communiqué des socialistes, qui estiment que la prise de position de la conférence épiscopale accentue le divorce entre les militants chrétiens de base et la hiérarchie.

Les réactions sont encore plus vigoureuses dans les autres formations comme l'Organisation révolutionnaire des travailleurs (maoïste), le Parti du travail, le Mouvement communiste (extrême gauche), la Ligue communiste révolutionnaire (trotskiste), où l'on signale qu'il y a trois cent mille avortements par an en Espagne, et où l'on compare parfois la position actuelle de l'Eglise avec sa passivité d'antan à l'égard du franquisme.

CHARLES VANHECKE.

Au Pakistan

LE CORAN DEVIENT LA « LOI SUPRÊME »

Islamabad (A.F.P.). — Le Coran et la Sunna, les deux livres saints musulmans, deviennent la « loi suprême » du Pakistan, a annoncé samedi 10 février le général Zia-Ul-Haq, président du Pakistan.

Les commandements du Coran et de la Sunna seront progressivement introduits dans la législation, à la place des lois actuelles.

Les châtiments coraniques pour l'adultère, le vol, le faux témoignage et la consommation des boissons alcoolisées sont applicables immédiatement, a annoncé le général Zia dans un discours radio-télévisé, devant le corps diplomatique et les représentants des administrations et des forces politiques soutenant son régime.

Les impôts coraniques, la « zakat » et l' « usher », le premier sur la fortune, la second sur la propriété terrienne, ont été promulgués samedi. Un fonds de 225 millions de dollars, provenant en partie de prêts sans intérêt des Emirats arabes unis et de l'Arabie Saoudite a été constitué pour venir en aide aux nécessiteux du pays, de façon que « tous les Pakistanais pauvres puissent être nourris sans avoir à mendier », a indiqué le général.

Inondations

PLUSIEURS CENTAINES DE MORTS EN BOLIVIE

La Paz. — Plusieurs centaines de personnes seraient mortes dans les inondations qui affectent actuellement de vastes régions en Bolivie. On estime à quelque quarante mille le nombre des sinistrés, alors que les dégâts sont de l'ordre de 80 millions de dollars au moins. — *(A.F.P.)*

Le numéro du « Monde » daté 10 février 1979 a été tiré à 579 726 exemplaires.

« Roulettes » truquées au Sporting de Monaco

De notre correspondant régional

Monaco. — Trois employés de la Société des bains de mer (S.B.M.), exploitante des jeux en principauté de Monaco, ont été appréhendés et écroués après la découverte du truquage de deux tables de roulette au Sporting Club de Monte-Carlo. Il s'agit d'un menuisier-ébéniste, M. Gilles Charpentier, quarante-quatre ans, d'un caporal du service des pompiers, M. José Grassi, quarante-sept ans, et d'un garde, M. Aldo Orecchia, quarante-quatre ans.

M. Charpentier, employé à la S.B.M. depuis vingt ans, et qui était chargé de l'entretien des tables de jeux, a reconnu avoir faussé le fonctionnement des deux tables de roulette lors d'une révision des cylindres. Le système auquel il a eu recours aurait déjà été utilisé, selon la direction de la S.B.M., au détriment de plusieurs casinos européens. Il consiste à coller sous les alvéoles d'une série de numéros — en l'occurrence les impairs — des lamelles de caoutchouc provoquant un léger rebond de la boule, de façon qu'elle s'immobilise sur les chiffres pairs. Selon la S.B.M., la fraude a été découverte avant la mise en service des tables, qui ne devaient être utilisées que pour la soirée du 31 décembre 1978.

Les deux autres personnes inculpées, comme M. Charpentier, de tentative d'escroquerie, auraient été chargées de faire le guet pendant l'opération. La sûreté monégasque observe sur cette affaire la plus grande discrétion; le procureur général de Nonaco, M. Zambeaux, déclare qu'il ne s'agit que d'*« une tentative de fraude sans effet, au niveau de trois employés subalternes »*.

S'il est compréhensible que les autorités monégasques cherchent à minimiser une affaire qui peut ternir l'image de la S.B.M., on ne saurait accepter sans examen une version aussi anodine des faits. Il est bien difficile de croire, en effet, que les trois inculpés aient conçu, seuls, l'idée de cette tricherie. La première raison d'en douter est qu'il leur était formellement interdit, comme à tout employé, de fréquenter les salles de jeux. Il fallait donc qu'ils aient eu des complices pour retirer à leur place les bénéfices de leur malveillance. Les inculpés ont mis en cause un tiers contre lequel le juge chargé de l'instruction, M. Ambrosi, a lancé un mandat d'arrêt international. Il pourrait s'agir d'un joueur résidant à Milan, mais appartenant à une famille monégasque

Il apparaît, selon des témoignages recueillis dans l'entourage de M. Charpentier, que celui-ci n'aurait trompé la confiance de ses employeurs que sous la contrainte. Originaire de Libourne (Gironde), mais habitant à Beausoleil, commune limitrophe de Monaco, depuis son enfance, il avait une réputation irréprochable et menait une vie sans histoire. Chargé depuis dix-sept ans de l'entretien des tables de jeux, il était excellement noté et s'était fait remarquer en 1973 par un acte de probité apprécié de la direction de la S.B.M. Marié, sans enfant, M. Charpentier disposait d'un salaire supérieur à 5 000 F, qui lui avait permis de faire certaines économies. Depuis la période précédant Noël 1978, il avait paru à ses proches en proie à une grande angoisse et semblait craindre pour la sécurité des siens. L'hypothèse la plus vraisemblable serait que M. Charpentier avait découvert des pratiques qu'il n'aurait pas dû connaître et qu'il a été victime d'un chantage.

La question se pose de savoir si le truquage a bien été décelé avant que les tables n'aient servi. Selon certaines sources, c'est seulement le 1er janvier que l'on aurait eu connaissance d'anomalies. M. Charpentier n'a été appréhendé que le 11 janvier.

GUY PORTE.

Plusieurs pays de l'OPEP seraient favorables à la réunion d'une conférence extraordinaire

La majorité des membres de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP), serait favorable, à en croire le *Financial Times* du 10 février, à la réunion d'une conférence extraordinaire. *« L'Algérie, la Libye et le Nigéria sont à la tête d'un mouvement décidé à relever les prix au-dessus de leur niveau du 1er janvier »*, écrit le quotidien financier britannique. Les conditions du marché depuis l'interruption des exportations pétrolières iraniennes auraient, selon ces pays, rendu insuffisante la hausse de 5 % appliquée depuis le début de l'année par l'OPEP.

Le ministre du pétrole du Koweït, le cheikh Khalifa Al Sabah, se serait cependant heurté, le 7 février, à Ryad, au refus des Saoudiens de participer à une conférence extraordinaire.

● A OTTAWA, le premier ministre français, M. Raymond Barre, a lancé le 9 février un appel à la modération aux pays producteurs de pétrole. *« Il n'est pas dans l'intérêt des pays exportateurs de pétrole de créer des situations artificielles de rareté*, a affirmé M. Barre. *Le ralentissement de l'activité mondiale et les effets inflationnistes de hausses de prix excessives se répercuteraient sur tous, mais d'abord sur leur propre développement. »*

● A ROTTERDAM, les prix ne cessent de monter. Le fuel domestique et le gazole ont atteint 250 dollars la tonne, alors qu'ils étaient cotés à 127 dollars il y a trois mois. Le prix du supercarburant a, de son côté, augmenté de 50 % dans la semaine et dépasse désormais 300 dollars la tonne. Le marché de Rotterdam voit passer les exportations des raffineries hollandaises vers l'Allemagne fédérale et, accessoirement, la Scandinavie, le Royaume-Uni et la Belgique, mais aussi la réexpédition — essentiellement à destination de l'Allemagne — de produits provenant de sources indépendantes (pays de l'Est, Caraïbes, raffineries italiennes, espagnoles ou grecques). Or ce courant est à peu près tari.

● LE BRESIL vient de décider de fermer les stations-service pendant le week-end, afin d'économiser 10 % sur la consommation de carburants. C'est le premier pays à prendre des mesures effectives de rationnement. — *(A.F.P.)*

MORT DU POÈTE AMÉRICAIN ALLEN TATE

Nous apprenons la mort du poète américain Allen Tate, qui fut un ami d'Ernest Hemingway, de Scott Fitzgerald et de Gertrude Stein, survenue le 9 février dans un hôpital de Nashville (Tennessee). Il était âgé de soixante-dix-neuf ans.

[Né dans le Kentucky, en 1899, Allen Tate fonda dans les années 20, à l'université Vanderbilt, un mouvement littéraire baptisé Fugitive Poetry (Poésie fugitive), qui regroupait plusieurs jeunes poètes du Sud, dont Robert Penn Warren, qui reçut plus tard le prix Pulitzer.

Auteur de nombreux recueils de poésie, Allen Tate avait publié, en 1938, son seul roman, « The Fathers » (« les Pères »).

Chargé de cours à l'université du Sud, à Sewanee (Tennessee), il avait pris sa retraite en 1976 et s'était installé à Nashville, où il écrivait ses Mémoires.]

● *Une explosion*, vraisemblablement d'origine criminelle, a gravement endommagé samedi 10 février, vers 3 heures du matin, un magasin d'alimentation de luxe parisien, les Produits du Gers, situé 17, rue de la Tour (16e), dont le mobilier a été entièrement détruit.







A B C D E F G

N° 10 587

La rupture de la majorité du P.S. est consommée

LA VICTOIRE

Le raz de marée

• L'armée s'

• L'ancien p

Les chefs r

AU JOUR LE JO

Les « immortels » meurent aussi



